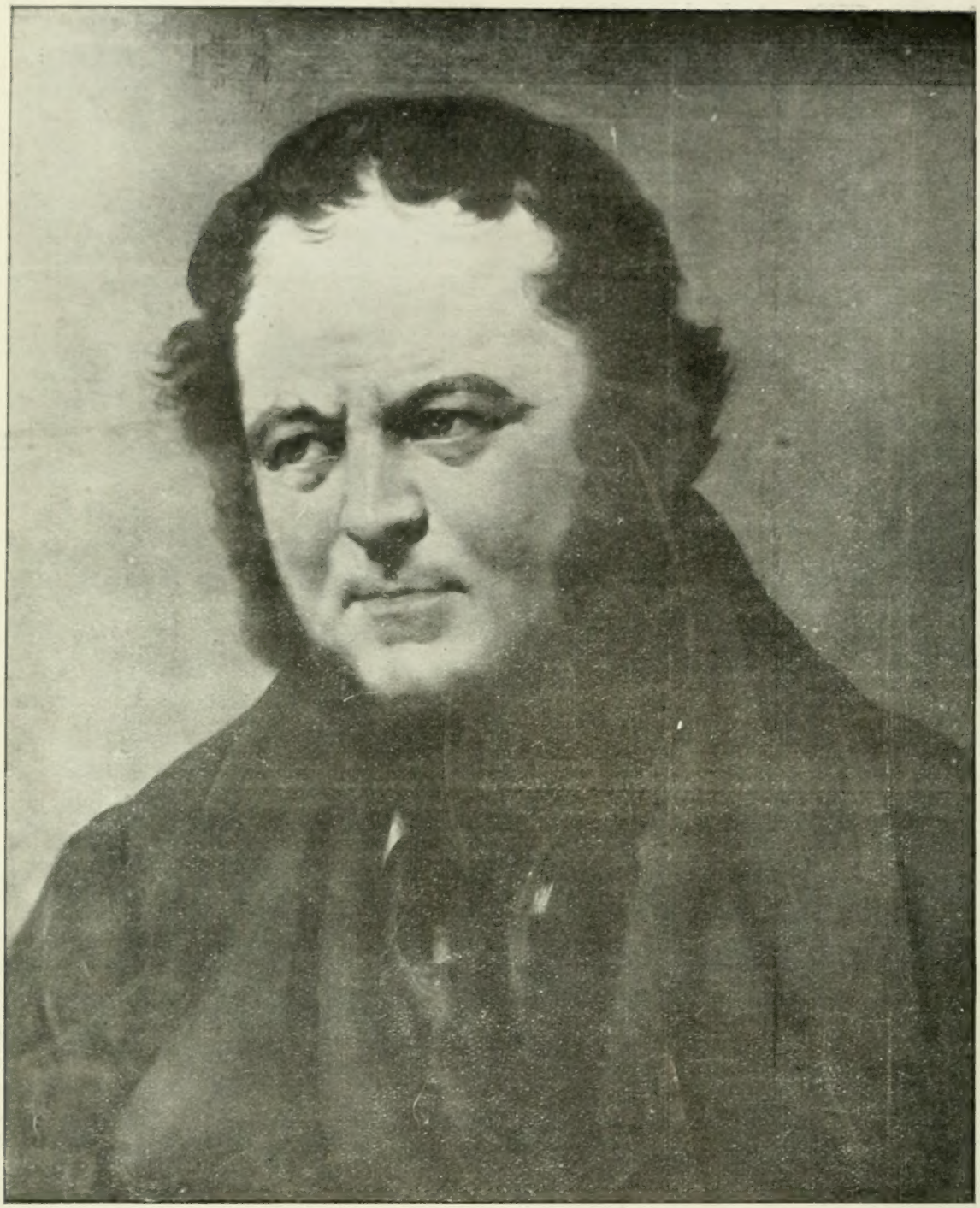
PQ
2441
S3

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01728802 8

V O II
17/3/21

ESQUISSE

DE LA MORALE DE STENDHAL



Portrait de Henri BEYLE (Stendhal)

Par DEDREUX-DORCY (Musée de Grenoble).

B573
Y5

ESQUISSE DE LA MORALE

DE

STENDHAL

D'APRÈS SA VIE ET SES ŒUVRES

THÈSE

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE

à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Pierre SABATIER

LICENCIÉ EN HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE
DIPLÔMÉ D'ÉTUDES SUPÉRIEURES DE LETTRES

165012.
16 9 21

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE

79, boulevard Saint-Germain, 79

1920

SEEN BY
PRESERVATION
SERVICES
DATE.... DEC. ..... 1992...

A mon Père & à ma Mère

PQ
2441
S3

P. S.

INTRODUCTION

Sainte-Beuve avait été tout d'abord sévère pour Stendhal ; mais il se ravisa plus tard et alla jusqu'à voir dans *le Rouge et le Noir*, « une des Bibles du XIXme siècle » (1). Il semble difficile au début d'expliquer deux opinions si différentes chez le même critique à peu d'années d'intervalle ; mais, à la réflexion, elles ne laissent pas d'être significatives. Elles représentent pour ainsi dire, en raccourci, l'évolution de l'opinion sur l'auteur de *la Chartreuse de Parme* et celle de son influence.

Pendant sa vie, à peine apprécié de quelques rares amis, Beyle, comme écrivain, était presque inconnu. *Le Rouge et le Noir* n'avait eu qu'un vague succès de scandale. C'est que la froideur calculée de son style, sa précision austère de code civil, rebutaient les lecteurs qui subissaient encore l'attrait des images éclatantes prodiguées par les romantiques. Son pessimisme déplaisait. « Il y a dans le caractère de Julien, dira Mérimée, des traits atroces dont tout le monde sent la vérité, mais qui font horreur (2) ». Et Maupassant s'écriera plus tard, en parlant de Beyle : « C'est trop fort ! » dans le sens de trop âpre, trop violent.

Bien que conforme dans son essence à la doctrine individualiste qui est l'âme du romantisme, l'éthique de Beyle poussait ce principe jusqu'à des conséquences extrêmes, que ses contemporains n'avaient pas soupçonnées, soit qu'ils fussent moins soucieux de la logique que ce disciple des mathématiques, soit qu'ils aient enrichi, comme Chateaubriand, la simple doctrine de quelques tendances personnelles.

(1) SAINTE-BEUVE. *Causeries du Lundi*, t. IX.
(2) MÉRIMÉE. Notice en tête de la *Correspondance*.

L'avènement du dilettantisme, en autorisant toutes les opinions et toutes les audaces, celui du naturalisme en mettant à la mode le style simple rendirent possible l'influence de Stendhal. Cette influence s'exerça d'abord en Allemagne où elle semble avoir fortement inspiré Schopenhauer et Nietzche (1), et c'est en compagnie de ces deux philosophes que l'auteur du *Rouge et du Noir* nous est revenu. On se remit à étudier *l'Amour* et *la Chartreuse* en même temps que *Par delà le Bien et le Mal*, cherchant à découvrir dans les premiers quelques éléments de la morale du second. Certains esprits poussèrent même la curiosité, jusqu'à exhumer du fonds de la bibliothèque de Grenoble, où ils semblaient enfouis pour toujours, des manuscrits plus intimes, où la pensée du maître se dévoilait d'autant mieux qu'elle avait moins souci du lecteur. La publication successive de ces ouvrages, qui sont encore loin d'être épuisés, a fait de Beyle un auteur presque contemporain, à qui plusieurs romanciers sont venus emprunter le meilleur de leurs méthodes et même parfois de leurs doctrines.

A côté de ces disciples littéraires plus ou moins rapprochés, il en est d'autres qui voient dans le beylisme à la fois une doctrine et une tendance, une morale et un tour d'esprit et qui cherchent à reconstituer en eux la mentalité de Stendhal. C'est pour eux que *le Rouge et le Noir* peut être considéré comme une véritable bible dans le sens d'éthique et d'éthique applicable à la direction de la vie.

Il est donc intéressant de constater que sous une apparente légèreté et sous un air constant d'épicurisme frondeur, Beyle fut un de ceux qui, par lui-même ou par ses disciples, ont exercé sur une élite la plus durable et la plus subtile influence. Aussi est-on amené à se demander quels peuvent être les principes de cette mystérieuse éthique et, après en avoir étudié la formation et noté les caractères, d'examiner quelle peut en être la portée et notamment si elle constitue une véritable morale.

A supposer même que nous devions répondre par la négative

(1) E. Seillière. *Le mal romantique.*

et dénier au beylisme la qualité de morale, l'étude de cette tournure d'esprit n'en serait pas moins particulièrement utile de nos jours ; car le beylisme, connu à sa naissance comme la doctrine d'une élite intellectuelle, tend de plus en plus à se propager dans les masses, où il entretient une si dangereuse fermentation. A ce titre, il faut le connaître, ne serait-ce que pour le combattre dans son principe même.

PREMIÈRE PARTIE

FORMATION DE LA MORALE DE STENDHAL

CHAPITRE PREMIER

Son enfance et son éducation

Avant d'étudier la morale de Stendhal, telle qu'elle nous apparaît à l'époque où il écrivit ses principaux ouvrages, il importe de suivre sa formation à travers toutes les années préparatoires, de noter au passage les indices significatifs, de remarquer l'attitude de l'homme à certaines crises de la vie, en un mot de rechercher toutes les causes qui ont pu influer sur la mentalité de l'auteur, pour connaître les agents constructeurs de cette synthèse morale.

Bien qu'il ne soit pas toujours vrai de reconnaître des qualités communes aux gens d'une même contrée, on peut se demander ce que Beyle avait emprunté au caractère de ses compatriotes. M. Boschot, dans son étude sur un autre dauphinois célèbre, Hector Berlioz, définit ainsi le tempérament des habitants de cette province : « Le propre du dauphinois, nous dit-il, c'est d'être brave, mais jamais dupe », et citant des exemples : « Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, et Stendhal, l'analyste presque sans phrases creuses, sont dauphinois » (1).

(1) Boschot. *La Jeunesse d'un romantique* (Berlioz), p. 23.

Beyle paraissait tenir de sa race une certaine obstination et aussi une ardeur à jouir digne de Laclos, un autre illustre compatriote.

Ce que Beyle devait à son ascendance, il semble difficile de l'établir et l'on ne peut guère remonter au delà de ses parents presque immédiats, car les Beyle n'étaient pas gens d'importance, et le témoignage de Stendhal, en l'absence de tout contrôle, nous paraît fort sujet à caution.

Du côté paternel, Stendhal appartenait à une bonne bourgeoisie de fonctionnaires et de robins confinant à la petite noblesse parlementaire. Chez les Gagnon (1), ses ancêtres maternels, on retrouvait des traditions de culture intellectuelle, de souci de la chose publique, et aussi une persistance de tempérament voluptueux très accusé. Intellectualisme et vie aimable, telles semblent avoir été leurs préoccupations principales.

Quoi qu'il en soit, il nous semble difficile de préciser en détail les traits de caractère que Stendhal tenait de sa race en général et de son ascendance en particulier, car ces influences, difficilement vérifiables, ne sauraient jamais être scientifiquement établies.

Tout au contraire, il nous paraît indiscutable que le milieu dans lequel sa première intelligence se développa, imprima sur lui des marques certaines et d'autant plus visibles qu'il se plaît à nous en raconter la genèse dans sa *Vie de Henri Brûlard*. Certes ce récit fait à de nombreuses années de distance est un peu fantaisiste. Il se ressent du beylisme de 1835 ; il est écrit par l'auteur du *Rouge et Noir*, et, par là même, il ne peut pas être tout à fait juste, l'auteur étant souvent tenté de s'attribuer des tendances et des opinions qui ne devaient se développer en lui que bien plus tard. Néanmoins en la contrôlant par les dires de son ami Romain Colomb et à partir d'une certaine époque par ses propres lettres, cette monographie nous sera infiniment précieuse pour l'étude que nous nous proposons de faire.

Sa mère, pour laquelle il avait une grande affection, n'eut

(1) *Vie de Henri Brûlard* (passim).

guère le temps d'exercer une influence sur l'esprit de son fils. Lorsqu'elle mourut, il avait à peine sept ans, et il nous semble dès lors bien invraisemblable qu'il ait pu en être épris comme d'une femme ordinaire (1), ainsi qu'il l'écrit dans sa *Vie de Henri Brûlard*. Il s'attribue, croyons-nous, une perversité qu'il ne devait avoir que trente cinq ans plus tard.

Son grand-père maternel, le docteur Henri Gagnon (2), peut être considéré comme un de ses professeurs de morale. L'enfant devina vite qu'il en était profondément aimé et qu'il en était compris. Il lui rendit son affection augmentée d'une certaine admiration, et le temps qu'il passa dans la maison de son aïeul lui laissa des souvenirs agréables et des impressions décisives. Aimant son grand-père, Beyle eût à tâche de l'imiter et d'accepter ses goûts qu'il admirait. Le docteur aimait l'Italie; ce fut une des premières raisons qui décidèrent son petit-fils à rendre un véritable culte à ce pays. Amateur de belles lettres et respectueux disciple de Voltaire (3), Henri Gagnon transmit à son descendant son goût pour la distinction et la précision du style, son horreur de l'emphase en tous genres, en même temps qu'un scepticisme léger et un certain plaisir à disséquer le cœur humain.

Au frère de sa mère, Romain Gagnon (4), Don Juan de province, Beyle emprunta son goût pour la galanterie. Il alla faire chez cet oncle, marié dans un petit village des environs de Grenoble, les Echelles (5), un séjour en 1790. Ce fut l'un des événements les plus heureux de son enfance et il en garda toute sa vie le souvenir du premier homme séduisant qu'il eût rencontré. Aussi lorsqu'il fût en âge, ne manqua-t-il pas de mettre en pratique les agréables et faciles conseils de son oncle.

Son grand-père maternel (6) habitait avec une de ses sœurs qui ne s'était jamais mariée, Elisabeth Gagnon. L'enfant eut maintes fois l'occasion de causer avec elle, pendant les années

(1) *Vie de Henri Brûlard*, p. 33.

(2) *Vie de Henri Brûlard et Colomb*. Notice biographique, p. v.

(3) *Idem*, p. 29. — (4) *Idem*, p. 47 et 62. — (5) *Idem*, p. 135. — (6) *Idem*, p. 72.

qu'il passa chez le docteur. Il lui dut ce qu'il appelle son « espagnolisme », « ses sentiments d'honneur, ce que son âme avait de délicat et de généreux, ce que son caractère avait d'aventureux et de romanesque (1) ».

Bien qu'il n'ait guère eu d'intimité avec son père, Beyle ne put guère se soustraire complètement à l'influence d'un homme auprès duquel il était obligé de vivre le plus constamment et dont il devait tenir quelques traits physiques et moraux. Il avait un peu hérité de la défiance dauphinoise de Chérubin ; mais pour le reste il ne lui ressemblait guère (2), et c'est plutôt par antipathie et par réaction contre le caractère de son père qu'il en reçut une certaine formation. Il le trouvait bourru, intéressé, ce qui développa en lui, par contradiction, des qualités de politesse et de désintéressement. C'est ainsi que dans la *Vie de Henri Brûlard*, il nous parle des malentendus et des querelles qui éclataient trop souvent entre eux. Si nous le prenions à la lettre, nous pourrions même croire qu'il n'eût jamais pour son père la moindre affection. En réalité, si leurs rapports ne furent guère empreints d'intimité à aucune époque, ils gardèrent néanmoins l'apparence de la bonne entente jusqu'en 1804 et Beyle, plusieurs fois, regrette qu'une diversité irrémédiable d'opinions vienne arrêter l'élan du cœur qui le porterait vers son père.

Il ressort de la *Vie de Henri Brûlard*, que ce fût surtout la présence dans la maison d'une sœur de sa mère, non mariée, Séraphie Gagnon, qui empêcha Beyle et son père de se comprendre et de s'aimer. Si nous en croyons Stendhal, Séraphie (3) aurait joué le rôle d'un mauvais génie qui semait la discorde dans la famille. Beyle avait d'ailleurs une prévention contre elle et la soupçonnait d'avoir remplacé sa mère dans le cœur de son père. D'autre part, nous dit Colomb, elle détestait personnellement le jeune Henri (4), qu'elle accusait d'avoir un caractère

(1) Chuquet. *Stendhal-Beyle*, p. 10.
(2) *Vie de Henri Brûlard*, p. 67.
(3) *Idem*, p. 28.
(4) Colomb. Notice biographique, p. vii.

atroce et de précoces dispositions fâcheuses. Aussi, nous raconte-t-il, toutes les fois que s'en présentait l'occasion, en profitait-elle pour le punir. Quand elle l'entendait rire à la cuisine avec le valet de chambre Lambert (1), elle le rappelait durement à l'ordre. Il est naturel que Beyle l'ait considérée comme une marâtre infiniment désagréable et qu'il se soit attaché à prendre le contre-pied de tout ce qu'elle disait et faisait. Séraphie passait à Grenoble pour être très pieuse. Ce fut une raison pour Beyle de ne point aimer la religion et de chercher à s'en affranchir le plus possible.

Les divers précepteurs qu'il eut successivement exercèrent sur lui une influence presque analogue. Après M. Joubert, dont il ne nous reste que le nom, car il mourut très vite, Beyle fut mis entre les mains de l'abbé Raillane. C'était un homme dur, autoritaire, tyrannique même, qui soumit son élève à une vie « tant soit peu claustrale » si bien que « l'enfant prit en égale haine ceux qui la lui imposaient et les ecclésiastiques ses professeurs » (2).

Au dire de Colomb, il aurait même été fort durement frappé par l'abbé Raillane. C'est alors, que se sentant isolé au milieu de ses parents et de ses précepteurs qui semblaient s'être ligués contre lui, Beyle prit l'habitude du mensonge et de la ruse, seul moyen de défense du plus faible contre le plus fort. La défiance qui paraissait un des traits naturels de son caractère, s'éleva chez lui, grâce à cette éducation, presque à la hauteur d'un principe. Pendant le reste de sa vie, il en fera profession publiquement et l'inculquera souvent aux héros de ses romans.

En même temps se développait en lui son aversion pour les choses religieuses. La piété qu'il voyait fort en honneur dans son entourage, ne parût digne à ses yeux ni d'admiration ni d'imitation. Elle lui sembla un instrument précieux que ses parents ménageaient afin de réprimer ses tendances et ses instincts les plus généreux.

(1) *Vie de Henri Brûlard* et A. Chuquet. *Stendhal-Beyle*, p. 10.
(2) Colomb. Notice biographique, p. VIII.

Les prêtres qu'il eut l'occasion de fréquenter pendant sa première jeunesse, n'eurent jamais sa sympathie. Henri était délicat par nature, par naissance, pourrait-on dire ; son entourage, à l'exception de son père et de sa tante Séraphie, était doué d'excellentes manières. Instinctivement l'enfant y avait pris goût et son éducation de jeune noble qu'on retranchait le plus possible de la compagnie des enfants du même âge avait encore accrû cette tendance naturelle de son esprit. Or, les nombreux prêtres que son grand-père reçut chez lui pendant la Terreur n'étaient, pour la plupart, ni de mise soignée, ni de manières bien délicates. Ils manquaient parfois de propreté dans leurs vêtements et mangaient à table comme des paysans, si bien que Beyle, choqué, les prenait en dégoût, comme il devait le faire plus tard pour ses compagnons de guerre. Mais le fait que la religion avait pour ministres des hommes d'apparence si vulgaire diminua encore son prestige dans l'esprit du jeune Henri.

C'est pour la même raison que les Jacobins lui déplurent. Il s'était échappé un soir de la maison paternelle pour assister à leur réunion. Il en revint écœuré, se disant que jamais il ne pourrait se résigner à se mêler à des hommes si grossiers.

La Terreur l'ayant débarrassé de l'abbé Raillane, et de son père qui, mis sur des listes de suspects, dûrent se constituer prisonniers pour un temps, Beyle eut un nouveau précepteur : M. Durand (1). L'élève commençait à prendre trop de goût à l'indépendance pour se soumettre à une direction qu'il n'avait pas choisie. Il tenta même, vers cette époque, un coup d'audace en voulant s'engager dans le bataillon de l'Espérance, formé par un prêtre défroqué du nom de Gardon (2). Il écrivit même un faux signé Gardon à son grand-père, pour le décider à l'y laisser aller. Mais la ruse fut découverte et le jeune homme sévèrement puni.

En même temps, il se mettait à lire sans aucune méthode d'ailleurs, au hasard de la rencontre, des épopées, comme la

(1) *Vie de Henri Brûlard*, p. 101.
(2) *Idem*, p. 121.

« Jérusalem délivrée » du Tasse, des romans comme « La Nouvelle Héloïse » (1) ou même, des petits récits galants du XVIIIe siècle, que l'oncle Romain avait laissé traîner. « La Nouvelle Héloïse » produisit en lui une sorte d'éveil à la vie sentimentale et fit naître dans son âme précoce deux amours de tête, d'abord la passion muette et admirative qu'il porta à une actrice du nom de Kably (2), puis l'inclination qu'il eût pour la sœur de ses camarades Bigillion (3). Il prenait déjà plaisir à détailler les formes de la jeune fille, comme il devait en prendre toute sa vie à suivre le contour d'un bras ou d'une gorge de femme. Ce fut la première manifestation de cette sensualité intellectuelle qui sera l'un des traits caractéristiques de sa mentalité.

De 1794 à 1799, il fut élève à l'Ecole Centrale (4) de Grenoble qui venait d'être fondée. Les trois années qu'il y passa, contribuèrent beaucoup à sa formation morale, car c'est alors qu'il prit, pour la première fois, contact avec le monde extérieur. Jusque-là sa vie s'était écoulée entre ses parents et ses précepteurs. Dès son entrée à l'Ecole, il eut de nombreux camarades : Crozet, Colomb, les Bigillion, Mante et Félix Faure, avec lesquels il resta toujours lié.

Parmi les professeurs dont il reçut l'enseignement, trois noms peuvent être retenus comme ceux de trois hommes ayant exercé, à des degrés divers, et dans des domaines différents, une influence réelle sur son esprit. Dubois-Fontanelle, qui enseignait la littérature, lui révéla le livre de l'Esprit et lui dévoila les mystères de la philosophie d'Helvétius. L'abbé Gattel (5), un des rares prêtres dont Stendhal n'ait dit que du bien, à cause de ses manières polies, lui donna le goût de l'espagnol. Enfin son maître de dessin, Jay, lui apprit à chercher le nu sous le costume et à se le représenter avec précision. Il développa ainsi son sens esthétique, qui ne sera pas sans influer sur sa morale.

On peut en dire plus encore du plaisir qu'il ressentit à étudier

(1) *Vie de Henri Brûlard*, p. 92. — (2) *Idem*, p. 191. — (3) *Idem.*, p. 202. — (4) *Idem.*, p. 185. — (5) *Idem.*, p. 186.

les mathématiques (1). Il conçut une véritable passion pour les sciences exactes, dont la précision excluait le doute et laissait l'esprit dans une certitude absolue. Son biographe, Colomb, nous en donne, d'ailleurs, le motif. « Il avait horreur de l'hypocrisie et pensait, avec raison, qu'en mathématiques, elle est impossible (2) ». L'horreur de l'hypocrisie professée avec violence et cependant suspecte, car plusieurs des personnages de Beyle sont des hypocrites avérés, voilà bien l'un des traits essentiels du caractère de Stendhal.

Toute sa vie, les mathématiques lui inspirèrent un grand respect, ainsi que le souvenir de celui qui les lui avaient enseignées. Le géomètre Gros figure, en effet, dans plusieurs de ses ouvrages, notamment dans *Le Rouge et le Noir* et dans le *Journal*. Partout il représente le type de l'honnête homme parfaitement juste et loyal (3).

Beyle obtint le premier prix de mathématiques et projeta, en 1799, d'entrer à Polytechnique. Cette école exerça toujours sur lui du prestige. Plusieurs de ses héros, Octave de Malivert (4), Fédor de Miossens (5) sont des polytechniciens et incarnent le type du jeune homme accompli et d'esprit parfaitement formé.

Aussi demanda-t-il à son père la permission de partir pour Paris en 1799, afin de se présenter au concours de l'Ecole. C'était, en outre, pour lui, un bon prétexte pour quitter Grenoble, qu'il n'aimait guère, et pour se délivrer des entraves, que sa famille mettait encore à son indépendance.

Avec ce départ pour Paris, s'achève la période d'éducation de Stendhal, ou plutôt celle de sa première éducation, car il ne devait jamais cesser de travailler, de s'instruire et de se former. Mais déjà les lignes générales de la physionomie morale de Beyle sont esquissées et l'on pourra retrouver dans l'homme même quel-

(1) *Vie de Henri Brûlard*, p. 111.
(2) Romain Colomb, *Notice biographique*, p. 17.
(3) *Rouge et Noir*. — *Journal*, p. 125. — *Vie de Henri Brûlard*, p. 127.
(4) *Armance*.
(5) *Lamiel*.

ques-unes des impressions de la première jeunesse. De son éducation aristocratique, par exemple, il gardera toujours une délicatesse extrême et une antipathie naturelle pour la vulgarité, sous tous ses aspects : vulgarité d'intelligence qui n'est autre que la banalité, ou vulgarité des manières des soldats de Napoléon.

CHAPITRE II

Les débuts de Beyle dans la vie aventureuse (1799-1806)

Beyle était parti pour Paris avec l'intention de se présenter à Polytechnique. Mais lorsqu'arriva l'époque de l'examen, il annonça, au grand étonnement de ses parents, qu'il renonçait à concourir. On peut déjà constater dans cette décision brusque une première manifestation de son caractère. Il se plaisait à se singulariser en refusant d'entrer dans une école dont les études le captivaient particulièrement et dont les portes lui étaient plus largement ouvertes qu'à aucun autre, à cause de son aptitude aux mathématiques. Il voulait faire le contraire de tout le monde, mais à ce besoin de singularité s'ajoutait la hâte de jouir d'une indépendance ardemment désirée que Paris lui promettait depuis longtemps. Il sacrifiait, semblait-il, son ambition à son goût de la liberté, à sa passion du hasard et de l'imprévu, dont il croyait avoir tout à attendre.

Quelques mois à peine suffirent à le désillusionner. Il avait rêvé de trouver des hommes semblables aux héros des romans qu'il avait lus et des femmes aventureuses et passionnées. Or, malgré ses désirs et ses recherches, il ne découvrit ni les uns,

ni les autres. Il en eût une déception cruelle qui le plongea dans la neurasthénie. L'un de ses cousins, à qui sa famille lui avait recommandé de faire visite, Noël Daru (1), le voyant malade, eut l'idée de lui demander de venir habiter dans sa maison, et parvint ainsi à le sauver du mal qui commençait à l'envahir.

Beyle eut donc la chance de rencontrer dans les Daru des amis dévoués qui devaient lui tenir lieu de foyer. Il put se lier d'amitié avec les deux fils de Noël, Pierre et Martial, qui éveillèrent en lui des tendances nouvelles, bien que différentes.

Pierre, qu'on surnomma le Grand Daru, était alors chef de la première division du ministère de la Guerre. Dès le début de 1800, il y emmena Beyle et le fit travailler sous ses ordres. Le temps que Stendhal passa dans ses bureaux, et dont il devait se souvenir en écrivant *le Rouge et le Noir* (2), modifia quelque peu sa mentalité. Comme plus tard Julien Sorel, il se fit à l'idée de parvenir, en étant secrétaire d'un homme politique. En même temps, il se sentait pour son chef une antipathie peu justifiée en apparence, qui ne pouvait s'expliquer que par une différence de caractère, Pierre Daru (3), bourgeois dans l'âme, autoritaire plus encore, et Beyle, bohème par tempérament, incapable de supporter la domination d'un supérieur, en qui son orgueil ne lui montrera jamais qu'un inférieur. D'ailleurs, la vanité de Beyle fut maintes fois piquée au vif par les critiques que son cousin ne se plaisait guère à adoucir.

Tout au contraire, le second des Daru, Martial, sut conquérir son affection. Il lui rappelait en mieux son oncle Romain Gagnon. Si nous en croyons *les Souvenirs d'Egotisme* (4), il s'occupa tout de suite à déniaiser son jeune pupille en le menant au théâtre, et en l'introduisant dans des loges d'actrices. Beyle ne pouvait donc qu'apprécier un homme qui répondait avec autant d'empressement à ses plus chers désirs.

Au bout de quelques mois de cette existence charmante,

(1) *Vie de Henri Brûlard*, p. 233.
(2) *Rouge et Noir*. L'arrivée de Julien chez M. de la Môle.
(3) *Vie de Henri Brûlard*, p. 261.
(4) *Souvenirs d'Egotisme*, p. 123.

Beyle fut invité à rejoindre Pierre Daru que le Premier Consul venait d'envoyer en Lombardie en qualité de Commissaire des Guerres. Il arrivait en juin 1800 à Milan, dans cette ville qu'il devait plus tard adopter pour patrie : « Là, écrit-il, j'ai trouvé les plus grands plaisirs et les plus grandes peines, là surtout, ce qui fait la patrie, j'ai trouvé les premiers plaisirs (1). » Ces premiers plaisirs si décisifs, il les éprouva de 1800 à 1802. Avec Martial et ses amis (2), il prit part aux bals de la Casa Tanzi, entendit des opéras délicieux et vit des ballets d'un luxe inoui dans ce théâtre de la Scala qui devait lui paraître toujours le plus exquis du monde. En un mot, il vécut dans une atmosphère de voluptés de toute sorte, entendant parler d'amour toute la journée dans la compagnie de ses camarades Mazeau, Joinville et de leurs spirituelles maîtresses. A Milan, Beyle se familiarisa davantage avec l'amour, ce plaisir qu'il désirait instamment et qui lui apparaissait encore mystérieux et redoutable autant qu'enviable et délicieux. Sa sensibilité s'affina en même temps qu'elle souffrait. Beyle se voyait transporté dans un véritable paradis, où il n'avait qu'un geste à faire pour satisfaire tous ses désirs. Mais il était encore trop timide et bien qu'il attendit impatiemment l'amour, il n'avait pas le courage de faire une déclaration à une femme. Il aurait voulu qu'un charitable ami la fit pour lui. Or, c'est ce qui n'arriva pas et il eut la mortification de passer sans femme les deux années où, croyait-il plus tard, il était le mieux disposé à aimer. La vue du bonheur de ses amis avivait encore sa jalousie pour le rendre plus mécontent de lui-même et aussi plus sensible (3).

Il se rejeta vers la musique dont il subissait le charme et qui lui apparaissait comme l'expression et le langage de l'amour. C'est de son premier séjour en Lombardie que date sa passion pour cette forme d'art.

Avec les hasards de la guerre, il connut les agréments de l'imprévu. Il devait toujours garder bon souvenir de cette pre-

(1) *Souvenirs d'Egotisme*, p. 62.
(2) *Journal d'Italie*, p. 1 à 52.
(3) *Journal de Stendhal*, p. 392.

mière campagne qu'il fit comme sous-lieutenant, grâce à Pierre Daru. Ce fut alors qu'il vit le feu pour la première fois devant le fort de Bard (1), sous ce ciel d'Italie qui empêchait de songer à la tristesse et de redouter le danger.

Mais la fréquentation trop habituelle de ses compagnons de guerre le lassa rapidement. Sujet à des accès de fièvre depuis quelque temps, il sollicita un congé, qu'il obtint avec facilité, et fut de retour à Grenoble en 1802. Il envoya presque aussitôt sa démission, ce qui mécontenta fort les Daru (2).

Les deux années passées en Lombardie ne s'effacèrent jamais de sa mémoire. Au contact de ces Italiens, si experts en l'art de jouir, il s'était refait une personnalité, ou plutôt, il n'avait eu qu'à laisser aller la sienne propre. Ce goût de l'amour et de la musique, ce plaisir qu'il ressentit toujours à contempler la beauté, lui furent inspirés par son séjour à Milan. Pour la première fois peut-être, il entrevoyait comme réalisable l'existence faite de jouissances ardentes, délicates et rares, qui lui semblait d'autant plus désirable qu'il n'avait jamais rien rencontré de semblable ni à Grenoble, ni même à Paris. Aussi conservera-t-il toujours le désir de retourner plus longuement dans cette atmosphère grisante, et de reprendre plus à son aise la vie joyeuse qui venait de se révéler à lui.

En avril 1802 (3), nous le retrouvons à Paris, où il vient d'arriver, après un court séjour à Grenoble. Jusqu'en 1804, il va mener une vie oisive, ou presque, changeant de projet, prenant ce que l'existence lui apportera de bon, préoccupé souvent, gêné plus souvent encore, amoureux presque toujours, ce qui ne l'empêchera pas d'ailleurs de réfléchir et de continuer à se former au contact des hommes et des événements.

On peut caractériser d'un mot la vie qu'il mène à son retour d'Italie : c'est une vie d'artiste, comme celle que lui vantait son grand'père Gagnon, vie pleinement heureuse pendant la pre-

(1) *Journal de Stendhal*, p. 392.
(2) *Vie de Henri Brûlard*, p. 291.
(3) *Journal de Stendhal*, p. 19.

mière année, grâce à la bonne entente qui régnait encore entre ses parents et lui. « Oh ! oui, je sens que cette vie est délicieuse, écrit-il dans son *Journal ;* elle donne à l'âme plus de faculté d'aimer, et peut-on en avoir trop avec de tels parents (1) ». On a prêté à ces mots un sens ironique que nous ne leur découvrons pas, surtout si on les replace, pour les lire, dans leur contexte.

Il avait retrouvé ses amis dauphinois Crozet, Félix Faure, Mounier, Tencin et surtout l'aimable Martial, qui devait continuer à être son compagnon de plaisir. Il ne négligeait pas pour cela ses occupations intellectuelles, suivait le cours de Legouvé (2) au Collège de France et pensait devenir « le plus grand poète français (3) ». A cet effet, il composait un plan de conduite, où il énonçait quelques-uns des principes fondamentaux de sa morale future.

Le *Journal* qu'il rédige à cette époque est plein de réflexions curieuses, d'observations psychologiques originales, sur les signes distinctifs des gens médiocres (4) « trouver à chaque sujet qu'on propose des objections qui le rendent impraticable » ; sur les femmes : « Une femme ne peut rien faire directement, dans nos mœurs, il faut qu'elle fasse tout faire (5) », ou « une femme faible est celle à qui l'on reproche une faute et qui se la reproche à elle-même (6) » ; sur l'amitié : « Dès qu'on craint le ridicule dans l'amitié, l'amitié n'est plus (7) » ; sur l'amour enfin : « Pourquoi l'amour est-il un sentiment si délicieux ? C'est que l'intérêt de l'amant (8) et de l'aimée y sont confondus » ; et encore : « En morale, l'amour des femmes est un mal infiniment petit. Tous les grands hommes grecs étaient libertins ; cette passion dans un homme indique l'énergie, qualité *sine qua non genius* (9) ».

Ces citations prouvent qu'un système d'éthique et d'éthique applicable s'ébauche dans son esprit avec une netteté et une

(1) *Journal de Stendhal*, p. 18. — (2) *Idem*, p. 23. — (3) *Idem*, p. 24. — (4) *Idem*, p. 26. — (5) *Idem* p. 27. — (6) *Idem*, p. 31. — (7) *Idem*, p. 54. — (8) *Idem*, p. 27. — (9) *Idem*, p. 31.

précision qui étonnent chez un homme de vingt ans. Il ne se contente pas d'ailleurs d'énoncer des idées générales : voulant réussir dans la société, il recherche même les plus petits moyens d'y parvenir (1).

Il a aussi l'idée de devenir poète comique. La carrière d'observateur du cœur humain et de ses ridicules, le tente. Il choisit même un titre de pièce : *les Deux hommes* (2), et la confection de cette œuvre qu'il n'acheva jamais l'occupa d'une manière obsédante pendant plusieurs années. Pour se faire au métier, il étudie les modèles, relit « le Menteur », avec un acharnement singulier, et passe des heures dans la compagnie de Molière et de Beaumarchais. Ces lectures l'amènent souvent à se poser des problèmes de morale que son esprit résout dans son sens habituel.

Une autre raison contribuera à le faire réfléchir. Il est gêné ; l'argent qui, au début de son séjour dans la capitale, lui était largement fourni par son père, commence à lui être de plus en plus rationné. Il est naturel qu'il cherche à s'en procurer. Il compte sur la réussite des *Deux hommes* pour lui apporter, « en abondance, société, argent et gloire (3) », car il est, avant tout, ambitieux et jouisseur. Les remarques, les observations qu'il fait autour de lui, n'ont d'autre but que de lui révéler la manière de satisfaire ses instincts. Les obstacles qu'il rencontre ne peuvent que l'irriter et le rendre plus opiniâtre. Ils donneront à sa morale ce caractère de rancœur et de haine contre toutes les nécessités de la vie sociale que nous retrouverons, quand nous essaierons de l'analyser.

Les démêlés qu'il commence à avoir avec son père, viennent encore aigrir l'esprit de Beyle (4). Ils avaient éclaté à l'occasion d'un séjour qu'il avait fait à Grenoble en 1803-1804. En partant, il s'était promis un grand plaisir de ce séjour dans sa ville natale ; quand il y fut arrivé, les déceptions se multiplièrent. Il a

(1) *Journal de Stendhal*, p. 26.
(2) *Idem*, p. 27. — (3) *Idem*, p. 27.
(4) *Lettres intimes*, p. 86.

envie de repartir le plus tôt possible, car il n'a pas trouvé sa famille, telle qu'il se la figurait de Paris, sa sœur Pauline exceptée. « Ils m'aiment, écrit-il dans son *Journal* ; mais ce n'est point de cet amour divin que je m'étais figuré. Comme je disais cela hier à Mme J..., elle me dit qu'elle pensait la même chose, et que beaucoup de personnes lui en avaient dit autant. Toutes les familles ressemblent donc à la mienne (1) ».

Il nous donne d'ailleurs des explications bien significatives : « J'arrive à une heure chez mon grand-père, écrit il, pour y dîner ; de ce moment jusqu'à la fin du repas, ils n'ont cessé de grogner et de se lamenter » ; et il ajoute, en anglais : « ce n'est pas la famille qu'on pourrait souhaiter, c'est l'avis de Pauline (2) ». La place à part qu'il réserve à Pauline dans tous ses jugements, montre bien l'affection grandissante qu'il porte à cette sœur qui, de plus en plus, va devenir son élève, et qui sera, pour ainsi dire, la première des beylistes.

Lorsqu'il parvint à s'échapper de Grenoble (avril 1804) (3), et qu'il fut de retour à Paris, il put constater les résultats de son séjour en Dauphiné. Il se trouve plus raisonnable qu'avant ce voyage ; et « par conséquent, nous dit-il, je serai plus heureux ; je dois cela à l'expérience acquise à Grenoble, où j'ai vu l'homme dans l'homme et non plus dans les livres (4) ». On ne peut s'empêcher au premier abord de trouver cette réflexion paradoxale. N'avait-il pas eu, en effet, l'occasion d'étudier l'homme dans l'homme, en Italie et à Paris, tout autant que dans sa ville natale et même davantage ? On se l'explique ensuite par ce fait qu'en Italie et à Paris, il se trouvait dans une société qui lui était, malgré tout, encore étrangère, tandis qu'à Grenoble, ses observations psychologiques portaient sur des êtres qu'il connaissait intimement et qui se révélaient mieux à lui, depuis qu'il apportait à les étudier des procédés

(1) *Journal de Stendhal*, p. 35. — (2) *Idem*, p. 37. — (3) *Idem*, p. 39. — (4) *Idem*, p. 39.

d'analyse suggérés (1) par la vie de Paris et des lectures récentes. Les longues conversations qu'il tint avec Pauline, dans la calme atmosphère de la ville de province furent aussi instructives pour le frère que pour la sœur, car si elle l'écoutait avec l'attention d'une élève affectueuse et admirative, elle lui confiait ses pensées et ses aspirations les plus intimes.

Dans un autre ordre d'idées, son séjour à Grenoble fut aussi décisif. C'est de là que datent, par suite de l'accueil qu'il rencontra dans sa famille, ses idées sur l'affection que les enfants doivent ou plutôt ne doivent pas à leurs parents.

Rentré à Paris, il veut continuer à se former en s'aidant de ses propres observations et aussi de celles des autres (2). Il reprend ses lectures et ce n'est plus comme lorsqu'il dévorait les *Liaisons Dangereuses* (3), pour y trouver des émotions, mais bien plutôt pour y découvrir des règles de conduite et des analyses précises du cœur humain. Il croit que la psychologie donne à celui qui l'approfondit une sorte de suprématie sur tous ceux qui l'entourent. Aussi dans son ambition grandissante, cherche-t-il à devenir un maître dans la connaissance de l'âme de ses semblables. Les auteurs les plus différents en apparence se recommandent à lui par la finesse et la pénétration qu'ils ont mises à découvrir les énigmes de la vie intérieure. Il relit constamment « Helvétius », qui lui « a ouvert les portes de l'homme à deux battants (4) », et qu'il voudrait être seul à connaître, car il aurait alors sur tous les êtres une supériorité « incontestable (5) ». Il admire Condillac et sa logique ; bien plus, il recommande à sa sœur Pauline de le lire (6), jugeant que son élève ne pourra

(1) A propos de l'influence des idéologues du XVIIIme siècle et du commencement du XIXme sur Stendhal, on consultera l'étude que M. H. Delacroix a consacrée à cette question dans son ouvrage sur « la Psychologie de Stendhal », p. 1-82. L'auteur reconnait comme prépondérante l'influence « d'Helvétius », de « Cabanis », de « Destut de Tracy », en tenant compte du tempérament propre de Beyle.

(2) *Journal*, p. 40 et suivantes. — (3) *Idem*, p. 332. — (4) *Idem*, p. 23. — (5) *Idem*, p. 24.

(6) *Souvenirs d'Egotisme*. Lettres à Pauline.

que gagner au contact de ce sceptique, si habile en l'art de raisonner, et qui avait eu le mérite, à ses yeux, de découvrir cette grande vérité : que nos idées nous viennent par les sens. Cet amour des conséquences bien déduites de l'observation des faits lui fit goûter Cabanis et surtout Tracy, dont il nous parle constamment dans son *Journal*. Plus tard, même il attribuera à Tracy (1) ce précepte : « Nosce te ipsum » qui lui semble le chemin du bonheur. Il ira jusqu'à dire en 1821 que Tracy est « le plus grand de nos philosophes, ou pour mieux dire, le seul philosophe que nous ayons ». Il est facile de reconnaître l'influence de ces lectures sur l'esprit de Stendhal (2). Ce sont elles qui lui ont donné sa force d'analyse, son goût de la précision et de la netteté, sa recherche de la logique, qualité qu'il ne semble pas tenir de son tempérament.

Sa mentalité se forme en même temps à une autre école, celle du Théâtre. De 1803 à 1804, il va constamment à la Comédie Française où il revoit tous les classiques de Corneille à Beaumarchais, interprétés par des artistes dont les leçons de déclamation qu'il prend chez Dugazon lui permettent de mieux apprécier le talent. Il admire Racine. « Jamais, dit-il, tragédie ne l'a si constamment intéressé que Bajazet (3) ». C'est que l'auteur « a une vérité élégante qui charme (4) ». Corneille a pour lui « une tête sublime », mais il l'émeut moins que Racine, parce qu'il est moins naturel et moins sentimental. Shakespeare lui semble un génie. Son admiration pour lui « croît tous les jours (5) ». « Cet homme n'ennuie jamais et est la plus parfaite image de la nature. C'est le manuel qui me convient, dit-il. Il ne savait rien ; n'apprenons donc pas le grec. Il faut sentir et non savoir (6) ». Aussi brûle-t-il du désir d'aller le voir jouer à Londres « dès qu'il aura cinquante louis (7) ».

Toutes ces appréciations nous montrent clairement son goût

(1) *Journal*, p. 368.

(2) DELACROIX. *La Psychologie de Stendhal.*

(3) *Journal*, p. 43. — (4) *Idem*, p. 42. — (5) *Idem*, p. 42. — (6) *Idem*, p. 91. — (7) *Idem*, p. 98,

pour le naturel et son horreur pour ce qui est convenu. De là vient le plaisir qu'il ressent à lire La Fontaine (1), et de là aussi son culte de l'état de nature qui sera l'une des bases de sa morale.

D'ailleurs, il s'efforce de « délaharpiser » et de « dégagnoniser » son goût en lisant (2) souvent « les grands dramatiques existants ». Il commence à détester l'enflure et vise à un style parfaitement intelligible comme celui de Pascal, dont il se proclame le continuateur. « Quand je lis Pascal, écrit-il dans son *Journal*, il me semble que je me relis, et comme je sais quelle réputation a ce grand homme, j'ai une grande jouissance, je crois que c'est celui de tous les écrivains à qui je ressemble le plus par l'âme (3) ».

Grâce à toutes ces observations, il se trace un plan de conduite destiné à le faire réussir. Il est nécessaire, pense-t-il, d'avoir du naturel dans ses manières, de ménager la vanité des gens qui l'entourent. Il veut acquérir de l'assurance (4), se demande quelles sont les habitudes bonnes à prendre (5) et se promet d'éviter de faire un grand effet dans la conversation. Ailleurs il écrit : « Lorsque je débuterai dans la carrière poétique, me tenir à Martial et aux filles de l'Opéra, pour écarter absolument ce vernis d'infériorité que, depuis Racine et Boileau, cet art donne vis-à-vis le grand monde (6), afficher la manière d'être de Chapelle, épicurien dont les vers sont l'accessoire et non le principal ». Voilà qui nous montre bien le développement de l'ambition de Stendhal, ou plutôt de ses ambitions, car il les a toutes.

Il veut acquérir une gloire littéraire, soit ; mais il ne veut pas, pour cela, être mis au rang des simples hommes de lettres. Le prestige mondain lui semble presque aussi intéressant et l'habileté doit consister pour lui à ménager les deux situations.

Pour y parvenir, il convient d'éviter certains écueils comme celui de ressembler aux petits bourgeois, « la classe la plus ridi-

(1) *Journal de Stendhal*, p. 44. — (2) *Idem*, p. 95. — (3) *Idem*, p. 94. — (4) *Idem*, p. 57. — (5) *Idem*, p. 62. — (6) *Idem*, p. 77.

cule en France (1) », car rien ne guérit ses erreurs. Il les trouve plats, peu sensibles et trop souvent intéressés. C'est qu'ils lui rappellent son père, avec lequel il est en difficultés constantes et pour lequel il éprouve une secrète aversion.

Ces difficultés de famille se précisèrent peu à peu. Chérubin laissait son fils à Paris, sans argent, pendant de longs mois. On devine aisément les angoisses du jeune homme sans cesse gêné (2), sans cesse à l'affût d'expédients, faisant des calculs extraordinaires, pour savoir combien lui rapporterait une comédie jouée aux Français (3). Ces angoisses étaient encore plus cruelles pour un être aussi ambitieux que Stendhal. Il est naturel que cette incertitude (4) perpétuelle du lendemain, pour quelqu'un qui aimait la vie facile et le plaisir du moment l'ait amené à détester celui qui le condamnait à ces tortures. L'aigreur accumulée dans son cœur, pendant un temps assez long, se répand, un soir de 1805, dans un réquisitoire écrit d'un style violent et serré, avec des arguments d'une logique irréprochable, où Beyle énumère les tourments que lui fait subir son père et toutes les raisons qu'il a (5) de s'en plaindre.

Mais, dans cette sorte de plaidoyer pour lui-même, on sent une préoccupation de justice presque romantique. Malgré son horreur de l'enflure et de l'emphase, le fait de s'en référer à un jury composé des six plus grands hommes qu'il connaît, à un caractère de pédanterie et d'exagération, qui nous touche moins qu'il ne l'aurait fait par le simple accent de la sincérité.

Il semble néanmoins incontestable, que Beyle dût tirer de ses démêlés avec son père, la plupart de ses idées sur les rapports des enfants et des parents, et que la gêne d'argent, tout en le forçant à réfléchir, lui inspire la haine des conventions sociales par lesquelles un être supérieur ne peut que végéter, s'il ne possède pas les moyens de vivre, c'est-à-dire l'argent.

(1) *Journal*, p. 87.
(2) *Lettres intimes*, p. 86.
(3) *Journal*, p. 38.
(4) *Lettres intimes*, p. 153.
(5) *Journal*, p. 123.

Il avait heureusement trop d'énergie pour se laisser abattre. Au plus fort de son réquisitoire, il nous rassure presque sur son sort : « D'autres considérations qu'il (son père) ne sait pas, nous dit-il, ont pu me faire trouver mon bonheur dans cet arrangement (1) ». Il avait la chance d'être entouré de nombreux amis qui s'occupaient à le distraire en le présentant dans un monde d'artistes où il avait la satisfaction de plaire.

Un autre motif l'arrachait à ces inquiétudes vulgaires, pour lui en donner de plus agréables. Il croyait sans cesse être amoureux et passait des heures à rêver à des conquêtes de femmes belles comme la Duchesnois. — « La pire de toutes les duperies, où puisse mener la connaissance des femmes est de n'aimer jamais, de peur d'être trompé (2) ». Il ne fut jamais victime de cette duperie, pas plus à cette époque, que pendant le reste de sa vie. Ce fut alors même qu'il ébaucha son premier roman de quelque importance avec Mlle Louason, jeune actrice qu'il avait eu l'occasion de rencontrer chez Dugazon, leur professeur commun de déclamation.

En elle-même (3), l'aventure ne fut guère différente des aventures ordinaires. Beyle fit une cour assidue à la petite cabotine, qui eut la pruderie de se refuser. La perspective de la séparation ne put la décider, et lorsqu'elle partit pour Marseille, elle n'avait encore rien accordé. Vainement il essaya de l'oublier en allant passer quelques mois à Grenoble. Il la rejoignit bientôt, et cette démarche paracheva la conquête. Les mois qu'ils vécurent ensemble lui parurent les plus heureux. Mais lorsque Mélanie proposa à Beyle de se l'attacher pour toute sa vie, cela suffit pour éloigner l'homme qui eût toujours plus souci de son indépendance que de toute autre chose et qui ne voyait désormais dans cette aventure, aucun imprévu, capable de le tenter.

Mais cette histoire banale prend une importance singulière, si l'on remarque qu'elle fut le premier roman d'une individualité

(1) *Journal*, p. 125.
(2) *Idem*, p. 140.
(3) *Journal*, p. 162 et suivantes.

aussi puissante que celle de Stendhal. Cet homme, qui se croyait arrivé à la parfaite connaissance des choses et des êtres, n'était pas encore dénué d'illusions. La fougue, la jeunesse et la fraîcheur d'âme qu'il apporta dans cet amour en sont une preuve irrécusable. Le sentiment se diversifie chez lui en des nuances d'une délicatesse rare. Un geste de Mélanie s'appuyant sur son bras, une flexion de sa voix, lorsqu'elle déclame les vers de « Monime » ou de « Phèdre » chez Dugazon, le mettent en état d'extrême bonheur.

Son cœur n'en attend guère plus et n'était son orgueil et son amour-propre, qui lui persuadent qu'il serait déshonoré s'il n'avait pas Mélanie, il serait au comble du plaisir.

Son esprit travaille à parer Mélanie des qualités les plus rares. La petite actrice se transforme à ses yeux en une créature d'élite, d'un charme tendre. Beyle l'a remarquée, parce qu'elle a « une grande âme ». Il dit qu'il en est presque jaloux. Son amour se plait à voir dans les désirs les plus pratiques de Mélanie les manifestations d'un esprit et d'un goût élevés.

Comme elle se refuse et que la passion de Beyle s'en accroît d'autant, il forme un plan d'attaque et réfléchit à la conduite qu'il adoptera pour acquérir l'art de prendre les femmes. Constatant qu'il y est encore très ignare, il se rend compte de ce que la passion enlève de présence d'esprit. Il se laisse trop aller à l'émotion et son jugement ne reste pas assez froid. « Voici peut-être la raison qui fait que je n'avance pas mes affaires auprès d'elle, écrit-il; je l'aime tant que lorsqu'elle me dit quelque chose, elle me fait tant de plaisir, qu'outre que je n'ai plus de perception et que je suis tout sensation, quand même j'aurais la force de percevoir, je n'aurais probablement pas la force de l'interrompre, pour parler moi-même. Ce qu'elle fait m'est trop précieux. Voilà peut-être pourquoi les véritables amants n'ont pas leurs belles (1) ». Cette constatation qu'il vient de faire lui donne du plaisir et de l'inquiétude à la fois; son instinct de jouisseur délicat est satisfait; mais son désir d'arriver à ses

(1) *Journal*, p. 215.

fins en tout s'en irrite. Aussi, pour vaincre sa timidité, se promet-il à lui-même d'attaquer les femmes qu'il rencontrera (1), et d'en avoir le plus possible. Ce n'est que plus tard qu'il devra laisser parler son cœur.

Malgré toutes ses bonnes résolutions, il ne peut vivre sans Mélanie, et pour la rejoindre à Marseille, où elle joue, il a l'idée d'aller prendre un emploi dans une maison de commerce de cette ville. L'entreprise était romanesque à tel point, qu'il plane encore une vague incertitude sur elle. Les affirmations du *Journal* et de ses lettres ne concordent pas entièrement. Nous croyons pouvoir dire d'une manière sûre qu'il alla passer quelques mois à Marseille dans une maison d'épicerie (2), pendant que Mélanie jouait au théâtre de cette ville. Prit-il cette présence comme un prétexte poétique, pour excuser une façon si plate, à ses yeux, de gagner sa vie ? Peu nous importe, car l'intérêt réside tout entier dans son état d'âme et cet état d'âme nous est révélé par les lettres qu'il écrivait de Marseille à sa sœur Pauline (3).

Il lui conte son bonheur enivrant, en compagnie d'une amie sublime ; il lui parle d'une fille qu'elle lui a donnée soi-disant, et dont son imagination doit seule être responsable. Il lui vante à tel point l'élévation d'âme de Mélanie que Pauline écrit à l'actrice et brûle du désir d'en faire la connaissance. La sœur est presque aussi exaltée que le frère. Elle rêve d'une vie à quatre, avec l'homme qu'elle aimera, Beyle et son amie. Bien plus, lorsque Stendhal lui parle de faire son testament en faveur de sa maîtresse et de sa fille, elle veut suivre son exemple, tant elle s'est prise d'affection pour ces deux êtres qu'elle ne connaît que par les éloges de son frère (4).

Voilà un trait original et qui nous semble essentiellement beyliste. C'est une exaltation surprenante chez une jeune fille de province. De plus, pour laisser sa fortune à la maîtresse de son

(1) *Journal*, p. 298.
(2) *Idem*, p. 305.
(3) *Souvenirs d'égotisme*. Lettres à Pauline.
(4) *Soirées du Stendhal-Club*, 4e série, p. 40.

frère et à sa fille à peine adoptive, il faut, en même temps qu'un mépris complet des convenances et des traditions, un fanatisme spécial, un culte de la passion et une recherche de l'acte extraordinaire et rare qui étonnent lorsqu'on examine l'objet de tant de désintéressement.

Après un pareil débordement de sentiment, on aurait pu croire à un amour durable. Ne l'avait-il pas lui-même dit dans son *Journal* : « Je sens qu'elle occupe toute mon âme. Je n'ai plus de sensibilité pour sentir autre chose » (1). Il n'en fut rien. Chez l'un comme chez l'autre, la passion s'atténua si bien que Beyle ne chercha même pas à retenir Mélanie.

Cette aventure resta cependant présente à l'esprit de Beyle toute sa vie, parce qu'elle l'avait familiarisé avec l'amour et lui avait montré à quel point d'émotion il pouvait atteindre. Elle lui avait appris en quelque sorte à se connaître et à se comprendre lui-même.

1 *Journal*, p. 214.

CHAPITRE III

Beyle de 1806 à 1821

Après ce dénouement banal de sa liaison avec Mélanie, Beyle se trouva comme désemparé. La situation qu'il occupait à Marseille l'humiliait et l'ennuyait et son ambition ne pouvait qu'en souffrir. Il partit pour Grenoble afin d'essayer encore une fois de la vie de famille qui ne risquait pas de le « mener moins loin que la vie de Marseille » (1).

Il sentit même qu'il pourrait y être heureux. « Mon père s'est rapproché de moi, écrit-il, cela m'a fait plaisir ; avec plus de franchise de sa part, nous vivrions bien ensemble, nous nous rendrions heureux » (2). Un rien suffisait, mais il n'a pas la patience d'attendre. Il ne veut même pas l'avoir, car il se croit appelé à une destinée plus brillante « que celle de végéter bourgoisement en province », comme il le dit lui-même. « Il me faut, pour être heureux, un travail où l'esprit travaille et qui tende à un avancement : auditeur avec des rapports à faire, des moyens de se distinguer m'allait à merveille » (3). Il cherche, avant tout, un moyen de se distinguer et c'est dans ce but qu'il écrit aux Daru pour leur demander une place.

Pierre Daru n'avait guère lieu d'être satisfait de son jeune cousin, qui n'avait pas craint de lui déplaire en donnant sa démission de sous-lieutenant en 1802. Aussi fallut-il plusieurs lettres de Chérubin et du docteur, appuyées par l'aimable insistance de Martial, pour le décider à s'occuper de nouveau de cette mauvaise tête.

(1) *Journal*, p. 310.
(2) *Idem*, p. 312. — (3) *Idem*, p. 308.

Lorsqu'il se résigna enfin à rappeler Beyle à Paris, ce dernier ne se fit pas prier (1). Dès le 10 juillet 1806, il s'était réinstallé dans la capitale et se reprenait à y vivre de sa vie habituelle, en attendant la place désirée.

Après bien des jours d'angoisse, où il se sent malheureux par le manque d'un état (2) et qui sont remplis de la crainte de rester bourgeois à Paris tout l'hiver, il reçoit enfin, le 29 octobre, l'ordre de se rendre à Brunswick, avec le titre d'adjoint provisoire aux commissaires des guerres, titre qu'il devait, le 11 juillet 1807, échanger contre celui d'adjoint titulaire.

Les trois années de vie militaire qu'il passa en Allemagne, sont intéressantes au point de vue de sa formation morale. Exerçant pour la première fois une fonction officielle importante, très flatté, très respecté, à cause de sa situation et de sa parenté avec Daru, il conçut de lui-même une idée plus haute. Ce premier échelon lui faisait entrevoir comme plus facilement réalisables les rêves d'ambition qui l'avaient toujours charmé. C'est à cette époque qu'il adjoignit à son nom une particule, et qu'il se fit envoyer de Grenoble un cachet aux armes de son père. On voit ainsi nettement se manifester chez lui les tendances aristocratiques qui ne feront que se développer et se préciser par la suite et sembleront toujours en contradiction avec son mépris des convenances et des traditions.

A Brunswick, il s'appliqua de toute son âme à étudier la psychologie des allemandes. Comme il ne pouvait jamais cesser d'être amoureux, il se mit à faire une cour sans importance et sans suite à la fille du général commandant la ville, Minna de Griesheim (3).

Elle lui servit surtout de sujet d'observations et lui permit de comprendre la mentalité des femmes du Nord. Dans l'amour, il nous déclare qu'elles l'ennuient en général, car

(1) *Journal*, p. 314.
(2) *Idem*, p. 326.
(3) *Lettres inédites de Stendhal*, p. 200.

elles n'ont rien de l'imprévu, ni de la violence dans la passion, qui faisait à ses yeux le charme des Italiennes.

Deux événements plus importants sont à noter, pendant son séjour à Brunswick. Le premier, plus ou moins authentique, inconnu d'ailleurs de son ami Colomb, et diversement interprété, fut la défense héroïque, commandée par Beyle, pour sauver l'hôpital attaqué par des insurgés. Si l'anecdote était certaine, nous aurions une preuve intéressante de son initiative audacieuse et de son courage en temps de guerre.

Le second, reconnu faux, qu'il conta à Mérimée, fut son rôle dans la levée d'un impôt de cinq millions à Brunswick. Il en aurait, soi-disant, fait rentrer sept au risque d'être assommé par la population. Cette action brillante lui aurait mérité un éloge flatteur de la part de Napoléon (1). En réalité, c'était Martial qui avait été chargé de cette tâche et qui l'avait remplie sans aucune difficulté. Ce récit est néanmoins fort curieux, car il nous montre le degré de vanité, auquel Beyle est parvenu en même temps que sa propension à s'attribuer les actions des autres, manifestation de son impétueux désir de parvenir à tout prix.

Lorsque nous le retrouvons parcourant l'Allemagne du Sud (2), avec seize ou dix-sept commissaires des guerres, il souffre de son isolement. Il se rend compte que ses camarades ne l'aiment point (3), et que les sots lui trouvent l'air ironique. De son côté, il éprouve de l'éloignement pour ses compagnons ; il sent « un mur d'airain entre son intelligence et la leur ». Il leur reproche leurs mœurs basses, leur ambition vulgaire, leur manque d'éducation. Il a conscience de la distance qui les sépare de lui et la vie commune avec de tels êtres ne peut lui causer que de l'horreur. En même temps, il commence à penser, comme le fera plus tard son héros Lucien Leuwen, que précisément « l'horreur du vulgaire est la marque d'un esprit distingué (4) ».

(1) MÉRIMÉE. Note en tête de la *Correspondance de Stendhal*, p. 22.
(2) *Journal*, p. 335 et suivantes.
(3) *Idem*, p. 338.
(4) *Lucien Leuwen*.

Aussi ne voulut-il pas attendre la fin de la campagne d'Autriche, malgré les agréments multiples qu'il avait rencontrés à Vienne. La société des commissaires des guerres lui devenait par trop pénible, et Pierre Daru le traitait avec une dureté qu'il ne savait pas atténuer. Aussi sollicita-t-il un emploi en Espagne, attiré vers ce pays par des lectures récentes, car, même en campagne, il ne cessait de se cultiver. Cette recherche de sensations en apparence incompatibles sera un des traits caractéristiques du tempérament beyliste.

De retour à Paris, l'Espagne et la vie de guerre ne le tentaient déjà plus. Il employa le crédit puissant de Martial et de sa belle-sœur la Comtesse Daru, pour obtenir une place d'auditeur au Conseil d'Etat. Martial le soutint dans ce projet et lui donna des « espérances fondées ». « Je n'avais pas, dit-il, une envie d'être auditeur aussi grande que l'horreur d'aller recommencer mon triste métier de commissaire des guerres (1) ». On voit par l'insistance qu'il y met, que la vie commune avec des hommes d'une autre classe lui est vraiment insupportable.

La nomination au poste d'auditeur une fois confirmée, Beyle va jouir, pendant quelques mois, du grand bonheur de voir son ambition satisfaite. La place qu'il occupe le flatte, lui donne de plus en plus conscience de son importance, et lui laisse entrevoir les grades supérieurs, qu'il attend « sans impatience cruelle, heureux pour le moment, de pouvoir dépenser vingt mille livres, et de s'offrir sans trop compter, un cabriolet et une actrice des Bouffes, des places de théâtre et des habits élégants (2) ».

Enfin, comme il ne peut se passer d'amour, il va occuper ses loisirs à courtiser la comtesse Palfy, pour laquelle il se sent de l'inclination depuis qu'il a eu plus souvent l'occasion de la voir à Vienne (3).

Il apporte dans cette nouvelle aventure un cœur bien différent de celui qui chérissait naguère Mélanie. Depuis ses connaissances de psychologie amoureuse, il est devenu plus ambitieux

(1) *Journal*, p. 335.
(2) *Idem*, p. 361.
(3) *Journal*, p. 350 et suivantes.

et, par là même, il se figure qu'il accroîtra sa situation en ayant pour maîtresse une grande dame. Dans son âme, à cette époque, il se mêle aussi un peu de jalousie et de désir d'humilier le mari qui l'avait humilié autrefois. Ce qui nous surprend et nous fait examiner de plus près cette crise passagère de la vie de Stendhal, c'est qu'il a rédigé lui-même une dissertation philosophique (1), où il examine successivement les raisons qu'il a d'attaquer la comtesse et les plus sûrs moyens de réussite.

Ce morceau est intitulé : « Consultation en faveur de la duchesse de Bérulle, pour Banti ». Ce dernier n'est autre que Stendhal, la duchesse, Madame Palfy, et Burrhus, le mari de la duchesse, le comte P. Le ton même de la consultation nous étonne : se pourrait-il qu'un homme amoureux mette autant de présence d'esprit et de logique à examiner son propre cas ?

Il y a là un exemple de cet amour purement cérébral que nous retrouverons chez certains personnages des romans de Stendhal dont la conception découle de sa conception même de la morale. La culture de la jouissance mentale sera, chez lui, une fin d'ordre supérieur qui s'impose comme un devoir et qui se pratique comme un sacerdoce. Cette tournure d'esprit, particulière au beylisme, oriente la vie et la conduite dans un sens original, dont Stendhal peut être considéré comme l'inventeur.

La fin de l'aventure nous montre qu'il n'y avait de sa part qu'illusion d'amour (2). Dès que Mme Palfy eut cédé, Beyle ne vit plus guère que ses défauts et se mit à chercher un prétexte pour s'éloigner d'elle. Il n'oublia, néanmoins, pas plus son nom que la « Consultation ». Il dut s'en souvenir en écrivant *Le Rouge et le Noir*, car plus d'un trait de l'histoire de Mme de Rênal et de Julien Sorel nous semble avoir été vécu en 1810-1811. Beyle sortit de ce roman, presque grandi à ses yeux. Il se crut, à partir de cette époque, une certaine puissance de séduction. Son assurance s'accrut naturellement, de ce qu'il se trouvait

(1) *Soirées du Stendhal-Club*, 1re série, p. 27.
(2) *Journal*, p. 361.

moins novice dans l'art d'aimer, et il n'est pas douteux qu'une partie de ses idées sur l'amour lui vinrent de l'heureuse issue de cette aventure flatteuse.

Las d'un amour qui faisait mine de vouloir durer chez sa partenaire et craignant les représailles d'un mari qui paraissait en train de se rendre compte de l'état des choses, Beyle crut prudent de s'éloigner de Paris et partit pour Milan dont il avait gardé un très vif souvenir (1).

Lorsqu'en septembre 1811, il se retrouve dans la ville où s'est passée « l'aurore de sa vie » (2), il éprouve un moment d'émotion délicieuse et d'abandon complet. Il nous l'exprime lui-même dans son *Journal* (3) : « Quel j'étais (en 1800) et quel je me retrouve ! » Il n'entre nul sentiment d'ambition dans cette réflexion. Il rapporte tout à Mme Piétragrua : « Et pour le reste de mon existence à Milan, dit-il, du temps de M. Petiet, je vois les causes de chaque effet : j'ai une tendre pitié de moi-même. Ne pouvant être aimé de Mme P..., qui était aimée par Joinville, dans les millions de châteaux en Espagne, que j'ai faits pour elle, je me figurais revenir un jour colonel, ou avec tout autre avancement supérieur à celui d'employé de M. D..., de l'embrasser alors et de fondre en larmes. Il faut convenir que ce plan n'était pas compliqué, mais il avait ce qui fait réussir ces sortes de plan : il était plein de sentiment, je n'y pouvais pas seulement penser, sans verser des larmes. Ce plan me revint dans la tête, hier, en me revoyant dans la position que j'avais tant désirée alors (4) ».

Il avait, en outre, une sorte de revanche à prendre sur son premier séjour en Lombardie. Nous avons vu qu'à cette époque, il était fort jeune et par cela même, timide. Il avait souffert de voir des amis réussir auprès de leurs maîtresses et de rester sans aventure, faute d'argent et d'audace. Il regrettait de n'avoir pas rencontré le secours d'une âme charitable : « Si j'eusse eu un ami, il m'eût mis dans les bras d'une femme. Heu-

(1) *Journal de Stendhal*, p. 570. — (2) *Idem.*, p. 389. — (3) *Idem.*, p. 390. — (4) *Idem.*, p. 390.

reux, j'aurais été charmant, non pas par la figure, assurément, et par les manières, mais par le cœur j'eusse pu être charmant pour une âme sensible (1) ». Il a presque du remords de n'avoir pas aimé à cette époque. « Quelle différence, pense-t-il, de ce que j'ai senti dans la rue Sainte à ce que j'eusse éprouvé quand je logeais à la « casa Bovara ». Plus tard, on n'a pas le cerveau assez libre, pour se laisser complètement aller à la passion. « A Marseille, la tête était déjà trop occupée pour que l'amour fût le maître de tout. Je commençais à observer (2) ».

On sent dans ces déclarations un peu de lassitude. Beyle va avoir trente ans ; il regarde en arrière et ne peut se défendre d'une ombre de mélancolie, le ton de ces confidences prend le caractère de gravité qui convient aux examens de conscience où l'on récapitule les jouissances passées et où l'on compare ce qu'elles ont été avec ce qu'elles auraient pu être. L'homme est déjà formé et sa conception morale achevée ; il médite sur le bonheur et pour la première fois peut-être, il va l'ériger en principe. Jusqu'ici il lui avait donné la chasse par instinct, par passion, à peine par réflexion ; maintenant, il commence à examiner sa conduite et à se convaincre que la recherche du bonheur, sous toutes ses formes, constitue le seul devoir de l'homme. Après un moment d'hésitation, il va se remettre courageusement à la tâche.

Il prit donc sa revanche sur le passé en devenant l'amant de cette Piétragrua qui jadis n'avait guère fait attention à lui, et la victoire qu'il remporta très facilement, le 21 septembre 1811 (3), lui parut un fait remarquable. C'est avec une fatuité presque juvénile qu'il inscrit sur son *Journal* la date de cet événement. Il en ressent un véritable orgueil et une visible satisfaction de lui-même. Cette nouvelle passion développa sa capacité de jouissance, lui fit découvrir des voluptés nouvelles et acquérir une sorte de virtuosité amoureuse. Les soirées qu'il passa dans une loge de la Scala, près de sa prestigieuse et un peu effrayante amie (4), eurent pour lui une saveur forte et se gravèrent dans

(1) *Journal*, p. 394. — (2) *Idem*, p. 394. — (3) *Idem*, p. 406. — (4) *Idem*, p. 419.

sa mémoire avec l'image de celle qui lui semblait une Vénus du Titien descendue de sa toile.

Jusque là, Beyle n'avait connu que des âmes futiles ou sèches, des individualités faibles comme Mélanie ou la Palfy. Ce qui le séduisit chez Angéla, ce fut sa beauté puissante, sa figure de « sibylle sublime » (1) son tempérament ardent, voluptueux et artiste. Il se sent de l'admiration pour son physique, comme pour son moral. Il trouve « qu'elle paraît avoir une grande politique dans sa conduite » (2), ce qui, pense-t-il, est le caractère des italiennes.

Aussi, bien après la fin de son amour pour cette femme, lui resta-t-il le souvenir d'une organisation mentale remarquable, jointe à une science singulière dans l'art de jouir, et lorsqu'il fit le portrait de la Sanseverina dans la *Chartreuse*, il prit comme modèle son ancienne amie.

Après un court séjour à Milan, il fut rappelé en France. Six mois après, voulant prendre part à la campagne de Russie, il se fit charger de porter à Vilna le portefeuille des ministres. Pendant toute cette guerre, il ressentit des impressions violentes qui naquirent des contrastes. A son arrivée, Moscou lui apparaît comme « un temple de volupté » ; mais bientôt cette heureuse vision se transforme en une vision horrible, Beyle assiste à l'incendie de la ville « changée bientôt en ruines, noires et puantes, au milieu desquelles erraient quelques malheureux chiens et quelques femmes cherchant leur nourriture » (3).

La retraite lui fournit l'occasion d'éprouver les émotions les plus fortes qu'il ait jamais ressenties. Son tempérament se trempa au milieu des dangers, des souffrances, des spectacles lamentables. Dans les moments les plus difficiles, Beyle montra une grande fierté, une prodigieuse fermeté d'âme, s'exerçant à rester impassible. Pour se prouver à lui-même la force et la résistance de son caractère, il courut au théâtre en arrivant à

(1) *Journal*, p. 419.
(2) *Idem*, p. 403.
(3) *Lettres intimes*, p. 314.

Kœnigsberg et, lors de sa rentrée à Paris, se mit à reprendre sa vie habituelle, comme si tous ces chocs et ces affreuses visions n'avaient été pour lui qu'un jeu d'enfant cruel.

Une série de désillusions l'y attendait d'ailleurs. La comtesse Palfy était devenue à son égard d'une froideur désespérante ; il convoitait une préfecture qu'il n'obtint pas. Aussi, malgré son indifférence affectée, souffrit-il profondément (1).

Il voulait se consoler en reprenant ses occupations littéraires lorsque, pour comble de désagrément, il reçut l'ordre de rejoindre la Grande Armée. Il partit néanmoins et fit la campagne de Saxe (2). C'est ainsi qu'il put assister à la bataille de Bautzen, qualifiée par lui de « belle journée de beylisme », et compléter ses études sur la psychologie des armées.

Cette guerre le fatigua plus encore que les précédentes. Il tomba malade d'une fièvre nerveuse à Sagan, où il remplissait l'office d'intendant. Comme il ne parvenait pas à se guérir, il sollicita un congé pour aller se reposer en Italie.

Il y retrouva la Piétragrua (3) dont les charmes, à ses yeux, ne s'étaient pas épuisés. Pendant ce nouveau séjour à Milan, sa sensibilité continua à s'affiner. Il devint de plus en plus délicat dans ses jouissances, comme dans l'art de les chercher et de les observer. Il y conquiert une maîtresse dont il s'efforcera de nous communiquer les secrets, quand il sentira le désir de se survivre à lui-même dans une postérité de disciples.

En 1814, pendant l'invasion, nous le voyons tenter de soutenir la foi impériale en Dauphiné avec M. de Saint-Vallier. Il avait été chargé d'organiser la défense de cette province contre les Autrichiens. Cette entreprise lui plut au début, car elle répondait à son goût d'aventure et lui faisait espérer d'obtenir la Croix de la Réunion. Aussi, pendant les premiers temps, déploya-t-il le plus grand zèle ; mais, à la longue, il sentit son ardeur décroître. La tâche qu'il avait acceptée avec joie commençait à le fatiguer et son indépendance s'irritait de se voir tenue

(1) *Journal*, p. 420. — (2) *Idem*, p. 435-439. — (3) *Idem*, p. 440 et suivantes.

dans une subordination étroite. De plus, son amour propre s'offensait des plaisanteries continuelles que les Dauphinois ne lui ménageaient pas, depuis qu'il avait officiellement joint une particule à son nom.

Il tomba malade de fièvre et d'ennui, si bien que lors de la reprise de la Savoie, il se hâta de rentrer à Paris, laissant Saint-Vallier continuer la défense de sa province très compromise. Mais, à son grand désappointement, il n'obtint pas la Croix-Bleue qu'il attendait. Ce mécompte le dégoûta des honneurs et lui fit apprendre presque comme une heureuse nouvelle la dissolution du Conseil d'Etat qui lui rendait sa liberté.

Il en profita pour gagner l'Italie qui décidément répondait, beaucoup mieux que la France, à ses instincts (1). Il devait y rester jusqu'en 1821, séjournant tantôt à Rome, tantôt à Florence, surtout à Milan, où ses amours avec la Piétragrua et plus tard avec Métilde Dembowski le retenaient constamment. La Piétragrua, qui ne lui avait donné auparavant que le bonheur le plus complet, fut pour lui un sujet de grandes tristesses, lorsqu'il s'aperçut qu'elle le trompait. Cette nouvelle désillusion le rendit plus nerveux encore et augmenta sa faculté de sentir les moindres souffrances. Il ne perdait pas avec l'âge cet emportement amoureux qui est le propre de la première jeunesse et il lui était réservé de souffrir encore comme un jeune homme.

Métilde, en effet, lui fit endurer un tourment nouveau.

Il s'était laissé prendre au charme délicat de cette femme, sur laquelle nous n'avons que des détails très vagues et qui reste encore mystérieuse. Par tous les moyens, il essaya de la conquérir ; mais elle refusait obstinément. Quel motif provoquait ce refus formel chez une femme qui paraissait n'avoir guère de principes ? Beyle se le demandait avec angoisse et finissait par l'attribuer à l'influence d'une amie jalouse, la Traversi, dont il se croyait personnellement détesté (2).

(1) *Journal*, p. 448.
(2) *Soirées de Stendhal-Club*. Le roman de Métilde.

La mort de son père l'avait rappelé en France. Il ne put y rester, tant la présence de Métilde lui était devenue indispensable. A son retour à Milan, il la retrouva plus froide encore qu'à son départ. Elle lui imposait de ne venir la voir que tous les quinze jours et ne lui ménageait pas les mots désagréables. Malgré son désespoir il préféra s'éloigner d'elle pour toujours (1), et regagna Paris en 1821, emportant gravé dans sa mémoire, le souvenir de celle qu'il avait si constamment désirée, sans jamais l'obtenir.

A l'époque où nous sommes arrivés, Beyle va publier le premier de ses ouvrages importants, l'*Essai sur l'Amour*. Il est âgé de trente-huit ans. On peut dire que sa conception morale est formée, et qu'elle ne fera plus qu'évoluer à peine, pendant le reste de sa vie. C'est donc à ce moment qu'il convient de l'étudier. Mais auparavant, sachant quelles ont été les causes et les événements qui ont contribué à la constitution de l'idéal moral de Beyle, nous examinerons la part de son tempérament physique et de sa pensée propre dans l'élaboration de son éthique.

CHAPITRE IV

Le tempérament physique et moral de Beyle, en 1821

Nous nous sommes attachés, en étudiant la vie de Stendhal depuis sa naisssance jusqu'en 1821, à rechercher les événements qui avaient pu développer certaines tendances de sa mentalité et par là même contribuer à l'élaboration de son éthique. Il nous reste maintenant, avant d'aborder l'analyse des divers principes de cette éthique, à examiner l'état physique et moral de Beyle,

(1) *Souvenirs d'égotisme*, p. 5.

au moment où il écrivait l'*Amour* et où, pour la première fois, il exposait son idéal moral, car l'idéal moral d'un écrivain est avant tout l'expression de son tempérament.

Au physique, Beyle avait toute l'apparence de la santé. Grand et gros, il avait de larges épaules, un cou puissant, une stature imposante qui le faisait bien venir auprès des femmes, malgré cette laideur de visage et cette inélégance de tournure, dont il ressentit toujours un certain dépit. Il regrettait amèrement de ne point être beau, et l'une des raisons de l'opiniâtreté qu'il mettait à poursuivre ses conquêtes amoureuses était qu'il voulait se prouver à lui-même sa séduction et son charme.

En réalité, il était d'un tempérament à la fois nerveux et sanguin. Sujet aux rhumatismes et aux congestions, nous savons qu'il mourut d'une attaque d'apoplexie. En outre, il souffrait fréquemment de fièvres nerveuses, dont il eut une crise à Sagan (1) pendant la campagne de 1813, et ressentait parfois les atteintes de cette dépression physique et morale que nous appellerions aujourd'hui, neurasthénie (2). Enfin la maladie qu'il avait contractée en Italie et dont il ne put jamais se guérir contribua pour beaucoup à rompre l'équilibre de ses facultés, en même temps qu'elle l'affaiblissait considérablement.

Voilà, croyons-nous, les principaux facteurs qui ont pu influer sur sa mentalité, en agissant sur sa santé, mais ils ne suffiraient pas à l'expliquer tout entière. Les motifs d'ordre psychophysiologiques dérivés sans doute des premiers y jouèrent un rôle autrement important.

Nous avons vu qu'il tenait de ses ancêtres une énergie obstinée, une défiance rare, un irrésistible instinct de jouissance. Chez lui, ces trois caractères de famille prirent, en quelque sorte, la couleur de son tempérament propre, en même temps qu'ils subissaient la déviation naturelle que leur imposait le dérèglement physique et mental dû à la maladie.

Sa nature sanguine le portait tout naturellement à l'activité.

(1) *Journal*, p. 439.
(2) *Idem*, p. 77.

Il aimait le mouvement, l'agitation, la vie aventureuse, traversée d'événements violents; ses désirs impétueux l'entraînaient irrésistiblement vers une dépense constante d'énergie.

Une des manifestations les plus remarquables de ce besoin d'activité fut son goût de la vie militaire et guerrière, sa recherche des dangers, les plus inutiles, son admiration pour tous les actes qui nécessitent de la force, quelle qu'en soit l'horreur, comme l'incendie de Moscou.

Son ambition démesurée nous apparaît encore comme une des formes de ce besoin d'action. Nous avons vu qu'il avait eu toutes les ambitions (1), celle de devenir le plus grand poète comique français, comme celle d'être un des hommes du monde les plus entourés, et qu'il les avait parfois eues simultanément. Pour satisfaire cette soif de domination, il étale sa vanité, au risque de paraître fat. Dans son propre *Journal*, il se décerne les plus grands éloges, louant (2) le plus souvent sa conduite, la déclarant même sublime (3), à certains jours.

Le mélange des tempéraments sanguin et nerveux fait de lui un passionné. Il est ardent (4), non seulement dans la satisfaction de ses ambitions, mais encore plus dans celle de ses velléités amoureuses, et des sensations rares qu'il recherche partout. Sa nervosité se manifeste par l'irritabilité, l'impatience et la vive intolérance de son caractère. Il ne souffre pas d'obstacle à ses désirs, et c'est pour ce motif qu'il voudra s'affranchir des traditions et des convenances. Il cherche à secouer leur joug, et pour y arriver, il entame contre elles une lutte faite d'accès de colère brusque, suivies de crises d'abattement, quand il constate son impuissance. Par moment même, il éprouve de véritables souffrances de rage, comme plus tard son héros, Julien Sorel, lorsqu'il se sent invinciblement écrasé par la société.

Heureusement pour Beyle, sa nervosité ne lui procure pas seulement des douleurs. Elle lui donne une grande sensibilité (5),

(1) *Journal*, p. 327. — (2) *Idem*, p. 177. — (3) *Idem*, p. 181.
(4) *Souvenirs d'égotisme*, p. 89.
(5) *Journal*, p. 395.

une puissance suraiguë de percevoir les sensations dans leurs nuances les plus délicates, comme les plus violentes. Nous avons vu que les circonstances de sa vie même avaient beaucoup contribué à affiner cette sensibilité naturelle, si bien que les impressions les plus fugitives pour les hommes ordinaires avaient dans tout son être une violente répercussion.

C'est pour ce motif qu'il aimait et comprenait si bien toutes les formes de l'art. Il trouvait délicieux de s'attarder dans une des salles du Musée Brera (1), en compagnie d'Angela et s'extasiait « devant les quatre sibylles peintes par Volterrano, dans la chapelle des Niccolini (2) ». Pour nous rendre compte du degré d'émotion de Stendhal en face d'une œuvre esthétique, qu'il admire, nous n'avons qu'à le laisser parler lui-même : « ... Mon domestique de place, dit-il, me fit arrêter presque par force pour voir un tableau des Limbes. Je fus touché presque jusqu'aux larmes. Elles me viennent aux yeux en écrivant ceci. Je n'ai jamais rien vu de si beau. Il me faut de l'expression ou de belles figures de femmes. Toutes les figures sont charmantes et rien ne se confond. La peinture ne m'a jamais donné ce plaisir là. Et j'étais mort de fatigue, les pieds enflés et serrés dans des bottes neuves, petite sensation qui empêcherait d'admirer le Bon Dieu, au milieu de sa gloire, mais que j'ai oubliée devant le tableau des Limbes. Mon Dieu que c'est beau ! (3) ».

Il eut de même un goût décisif pour la musique et sentit cette forme d'art plus vivement encore que la peinture. Il aimait à en entendre même en campagne (4) et se précipitait au théâtre, à peine arrivé dans une ville. Son *Journal*, son *Amour* sont remplis de réflexions profondes et délicieuses sur les sensations qu'elle procure.

Son goût pour l'amour peut aussi nous paraître une conséquence de cette vive sensibilité. Là encore, il suit son plaisir. Dès qu'il a une intrigue, il cesse de vivre (5), ou plutôt il ne vit

(1) *Journal d'Italie*, p. 294. — (2) *Idem*, p. 200. — (3) *Idem*, p. 201. — (4) *Idem*, p. 231.

(5) *Journal*, p. 163.

que pour elle. Lorsqu'il est loin de l'objet aimé, il s'en parle à lui-même. Il se demande avec inquiétude s'il arrivera à ses fins ; il a peur d'avoir déplu ; il se promet d'agir autrement à la prochaine entrevue. En présence de l'amie, qu'elle se nomme Mélanie, Angela ou Métilde, il est tout embarrassé ; l'excès de sentiment le rend timide et le paralyse même parfois.

Si, par hasard, dans la rue, il croit reconnaître la silhouette de sa maîtresse, son cœur se met à battre de la façon la plus folle et la plus sincère (1).

C'est qu'en amour, comme en tout, il est plein d'enthousiasme et ce que les autres prennent à titre d'agrément, sans plus de souci, il le prend de toute la force et de toute l'intensité de son être. Aussi joies et souffrances l'atteignent-elles profondément, au point de le secouer et même de le transformer momentanément.

Mais ce qui donne à ses émotions un caractère si original, ce qui en fait quelque chose de très personnel et de proprement beyliste, c'est qu'elles sont toujours pleinement conscientes. Il est doué d'une tête froide et raisonneuse, à laquelle il devait son aptitude aux mathématiques, et qui enregistre, comme pour nous les mieux transmettre, au fur et à mesure qu'elles se produisent, toutes les sensations éprouvées. Nous n'avons qu'à lire les pages de son *Journal* pour nous en convaincre. Nous nous trouvons en présence d'une confession au plus fort de l'action, faite par un esprit que les émotions et les passions ne rendent guère moins clairvoyant. Il nous semblerait même que ce récit n'ait point été fait par l'homme qui agissait, mais par un spectateur attentif et parfaitement impartial.

Cette puissance d'analyse dans la sensation, dont nous reparlerons plus tard, nous semble être un des éléments qui ont le plus contribué à l'élaboration de sa morale. Elle lui a permis de faire des observations précieuses et rares, prises pour ainsi dire sur le fait, qui l'ont amené à des réflexions originales sur le

(1) *Soirées du Stendhal-Club*, tome II, p. 80.

spectacle qu'il s'offrait à lui-même et dont l'ensemble constitue cette éthique étrange, que nous essaierons d'analyser.

Ajoutons pour terminer que l'état maladif où il fut pendant la plus grande partie de sa vie, et que nous avons déjà signalé, vint encore hypertrophier les tendances de sa nature, en exaltant sa sensibilité, en affaiblissant sa volonté, et en déviant parfois la vision nette des choses, sans d'ailleurs nuire en rien à la justesse de son esprit d'analyse.

Il sort de chaque crise plus nerveux, plus sensitif. Il a comme un besoin aigu de découvrir des sensations exceptionnelles, bizarres, maladives. Quand il ne peut les atteindre dans la réalité, il les cherche dans son imagination et c'est de là que viendront les élucubrations déréglées du *Rouge et du Noir* et de *Lamiel*. De plus, lorsqu'il vient de souffrir, il a des envies folles de plaisir. C'est pour lui presqu'un remède. Pour guérir d'une fièvre nerveuse prise en Silésie, il doit se plonger dans l'atmosphère voluptueuse de Milan (1), s'étourdir et se griser, pour oublier. Il y a chez lui, bien qu'il s'en défende, un fonds de mélancolie, même de tristesse, qui se cache derrière un tempérament de feu, et c'est pour le mieux dissimuler, qu'il s'est mis au cœur de se prouver sa gaîté, son entrain au plaisir en s'y livrant de toute la force de son être.

Les affreux spectacles qu'il a eus sous les yeux, pendant la guerre, se sont fixés profondément dans sa mémoire. Il a peur d'y repenser, et y il repense nécessairement dans le repos ou la solitude ; et c'est pour essayer encore de les oublier, qu'il a le désir de s'amuser avec violence et sans trêve. Sa sensibilité s'est blessée au cours des événements ; elle a souffert et, par suite, est devenue plus puissante. Elle a besoin de se satisfaire et c'est pour la satisfaire d'une manière heureuse, que Beyle recherche la vie des Italiens.

Une autre conséquence du tempérament morbide de Beyle fut l'affaiblissement de la volonté. Cet affaiblissement se manifeste surtout par son impossibilité de poursuivre longtemps la même

(1) *Journal*, p. 440

entreprise et de se tenir à un seul projet. Nous avons vu qu'il avait renoncé brusquement et sans motif, à entrer à Polytechnique. Plus tard, il donna sa démission de sous-lieutenant et le regretta bientôt. Il voulait devenir poète-comique, et n'eut jamais le courage d'achever sa première et unique pièce : *Letellier* ou les *Deux Hommes*. On pourrait citer bien d'autres exemples de son aboulie. Peut-on en trouver de plus frappant que celui qu'il nous donne en 1814 ? Il abandonna la défense du Dauphiné, alors qu'il risquait, en restant encore quelques jours, d'obtenir la Croix de la Réunion, si désirée. Il ne peut persévérer en rien ; il aime écrire, il aime vivre au jour le jour et c'est précisément de son aboulie, que vient son goût de l'imprévu.

La faiblesse de la volonté avait d'ailleurs un autre effet. Elle ne lui permettait pas de lutter contre ses instincts et, pour expliquer cette capitulation et l'excuser, il eut besoin d'ériger en principe la libre expansion des tendances naturelles. C'est probablement une des causes de sa haine des devoirs en général, parce qu'ils constituent un obstacle aux désirs et qu'il faut une ferme volonté pour se les imposer.

D'ailleurs, l'aboulie, chez Stendhal, se compliquait d'une espèce de déviation du sens du relatif et aussi d'un certain dérèglement de l'imagination. Mentalement, c'était un bizarre, presque un maniaque, ainsi que le dit M. Seillière (1). Sa vanité excessive qui le porte à se croire appelé aux plus hautes destinées et qui le dégoûte de la société des gens vulgaires, peut nous paraître un peu maladive. Il se juge une grande âme et pense qu'il ne doit avoir des rapports, qu'avec des esprits supérieurs. Il se voit déjà le plus grand poète comique français (2) et, dans un autre genre, son goût de l'aristocratie devient de plus en plus absolu.

D'autre part, il ne donne que des satisfactions en apparence bien minces à cette vanité. Il jouit, en 1811, de pouvoir s'offrir cabriolet et maîtresse pour être un homme à la mode. Il prend

(1) E. Seillière. *Le mal romantique.*
(2) *Journal*, p. 90.

plaisir à joindre une particule à son nom au risque d'être l'objet de plaisanteries blessantes, et s'efforce, en 1813, d'obtenir cinq mille livres de son père, pour acheter une baronnie (1). Méprisant soi-disant les honneurs, dédaignant, raillant même la « Légion » (2), il avait sans cesse le secret désir d'être décoré. C'est là une des manies de vanité dont il fut atteint toute sa vie, et qui prouve un affaiblissement du sens du relatif.

Son imagination n'était guère mieux réglée. Elle se livrait à des « escapades » (3) fréquentes et même parfois furieuses. Il se croyait toujours entouré de gens qui lui voulaient du mal. Il avait, pensait-il, un nombre incalculable d'ennemis (4), et n'était, à son avis, aimé de personne. Aussi, en ressentait-il une timidité qui parût peu naturelle lorsqu'il fut sorti de l'adolescence. En amour, il se plaisait à orner l'objet aimé des qualité les plus brillantes et les plus rares. Il trouve Mélanie sublime (5), et ce qualificatif, appliqué à une petite cabotine, nous prouve le degré d'imagination auquel Stendhal pouvait atteindre.

Il usait parfois de cette faculté afin de se vanter et se parait, lui-même, de traits avantageux, qu'il ne possédait pas toujours. Il lui arriva de s'attribuer des exploits qu'il n'avait jamais accomplis. Sans doute en attendait-il un surcroît de gloire ou la réussite d'une aventure amoureuse. Peut-être parvenait-il à s'illusionner et finissait-il par croire à des illusions déjà anciennes. Nous n'oserions pas l'affirmer, mais cette manie de mensonge nous paraît une nouvelle preuve de « son égotisme pathologique ».

(1) *Lettres intimes*, p. 319.
(2) *Journal*, p. 63.
(3) E. Seillière. *Le mal romantique*.
(4) *Journal*, p. 339.
(5) *Souvenirs d'égotisme*, p. 192.

Voilà, croyons-nous, les principaux caractères du tempérament physique et moral de Beyle, tel qu'il nous apparaît vers 1821. Il nous reste maintenant à rechercher les tendances et les principes qui en ont été les fruits et qui se sont affirmés dans son œuvre, car ses ouvrages révèlent une certaine doctrine morale et une règle de vie.

DEUXIÈME PARTIE

LA MORALE DE STENDHAL

PRINCIPES DIRECTEURS

La morale de Stendhal, le beylisme, peut être considéré comme un système composé d'un petit nombre d'idées principales et directrices. Ces idées ont été élaborées pendant toute la période de formation que nous avons étudiée, et ont pris peu à peu la valeur de véritables principes. Pour en marquer l'originalité, on peut montrer d'abord en quoi ils s'opposent aux principes essentiels des morales traditionnelles et comment ils en sont la négation.

Par cette distinction, toujours un peu arbitraire, on pourra étudier d'abord ce qui semble manquer à Stendhal dans sa conception de la vie morale. Nous rechercherons ensuite les caractères positifs qui ont donné à cette morale sa physionomie propre.

CHAPITRE V

Absence des mobiles traditionnels

Ce qui caractérise d'abord la morale de Beyle, c'est l'absence de presque tous les mobiles traditionnels. Comme nous l'avons vu, la faute en est peut-être moins imputable à lui-même qu'à son éducation et surtout à son époque si heurtée, si bouleversée. Rompant avec le passé, l'Empire et, avant lui, la Révolution préparèrent l'éclosion de tendances nouvelles favorisèrent l'instinct, firent aspirer à la liberté, comme à un idéal réalisable. Dès lors, tout ce qui gênait la nature dans ses expansions fut délibérément banni et rejeté.

Chacun conçut de la vie une idée originale et tendit vers un idéal, vers une chimère individuelle, au lieu de tendre vers une chimère collective. Les uns, dans une renaissance de la foi, s'adonnèrent aux religions avec tout le feu du moyen âge, renouant ainsi une tradition par-dessus les siècles de scepticisme. Les autres, héritiers des philosophes du XVIIIe siècle, furent athées : mais dans cette voie, ils ne gardèrent même plus la modération de leurs pères. Ils étalèrent et firent même profession de leur incrédulité, avec la fatuité qu'ils apportaient à tout.

Parmi ces derniers, on peut ranger Stendhal, en lui reconnaissant néanmoins plus de sincérité qu'à la plupart de ses contemporains. S'il fut athée, comme nous le dit Edouard Rod, « il le fut sans aucun satanisme, sans croire plus au diable qu'à Dieu ; il le fut simplement, sans désir, ni crainte de l'au-delà, sans effroi devant le mystère, sans peur de la mort (1) ».

Où chercher la cause de cet athéisme ? Toujours dans sa haine des contraintes. Son disciple Mérimée en juge d'ailleurs ainsi :

(1) E. Rod. *Stendhal*, p. 56.

« Il était fort impie, écrit-il, matérialiste outrageux, ou, pour mieux dire, ennemi personnel de la Providence, peut-être par suite de l'aphorisme que je rapportais tout à l'heure. Il niait Dieu et, nonobstant, il lui en voulait, comme à un maître. Jamais il n'a cru qu'un dévôt fut sincère (1) ».

Athée, il l'était donc, par nature d'abord, par raisonnement ensuite, et enfin par l'influence de l'Italie, pays où l'on était au fond très sceptique, sous une apparence de grande piété. Une autre cause de son athéisme était qu'il avait vu des prêtres commettre des abus. Il comprit, en la blâmant toutefois, leur conception de la vie ecclésiastique, comme on peut le voir dans ce passage de la *Chartreuse* : « Fabrice l'avait désirée (cette place d'archevêque), mais enfin il y avait songé exactement comme à une place de ministre ou de général. Il ne lui était point venu à la pensée que sa conscience pût être intéressée dans ce projet de la duchesse (2) ». Ailleurs « Fabrice demandait à Dieu pardon de beaucoup de choses, mais ce qui est remarquable c'est qu'il ne lui vint pas à l'esprit de compter parmi ses fautes le projet de devenir archevêque, uniquement parce que le comte Mosca était premier ministre et trouvait cette place et la grande existence qu'elle donne, convenable au neveu de la duchesse (3) ».

Aussi, tous ses héros ou presque tous sont-ils athées. Fabrice l'est inconsciemment, ainsi que Mosca : Octave de Malivert l'est en le sachant Enfin Julien Sorel, le beyliste par excellence, l'est tout à fait à la manière de Stendhal lui-même, avec une nuance de mélancolie et de scepticisme, car il doute un peu de son athéisme : « Qui sait ce que l'on trouve dans l'autre vie ? dit Julien, peut-être des tourments, peut-être rien du tout » (4) ; tout comme Stendhal, qui écrivait le 26 mars 1830 : « S'il y avait un Dieu, j'en serais bien aise, car il me payerait de son paradis, pour être honnête homme, comme je suis » (5), et ici une idée presque

(1) MÉRIMÉE. Notice en tête de *la Correspondance*, p. VII.
(2) *La Chartreuse de Parme*, p. 202.
(3) *La Chartreuse de Parme*, p. 201. Librairie Nouvelle, 1855.
(4) *Le Rouge et le Noir*, tome II, p. 239.
(5) *Correspondance inédite*, tome II, p. 99.

quiétiste, bien qu'elle ne soit en rien inspirée par la doctrine du pur amour. « Une chose cependant diminuerait le plaisir que j'ai à rêver, aux douces larmes que fait couler une bonne action : cette idée d'en être payé par une récompense au paradis ».

Stendhal prend plaisir à rêver, à imaginer, malgré son amour de la précision et des mathématiques. Il pense à Dieu, mais aussitôt il est rebuté par cette idée qu'il faut croire, quand bien même cela nous paraîtrait absurde. « Aussi, dit-il, ce qui excuse Dieu, c'est qu'il n'existe pas ». Il a hâte de le poser en principe, pour n'avoir pas à y revenir et inconsciemment il y revient.

Aussi son athéisme ne fut-il jamais absolu, en dépit de paroles telles que celles-ci : « Je viens de me colleter avec le néant » (1).

Il fut néanmoins assez complet pour ôter à sa vie toute direction inspirée par l'espoir ou la crainte d'un justicier divin. Il est ce qu'on pourrait appeler un affranchi et ses héros le sont autant que lui. Aussi se livrent-ils à toutes les impiétés et n'ont-ils guère d'appréhension de la mort. Julien Sorel songe à l'attitude extérieure qu'il aura pendant son exécution, à peine remué par la perspective d'un au-delà qu'il raille parce qu'il n'y croit pas.

Indépendamment des croyances religieuses, d'autres obstacles auraient pu retenir Stendhal. L'idée du devoir, par exemple, peut, à la rigueur, exister chez un athée. Il n'en fut pas ainsi pour Beyle, du moins au sens où nous comprenons le devoir : ce principe qui nous pousse à faire ce que nous croyons être bien, cette faculté mystérieuse, qui s'appelle la conscience morale semblent être un principe et une faculté tout à fait étrangers à Stendhal. Le véritable héroïsme, celui que possèdent non pas tous certes, mais quelques-uns seulement des personnages de Corneille, Beyle ne l'a pas connu. Adorateur de l'énergie, il ne l'a que rarement employée au service d'un devoir. D'ailleurs, il le reconnaît lui-même à propos de Rousseau : « Cette manie de voir des devoirs et des vertus partout

(1) *Correspondance inédite*, tome II, p. 310.

a mis du malheur dans sa vie » (1). A quoi bon se gêner, sacrifier un plaisir à une règle bien peu autorisée ? S'il est un devoir, ce n'est pas envers nos parents, envers les hommes, c'est envers nous-mêmes : le devoir de jouir le plus possible ; grâce à ce principe, l'existence sera heureuse. Aussi Beyle admire-t-il les Calabrais. « Ils mènent une vie fort douce, écrit-il dans *Rome, Naples et Florence*. Jamais l'idée du devoir ne leur apparaît » (2).

N'ayant pas l'idée de devoir, Beyle n'aura pas non plus celle du remords, si ce n'est de la manière, dont il le comprend : le remords de ne pas avoir profité du plaisir offert autant qu'il le pouvait. Il s'est demandé avec un sentiment de regret, s'il avait assez aimé (3).

Ses héros, Julien et Fabrice ne connaissent ni devoirs, ni remords. Ils regrettent leurs maladresses et non leurs mauvaises actions. La duchesse Sanseverina (4) ne recule pas devant le crime, et Lamiel ne se fait aucun scrupule de sa duplicité, pas plus que de son ingratitude. Hommes et femmes sont dépourvus de tout dévouement, de toute reconnaissance véritable.

Quand ils semblent en avoir, ils ne suivent jamais que leur propre intérêt. Seul, Octave de Malivert a pour ainsi dire conscience de sa conscience. Il se rend compte qu'il n'en a point. « Je ne trouve en moi rien de ce que vous appelez le sens intime, dit-il à Mme de Bonnivet, aucun éloignement instinctif pour le crime. Quand j'abhorre le vice, c'est tout vulgairement par l'effet d'un raisonnement et parce que je le trouve nuisible (5) ».

A défaut de principes religieux et d'idée du devoir, on peut concevoir une morale basée sur le sentiment d'honneur familial, et sur l'affection naturelle des enfants pour leurs parents.

(1) *Correspondance inédite*, tome I, p. 15.
(2) *Rome, Naples et Florence*, p. 284.
(3) *L'Amour*, p. 98.
(4) *La Chartreuse*. La mort du duc de Parme.
(5) *Armance*, p. 50.

A vrai dire Stendhal n'avait guère été préparé à une semblable conception. Les rapports qu'il eut toute sa vie avec son père manquèrent d'intimité. Nous avons même vu qu'à partir de 1805, Chérubin Beyle refusant d'envoyer de l'argent à son fils et le forçant de mener à Paris une vie qui l'humiliait et le torturait, le futur Stendhal se laissa aller contre lui aux pires violences de langage et ne lui épargna ni l'épithète de Tartufe ni celle de bâtard. En 1816, il écrivait : « Tâchons de faire annoncer ferme la première livraison de l'*Histoire de la peinture*. La roche est escarpée, l'eau est profonde et le jésuite (Chérubin) n'a que 70 (1) ». A cette époque, il avait envie d'aller faire l'amour à Milan et n'avait pas d'argent. Il se désespérait de voir que son père n'avait que 70 ans et qu'il ne pourrait pas de longtemps recueillir son héritage.

D'ailleurs le fils et le père n'avaient pas du tout le même caractère et ne risquaient pas de se comprendre, d'autant plus, qu'ils n'y mettaient chacun de leur côté, aucune bonne volonté.

De là viennent, chez Stendhal, les idées sur les rapports de famille, qu'il exprime dans plusieurs passages. Il ne craint pas d'écrire que « nos parents sont nos premiers ennemis quand nous entrons dans le monde (2) ». Dans *le Rouge et le Noir* Julien se livre à des réflexions suprêmes sur son père. « Il ne m'a jamais aimé, dit-il, je viens combler la mesure, en le déshonorant par une mort infâme. Cette crainte de manquer d'argent, cette vue exagérée de la méchanceté des hommes, qu'on appelle avarice, lui fait voir un prodigieux motif de consolation dans une somme de trois ou quatre cents louis que je puis lui laisser. Un dimanche, après dîner, il montrera son or à tous ses envieux de Verrières. A ce prix, leur dira son regard, lequel d'entre vous ne serait pas charmé d'avoir un fils guillotiné ? (3). » Si Beyle nous représente les pères sous un jour aussi noir, c'est pour nous engager à n'avoir pour eux qu'une très

(1) *Soirées du Stendhal-Club*. Lettres à Crozet, 24 sept. 1816, p. 199.
(2) *Le Rouge et le Noir*, chapitre LXXIV.
(3) *Lamiel*, p. 208.

mince et très libre affection, une reconnaissance plus que vague, même absente, comme il convient à l'égard « d'ennemis ».

Aussi les créatures de Beyle sont-elles toutes plus ou moins affranchies de ce sentiment. En dehors de Julien Sorel, nous n'avons qu'à examiner l'estime en laquelle Fabrice et Lamiel tiennent le premier son propre père, la seconde ses parents adoptifs. Il faut avouer que cette dernière, entre autres, se montre envers les Hautemare d'une ingratitude parfaite, ne tenant aucun compte des soins empressés et surtout absolument désintéressés qu'ils lui ont prodigués, ne se faisant nul scrupule de les abandonner, quand il lui plaît. Stendhal ne la blâme pas, bien au contraire, car, à son avis les Hautemare n'ont suivi que leur bon plaisir et Lamiel n'a qu'à suivre le sien, quel qu'il soit. Elle a le devoir, avant tout, de ne point sacrifier son individualité, en se solidarisant avec sa famille. Beyle s'est toujours considéré comme un isolé et a voulu que tous ses héros lui ressemblassent. Aussi les voyons-nous tendre vers un affranchissement complet des affections et des biens familiaux.

Ni conscience, ni devoir, voilà bien les caractères négatifs du beyliste, qui tout affranchi, pourra chercher, sans aucune gêne apparente, à mettre en pratique, les principes positifs que nous allons étudier.

CHAPITRE VI

Principes positifs de la morale de Stendhal : Déployer le plus d'activité possible

Le culte de l'énergie semble être un des traits caractéristiques du beylisme ; il convient d'ailleurs bien à un apologiste de l'instinct, tel que Stendhal. Cette manifestation de la force par des actes d'héroïsme ou de violence, il la vénère sous toutes ses formes. Elle est, à ses yeux, la seule manière dont un homme

puisse vraiment se révéler et de son degré de puissance dépend la place plus ou moins élevée qu'occupera chacun sur l'échelle sociale. Encore faut-il lui permettre de se déployer, faut-il l'affranchir des mille obstacles de la vie. Libérée des biens tels que ceux de la religion ou du devoir, il lui en restera d'autres à briser et, pour y parvenir, il lui faudra une supériorité remarquable.

Aussi Beyle admire-t-il l'énergie dans toutes ses tentatives, même impuissantes ; il ne comprend pas qu'un homme laisse dormir en lui cette force si précieuse. Aussi cette admiration va jusqu'à l'enthousiasme, quand il rencontre des monstres d'énergie, tels que Danton et Napoléon.

Danton représente pour lui l'homme le plus vraiment actif de la Révolution. Il est par son tempérament physique, par son ardeur et par ses idées, un lutteur éminent, un démolisseur énergique, qui parvient à dominer pendant quelques mois et meurt, victime d'une ambition légitime. Aussi Mlle de La Mole, dans *Le Rouge et le Noir*, s'écrie-t-elle, en pensant à Julien Sorel : « Ce serait un Danton ! Eh bien ! la révolution aurait recommencé. Quels rôles joueraient alors Croisenois et son frère ? Il est écrit d'avance : la résignation sublime. Ce seraient des moutons héroïques se laissant égorger sans mot dire. Leur seule peur, en mourant, serait encore d'être de mauvais goût. Mon petit Julien brûlerait la cervelle du jacobin qui viendrait l'arrêter, pour peu qu'il eût l'espoir de se sauver. Il n'a pas peur d'être de mauvais goût, lui » (1).

On voit par là quelles sont les sympathies et les antipathies de Stendhal. Ses antipathies s'exercent surtout contre ce qu'il appelle la résignation sublime. *Il ne comprend d'autre martyre que celui que l'on subit pour l'ambition et il refuse toute admiration aux faibles victimes.*

Ses sympathies, il les réserve à ceux qui sont énergiques, comme Julien Sorel, surtout tel que Mathilde l'imaginait. Brûler

(1) *Le Rouge et le Noir,* tome II, p. 43.

la cervelle au jacobin qui vient vous arrêter, voilà certes un acte admirable aux yeux de Stendhal.

Napoléon (1), rétrospectivement d'ailleurs, a exercé une curieuse attraction sur l'esprit de Beyle. C'était, de son propre aveu, le seul homme qu'il eut jamais respecté. En Napoléon, il distinguait deux êtres : l'homme et le chef d'Etat. Pour l'homme, il était impossible qu'un beyliste n'admirât pas cette activité prodigieuse, cette puissance d'imagination grandiose, cette organisation mentale si ingénieuse dans la conception de plans de campagne nouveaux, cette promptitude à la décision. Mais ce que Beyle admire plus encore en Napoléon, c'est le chef d'Etat. Quel contraste entre ce règne et les suivants! Sous lui, quel beau rôle laissé à l'énergie et comme l'on pouvait aisément devenir un homme remarquable! On mourait, ou on était général très jeune et c'est pourquoi Julien Sorel entend au séminaire des ouvriers regretter ce temps heureux pour les ambitieux et les actifs (2).

D'ailleurs Beyle n'admire pas seulement l'énergie mise au service de certaines causes. Il l'admire partout et quelle qu'elle soit. La première qualité à ses yeux est « d'être expressif » (3) à tout prix. Aussi les brigands calabrais, les assassins, lui inspirent-ils une réelle sympathie. Vanina Vanini traduit la pensée de Beyle, quand elle répond à quelqu'un qui lui demande quel homme pourrait lui plaire. « Ce jeune carbonaro qui vient de s'échapper. Au moins celui-là a fait quelque chose de plus que de se donner la peine de naître » (4). Beyle professe aussi une grande admiration pour un obscur assassin, nommé Lafargue, qui avait comparu en Cour d'assises, pour avoir tué sa maîtresse coupable de le tromper. Cet acte paraît sublime de naturel et d'énergie à Stendal qui pourrait dire, comme Oscar Wilde, dans le Portrait de Dorian Gray : « Le crime est aux classes inférieures ce que l'art est à nous autres esthètes : sim-

(1) *Vie de Napoléon*, p. 1 et *passim*.
(2) *Le Rouge et le Noir*, tome I, p. 175 et 197.
(3) *Souvenirs d'égotisme*, p. 87.
(4) Vanina Vanini. *Chroniques italiennes*, p. 273.

plement une méthode pour se procurer des sensations extraordinaires » (1). Aussi, comme le remarque M. Faguet, Beyle a-t-il complètement bouleversé son roman du *Rouge et Noir*, pour faire de Julien un Lafargue et lui donner l'occasion de tirer un coup de pistolet sur sa maîtresse (2). En commettant cet acte, son héros se relevait à ses yeux et prenait une véritable valeur d'énergie.

De ce culte de l'énergie, dérive un autre caractère du beylisme. C'est l'amour du danger. Tous ses héros en sont animés. Ils recherchent dans le danger, une sensation forte, un frisson d'une nature spéciale. Julien Sorel a besoin de s'exposer à la mort. Fabrice del Dongo rejoint l'armée impériale à Waterloo pour le même motif (3). Mathilde de la Môle, à l'idée qu'elle aurait pu être tuée par Julien, tressaille de joie et ne l'en aime que plus (4). De même, dans l'Abbesse de Castro, Beyle écrit : « Souvent les périls furent extrêmes, mais ils ne firent qu'enflammer ces deux cœurs pour qui toutes les sensations provenant de leur amour, étaient du bonheur (5) ».

Lamiel nous donne peut-être l'exemple le plus décisif du goût naturel que les beylistes ont pour le danger. Si elle cherche avec une ténacité singulière à s'éclaircir sur les vérités de l'amour (6), c'est que le docteur Sansfin a piqué son courage, en lui persuadant qu'il y a péril pour elle à le faire. Remarquons plus tard la manière originale dont elle est séduite par le brigand Valbayre. « Elle voit Valbayre qui jette un coup d'œil et se met, sans délai, à ouvrir un secrétaire. Lamiel se présente à lui, il saute sur elle, avec un couteau ouvert à la main et la prend par les cheveux, pour lui percer la poitrine ; dans l'effort qu'il fait, le mouchoir de Lamiel se dérange, il lui voit le sein. « Ma foi, c'est dommage ! » s'écrie-t-il. Il lui baise le sein, puis lâche les cheveux. — « Dé-

(1) Oscar Wilde. *Portrait de Dorian Gray*, p. 309 (tr. française).
(2) Faguet. *Revue des Deux-Mondes*, 1er février, 1892, p. 627.
(3) *La Chartreuse de Parme*, p. 37 (édition Garnier).
(4) *Le Rouge et le Noir*, tome II, p. 97.
(5) *L'Abbesse de Castro*, p. 45, des *Chr. italiennes*.
(6) *Lamiel*, p. 140.

nonce-moi et fais-moi pendre », lui dit-il. Il la séduit ainsi (1) ». Voilà comment Lamiel, que les attentions du jeune Miossens ne faisaient qu'ennuyer, devient subitement amoureuse d'un homme parce qu'elle a vu la pointe d'un couteau, près de son sein.

Cette soif du danger est tout naturellement satisfaite par la vie des camps, et c'est pour cela que Stendhal l'a aimée. Son ami Colomb nous dit que « le 25 mai 1800, quand Beyle vit le feu pour la première fois devant le fort de Bard, il devint fou d'émotion (2) ». Plus tard, son goût de l'analyse lui fera découvrir les côtés mesquins de la guerre et l'en dégoûtera un peu, ce qui ne l'empêchera pas d'être enthousiasmé par la bataille de Bautzen et de faire regretter à Julien Sorel que l'avenir militaire se soit fermé brusquement.

Ce désir de s'exposer à la mort, qu'avait Stendhal, nous amène logiquement à parler de ses idées sur le suicide. Il fut une époque de sa vie où il pensait à en finir avec l'existence et dessinait des formes de pistolet, avec une intime satisfaction de pouvoir se délivrer des ennuis, dès qu'il le voudrait (3). Son élève Pauline fut un instant dans le même état d'âme. « Vingt fois, en maniant des pistolets, écrit-elle à son frère, en 1805, j'éprouvais un violent désir de les décharger dans mon cœur. Je me délivrerais ainsi du fardeau qui m'oppresse » (4).

Plusieurs de ses héros, Octave de Malivert, Hélène de Campireali, finissent ainsi. Il semble que Beyle ne blâme pas le suicide, mais qu'il le considère comme une ressource suprême à employer, quand la situation devient difficile et que la vie ne vous réserve plus de jouissances. Au premier abord, cette indulgence envers le suicide se concilie mal avec le culte de l'énergie. Il est à remarquer d'ailleurs que ses personnages véritablement énergiques, Julien, Fabrice, Lucien Leuwen n'y recourent pas et que les deux principaux suicidés de son œuvre sont l'un, une

(1) *Lamiel*, p. 303.
(2) Colomb. *Notice sur la vie et les œuvres de Beyle*, p. XXV.
(3) *Souvenirs d'égotisme*, p. 5.
(4) *Soirées du Stendhal-Club*, IIe série, p. 46.

femme, et l'autre, un être incomplet (1). C'est donc que Stendhal, s'il le pardonne, ne l'approuve pas entièrement, à moins que ce ne soit en une circonstance presque forcée, comme dans la reddition d'une place. Alors cet acte prend à ses yeux une valeur à cause de l'énergie momentanée qu'il comporte, et il l'admire tout comme il admirait la conduite de Rostopschine, dans l'incendie de Moscou.

Voilà donc bien le premier caractère du beylisme, le principe qu'il énonce lui-même dans ses *Souvenirs d'égotisme*. « Je ne conçois pas un homme, sans un peu de mâle énergie (2). »

CHAPITRE VII

Principes positifs (*suite*) :
Déployer le plus d'énergie possible en vue de dominer

Mais cette mâle énergie que Beyle cherche tant, à quoi servirait-elle, si ce n'est à élever l'homme en qui elle réside, à le faire dominer les autres ? On ne peut s'empêcher de remarquer que lui-même et beaucoup plus encore ses héros ont été des ambitieux. Il eut plaisir, dans sa vie, à remplir des fonctions flatteuses, et ressentit le désir de parvenir, de se distinguer. Il avoue lui-même dans sa *Vie d'Henri Brûlard*, qu'en 1811 (3), il se croyait ambitieux. Il était auditeur au conseil d'État et convoitait une préfecture ; plus tard, il chercha à être décoré de la Croix-Bleue ; puis, après 1830, il demanda un consulat. Mais son ambition, son instinct de domination ne furent pas satisfaits de son vivant, comme il l'aurait rêvé. Même et surtout en

(1) *Armance*. Edition Lévy, p. 204.
(2) *Souvenirs d'égotisme*, p. 33.
(3) *Vie de Henri Brûlard*, p. 15.

littérature, on ne lui accorda point le rang qu'il méritait. Son ambition fut donc en définitive plutôt inassouvie.

Ses héros, il les a conçus plus heureux dans leurs désirs et par conséquent dans leurs projets ambitieux. Ils ont tous la même soif de domination. Hommes et femmes en sont consumés, chacun, d'une manière différente. Julien Sorel et Fabrice del Dongo veulent parvenir à de hautes fonctions ecclésiastiques, la duchesse Sanseverina et le père Leuwen veulent, l'un être la véritable souveraine de Parme, l'autre, par sa fortune, diriger les débats du ministère français et lui inspirer ses propres décisions.

Or cette ambition comporte souvent bien des sacrifices. C'est pour cela qu'elle a tant besoin d'énergie. Julien et Fabrice ont à soutenir une lutte perpétuelle, car ils ne sont pas seuls à vouloir parvenir et dès lors il leur faudra combattre pour décider quel sera le plus fort et le plus digne d'occuper la fonction de meneur d'hommes. A Nancy, Lucien Leuwen rencontre sans cesse, soit un colonel, soit des gentilshommes lorrains qui lui en veulent d'être favorisé du sort. Les séminaristes de Besançon (1), et plus tard, les habitués de l'hôtel de la Mòle regardent Julien avec une jalousie peu déguisée, tandis qu'à Parme, la faction Raversi ne cherche qu'à compromettre, aux yeux du duc, la Sanseverina et son neveu (2). Il faut donc à tous ces personnages un tempérament combattif et persévérant pour affronter sans cesse les intrigues, les guet-à-pens, les incidents de toutes sortes qui remplissent leur vie.

La bravoure est donc nécessaire aux ambitieux. Nous avons vu que Stendhal était brave et qu'il ne craignait pas la mort. Il la considérait, nous dit son disciple Mérimée, « comme une chose sale et vilaine, plutôt que terrible ». Lucien, Fabrice, Julien, Lamiel ou Mathilde ne la craignent pas davantage et la regardent sans frayeur. S'ils ont quelque chose à redouter, c'est plutôt la douleur physique ou morale. C'est devant elle seulement qu'ils

(1) *Le Rouge et le Noir*, p. 178, du tome I.
(2) *La Chartreuse de Parme*, p. 265.

pourraient se sentir faibles. Aussi en ont-ils horreur. Julien, que la perspective de l'exécution n'avait pas terrifié, est soudain ébranlé par l'idée qu'il sera pour toujours séparé de Mme de Rênal (1).

S'ils n'ont pour la mort qu'un certain mépris, les beylistes ont une haine inaltérable et souveraine pour tout ce qui peut gêner leur ambition et lui faire obstacle. Ce sont, en premier lieu, les préjugés du monde et les institutions établies. Beyle en veut au XIXe siècle, à cause du nombre de ces obstacles et il reproche à la civilisation de les exagérer de plus en plus. Il écrit dans l'Abbesse de Castro, qui avait le bonheur, à ses yeux, de vivre à une autre époque : « Les mesures prudentes et les mensonges de la civilisation qui désormais vont obséder l'homme de toutes parts, remplaceront les mouvements sincères des passions énergiques et naturelles (2) ». Les préjugés en effet se sont multipliés : préjugés de caste, de religion, de politesse surtout abondent dans notre société et sont autant d'entraves aux mouvements spontanés de la nature. Aussi Beyle les déteste-t-il tous et s'élève-t-il contre eux, en particulier dans l'*Amour* : « La politesse (3) et la civilisation élèvent tous les hommes à la médiocrité, écrit-il le 26 mai 1814, mais gâtent et ravalent ceux qui seraient excellents ». Il leur reproche donc de trop niveler les individus, d'étouffer les supériorités et les énergies. Aussi apprécie-t-il les siècles et les nations en raison inverse du souci qu'elles ont eu des convenances. Il vante le XVIme siècle et blâme le XIXme : si le caut anglais lui fait horreur, c'est à cause de son tissu de préjugés héréditaires. La France lui semble, sur ce point, encore beaucoup trop entravée : « Quoi de plus sot, nous dit-il, dans nos mœurs actuelles, que la présentation officielle et presque sentimentale du futur à la jeune fille ! Cette prostitution légale va jusqu'à choquer la pudeur (4) ».

Et il se sent attiré vers les régions où les mœurs ont le moins

(1) *Le Rouge et le Noir*, p. 248 du tome II.
(2) *L'Abbesse de Castro*, p. 107.
(3) *Lettres à ses amis*, 26 mars 1814, tome I, p. 7.
(4) *Essai sur l'Amour*, p. 41.

de règles : « L'enfance, dit-il, est restée une époque de bonheur dans le Midi de la France, où les convenances n'empoisonnent pas encore la vie (1) ». Tout ce qu'il voit autour de lui ne lui plaît guère davantage. Le mariage, tel qu'on le comprend en Angleterre et en France, lui fait peur : « Ne dit-on pas, déclare Armance, que le mariage est le tombeau de l'amour, qu'il peut y avoir des mariages agréables, mais qu'il n'en est aucun de délicieux ? Je tremblerais d'épouser mon cousin ; si je ne le voyais pas le plus heureux des hommes, je serais moi-même au désespoir (2). » Aussi Beyle a-t-il horreur du mariage de convenances, le pire de tous et, dit-il, en parlant de ce même mariage : « La fidélité des femmes, dans le mariage, lorsqu'il n'y a pas d'amour, est probablement chose contre nature (3) ».

Beyle n'aimait guère d'ailleurs en France que ce qui confinait à ce qu'Alexandre Dumas devait plus tard nommer le *Demi-Monde* (4). Il représente un de ses héros, Octave de Malivert, « poussé à voir la mauvaise compagnie souvent moins ennuyeuse que la bonne ».

On comprend aussi que Beyle ait aimé l'Italie, parce qu'on y est libre, qu'on peut se livrer à l'amour sans feinte et en parler sans faux détours. Dans son *Essai*, il nous parle avec admiration de certaine partie de la Suisse : « Je connais peu de familles plus heureuses que celles de l'Oberland, partie de la Suisse située près de Berne, et il est de notoriété publique que les jeunes filles y passent avec leurs amants les nuits du samedi au dimanche (5) ».

Il écrit encore dans l'*Amour* : « Je voudrais, si j'étais législateur, qu'on prît en France, comme en Allemagne, l'usage des soirées dansantes. Trois fois par semaine les jeunes filles iraient avec leurs mères, à un bal commencé à sept heures, finissant à minuit et exigeant pour tous frais un violon et des verres d'eau.

(1) *Correspondance*, 4 mars 1832.
(2) *Armance*, p. 88.
(3) *L'Amour*, p. 200.
(4) *Correspondance*, tome I, p. 152.
(5) *L'Amour*, p. 207.

Dans une pièce voisine, les mères, peut-être un peu jalouses de l'heureuse éducation de leurs filles, joueraient au boston ; dans une troisième, les pères trouveraient les journaux et parleraient politique. Entre minuit et une heure, toutes les familles se réuniraient et regagneraient le toit paternel. Les jeunes filles apprendraient ainsi à connaître les jeunes hommes ; la fatuité et l'indiscrétion qui la suit deviendraient bien vite odieuses ; enfin elles se choisiraient un mari (1) ».

Il y a dans cette déclaration infiniment plus de modération que dans la boutade d'Armance. Bien qu'il ne soit pas d'avis de consolider les convenances, il faut bien, puisqu'elles existent, en attendant de les détruire, les diminuer et les démolir peu à peu, en ayant l'air de s'y conformer. C'est là une bien triste nécessité, que semble d'ailleurs comprendre Julien Sorel, le héros le plus indépendant des romans de Stendhal. Maudissant la destinée qui le fait vivre en un temps et dans une société qui lui répugnent, il est néanmoins forcé de reconnaître que (2) « pour un homme de son ordre, il n'y a de fortune que par les grands seigneurs ». Plus tard, il se conformera aux usages de l'hôtel de la Mòle et même, pour obtenir les faveurs de Mathilde, il fera la cour à la maréchale de Fervacques (3), en des termes, dont la banalité le fait rougir. Mais aussi, en satisfaisant à ces exigences, il se croit libéré des autres préjugés plus solides. Pourquoi se gêner ? Il n'aura donc point de scrupules à posséder la fille de son protecteur, ce qui est de bonne guerre, puisque la société est assez mal ordonnée pour donner le premier rang à des êtres qui ne le méritent pas, tandis qu'elle relègue au dernier ceux qui en seraient dignes. Les hommes de mérite n'ont donc pas à se croire obligés à des devoirs réels envers les autres.

Les institutions ne valent guère mieux aux yeux de Beyle. Le règne de Napoléon, qui n'était pas sans rapport avec l'heureux XVIme siècle, ne lui déplaît pas, car il permet aux hommes d'élite de s'élever, mais le gouvernement de la Restauration et

(1) *L'Amour*, p. 208.
(2) *Le Rouge et le Noir*. Tome I, p. 234.
(3) *Idem*, tome II, p. 159.

même celui de la Monarchie de juillet ne font que l'irriter. Il a flagellé ce dernier dans son roman de Lucien Leuwen, où il montre les ministres à la solde des financiers et l'armée partagée, comme la société de Nancy, par de mesquines intrigues.

Aussi Beyle, plus encore que les préjugés, veut-il détruire les institutions parce qu'elles sont plus importantes. Il leur a voué une haine absolue et ses personnages tout autant que lui. Julien Sorel qui les avait d'abord ménagées se révolte contre la société tout entière. Il est animé d'une haine froide et concentrée qui se traduit même dans son extérieur. « Le regard de Julien était atroce ; sa physionomie, hideuse. Elle respirait le crime sans alliage. C'était l'homme malheureux, en guerre avec toute la société (1) ». Pourrait-il d'ailleurs penser autrement, au moment même où les lois et les tribunaux viennent de s'entendre pour le supprimer ? Réduit à l'impuissance par une force supérieure, il se borne à regarder l'organisation sociale et ses rouages, pour les haïr de tout son être, de toute son âme de déclassé qui va mourir.

Octave de Malivert n'est pas moins révolté ; Ferrante Palla dans la *Chartreuse* et Valbayre, dans *Lamiel*, le sont peut-être encore davantage. Ce sont deux brigands ; mais le premier surtout a des idées politiques. Il est républicain, parce qu'il voit dans la république, l'absence du maître appelé souverain. Aussi se fait-il une joie de débarrasser la Sanseverina du duc de Parme, en l'empoisonnant (2).

Et ici se pose la question suivante : dans quelle mesure faut-il respecter la vie de ses ennemis ? Beyle semble penser qu'on ne doit la respecter, qu'autant qu'elle ne vous gêne pas. Dans la *Chartreuse*, à trois endroits différents, le problème est résolu par la négative. Fabrice, dans sa querelle avec l'histrion, n'hésite pas à le tuer et n'en a nul regret (3). Plus tard, quand il raconte au comte Mosca, qu'il aurait pu être dénoncé par un

(1) *Le Rouge et le Noir*, tome II.
(2) *La Chartreuse de Parme*, p. 421.
(3) *Idem*, p. 192.

homme d'écurie, auquel il venait de voler son cheval, pour se sauver en Suisse, le comte lui déclare qu'il a eu tort de ne pas s'en débarrasser d'un coup de pistolet (1). Enfin, comme nous l'avons vu, la duchesse n'éprouve aucun scrupule à ordonner la mort d'Ernest IV (2).

Ce qui prouve que le beylisme ne comporte pas le respect de la vie humaine, c'est qu'il y a chez Beyle l'idée de vengeance à exercer contre l'ensemble des hommes, c'est-à-dire contre la société qui l'offense chaque jour, et aussi contre ceux qui le blessent plus particulièrement. A l'égard de son père qui l'a traité durement, il se montrera toute sa vie singulièrement âpre et rancunier. De même, pour Pierre Daru qui, dans sa protection, ne lui avait pas ménagé les remontrances, il eut comme un plaisir de revanche à lui enlever son honneur conjugal.

Son œuvre est pleine de vengeances, et de vengeances souvent terribles (3). Mme de Rênal, influencée par son confesseur, écrit au marquis de la Mole, pour lui donner de mauvais renseignements sur Julien. Celui-ci, sentant son avenir compromis, part aussitôt pour Verrières et tire un coup de pistolet dans le dos de son ancienne maîtresse (4). C'est aussi pour se venger du discours offensant de Julien, que le président du jury l'enverra à l'échafaud. On trouverait bien d'autres exemples de vengeances, dans *La Chartreuse*, dans *Lamiel* et surtout dans les *Chroniques italiennes*, *San Francesco e Ripa* notamment n'est purement et simplement que le récit d'une vengeance horrible.

Cette vengeance s'exerce souvent à tort et même contre des bienfaiteurs. Le beylisme semble ignorer la gratitude. L'exemple le plus frappant, en dehors de Julien Sorel, est celui de Lamiel, qui, comblée de faveur par les Miossens, quitte le duc qu'elle vient d'épouser, pour rejoindre Valbayre, le brigand qu'elle aime (5).

(1) *La Chartreuse de Parme*, p. 120.
(2) *Idem*, p. 384.
(3) *Correspondance inédite*, t. II, p. 222-26.
(4) *Le Rouge et le Noir*, t. II, p. 199.
(5) *Lamiel*, p. 306.

Outre cette idée de vengeance, mêlée d'ingratitude, l'instinct de domination beyliste comporte aussi souvent malheureusement une forte dose d'hypocrisie. Les personnages de Beyle s'en servent comme d'une arme, ou mieux d'une ruse de guerre et c'est un fait d'autant plus curieux que Stendhal en a horreur et la condamne en maints passages dans *le Rouge et le Noir* et dans la *Vie de Henri Brûlard*. Comme exemple d'hypocrisie, on peut citer Julien Sorel ; ce jeune homme en a d'ailleurs conscience, puisqu'il se dit : « Parlant seul avec moi-même, à deux pas de la mort, je suis encore hypocrite (1) ». L'hypocrisie est évidente dans ces conseils que la Sanseverina donne à son neveu : « Monseigneur Landriani, esprit supérieur, savant de premier ordre, n'a qu'un faible : il veut être aimé. Ainsi, attendris-toi en le regardant et à la troisième fois aime-le tout à fait. Cela, joint à ta naissance, te fera adorer tout de suite... Du reste, soit simple, apostolique, pas d'esprit, pas de brillant, pas de répartie prompte (2) ».

Beyle, cependant, ne l'approuve pas ; on connaît son horreur des jésuites, pour cette cause. « Pilez ensemble trente Sémonville, dit-il, cinquante Talleyrand, deux Robespierre et trois bourreaux, et vous aurez fait la pommade qu'on appelle l'Ordre de Jésus (3) ». Si on pouvait le suspecter de n'avoir pas aimé la sincérité, on n'aurait qu'à lire cette déclaration de Julien Sorel : « J'ai aimé la vérité..., dit-il, où est-elle ? Partout hypocrisie, ou du moins charlatanisme, même chez les plus vertueux, même chez les plus grands, et ses lèvres prirent l'expression du dégoût (4) ». Ou encore la suivante : « Je pense tout ce que j'écris (5) ». Son amour de la franchise est bien clairement exposé dans les conseils qu'il donne à sa sœur Pauline. « Sois bonne et aimante et surtout jamais fausse, car c'est

(1) *Le Rouge et le Noir*, tome II, p. 249.
(2) *La Chartreuse de Parme*, p. 141.
(3) *Correspondance inédite*, tome II, p. 140.
(4) *Le Rouge et le Noir*, tome II, p. 247.
(5) *Correspondance inédite*, tome I, p. 285.

un crime que de feindre la vertu (1) ». C'est encore par goût pour la sincérité qu'il voudrait qu'on « parlât d'amour aux jeunes filles (2) ».

Mais cette vérité si admirable, Beyle constate, comme Julien, qu'elle n'existe nulle part. Quelque regret qu'il en puisse avoir, il ne peut rien y faire. « Non, l'homme ne peut pas se fier à l'homme ». Puisque tout le monde est faux, pour se frayer un passage et parvenir, il faut l'imiter dans son hypocrisie même. « Hélas, c'est ma seule arme, s'écrie Julien. A une autre époque, c'est par des actions parlantes, en face de l'ennemi, que j'aurais gagné mon pain (3) ». Il se trouve dans la situation de l'homme pacifique qui rencontrant des bandits sur sa route, est obligé d'user, pour se défendre, des mêmes moyens qu'ils prennent pour l'attaquer.

La réprobation du mensonge doit être moindre, puisque la faute en revient à la civilisation qui l'a rendu nécessaire comme une arme et l'a même élevé si l'on en croit les beylistes, à la hauteur d'un art. Cet art ils l'estiment d'ailleurs, le jugeant difficile. « Il faut être très défiant, écrit Stendhal, dans son *Journal d'Italie*, le commun des hommes le mérite, mais bien se garder de laisser apercevoir sa défaillance (4) ».

Ce commun des hommes qui mérite cette hypocrisie générale, qui l'exige même, qu'en pense donc Beyle ? Il n'a pour lui aucune considération et le vulgaire lui est foncièrement antipathique. Il lui reproche ses manières communes, à tel point qu'il lui serait tout à fait impossible de se mêler à la foule. Nous avons vu que c'était surtout à cause de leur manque de distinction physique, qu'il prit en grippe les prêtres et les Jacobins de Grenoble (5). Pendant toute son existence, il devait rester du même avis et les frottements qu'il eut à subir avec le vulgaire durant ses campagnes l'en dégoûtèrent encore davantage. « Les

(1) *Soirées du Stendhal-Club*, 2me série, p. 18.
(2) *L'Amour*, p. 194.
(3) *Le Rouge et le Noir*, tome I, p. 174.
(4) *Journal d'Italie*, p. 30.
(5) *Vie de Henri Brûlard*, p. 96.

jouissances des âmes comme les nôtres ou ne sont pas comprises, ou sont détestées par les âmes basses qui peuplent la société (1) ».

Ce dégoût convenait bien à l'homme du XVIIIme siècle qu'il était. Aussi ses héros le ressentent-ils également. Julien Sorel se sent mal à l'aise dans la compagnie des séminaristes qui, pour la plupart, ne sont que de simples paysans (2). Lucien Leuwen éprouve le même sentiment parmi les officiers de Nancy (3). Naturelle chez Lucien habitué aux délicates manières de la société parisienne, cette impression le paraîtrait moins chez Julien, qui n'est en somme que le fils d'un charpentier de village, si ce jeune homme n'avait conscience, comme du reste tous les héros de Beyle, d'avoir une supériorité vraiment innée, et par suite le besoin impérieux de dominer.

Cette fierté n'entraîne pas seulement le mépris du vulgaire ; elle entraîne aussi le mépris des choses les plus estimées du vulgaire, c'est-à-dire de l'argent, et des distinctions purement extérieures.

L'argent ne causa à l'imprévoyant Beyle que des soucis bien involontaires. Il le dépensait sans compter, quand il en avait, ce qui d'ailleurs ne lui arriva pas toujours. A plusieurs reprises, il se livra à de savants calculs, pour escompter ce que pourra lui rapporter la représentation d'une pièce qu'il n'a pas terminée (4), car son père ne lui envoyant pas d'argent, il cherche un moyen de s'en procurer. Sa vie fut une suite de périodes d'abondance et de disette, mais jamais il ne lui vint à l'esprit d'économiser pour l'avenir. L'argent n'était à ses yeux qu'un moyen de se donner des jouissances actuelles, rien de plus.

Ses héros pensent nécessairement de la même manière. L'imprudente duchesse Sanseverina dépense bien inutilement sa fortune, la gaspille même et n'en a cure. Elle vend jusqu'à ses diamants, heureuse de pouvoir s'accorder le plaisir du moment :

(1) *Lettres intimes*, p. 197.
(2) *Le Rouge et le Noir*, tome Ier, p. 175.
(3) *Lucien Leuwen*, p. 41.
(4) *Journal*, p. 27 et 111.

luxe ou vengeance (1). S'il lui arrive d'être gênée, elle le supporte courageusement, avec l'insouciance qui fut l'un des défauts, ou plutôt l'une des qualités dominantes de Stendhal.

Les distinctions extérieures, fonctions, honneurs, flattaient Beyle d'une manière indiscutable, mais ne faisaient pas pour lui l'objet de désirs ardents. S'il avait vraiment voulu obtenir, en 1814, la Croix bleue de la Réunion, il aurait été plus persévérant. Si la place de commissaire des guerres, et, plus tard, celle de consul ne lui furent pas indifférentes, elles ne lui causèrent pas de plaisir bien durable. C'était d'ailleurs impossible pour une nature aussi éprise d'imprévu que la sienne. La véritable ambition seule importait à ses yeux, comme aux yeux de ses personnages. Fabrice, Julien, Lucien, comme la Sanseverina, ne se soucient guère des honneurs vains. Il leur faut du pouvoir, de l'action. Tout le reste les lasse et les ennuie... C'est là le signe qui les distingue et qui peut se résumer en ceci : l'homme doit développer concurremment ses facultés et ses appétits, par conséquent ses appétits de jouissance.

CHAPITRE VIII

Principes positifs (*Suite*) : Déployer de l'énergie en vue de dominer et dominer en vue de jouir

La domination telle que la conçoit et la désire Stendhal est une jouissance par elle-même, mais aussi et surtout un moyen de jouissance.

La jouissance, en général, a été la grande affaire de la vie de Beyle, comme elle est un des principes essentiels de sa morale.

(1) *La Chartreuse de Parme*, édition Garnier, p. 385.

Elle l'a si constamment préoccupé que son existence entière tendit à n'être qu'une série de jouissances.

Comme l'a dit M. Bourget, « ce qui l'intéresse dans un homme, c'est sa façon d'aller à la chasse du bonheur (1) » C'est à cette singulière chasse que Fabrice del Dongo part tous les matins (2). C'est d'ailleurs pour Beyle ce qui distingue l'homme des autres animaux. Le 28 décembre 1829, il écrit : (3) « La recherche du plaisir est le mobile de tous les hommes. Ce serait pour moi un vrai plaisir de voir la nouvelle école de philosophie éclectique répondre à ceci ».

C'est que le bonheur, pour Beyle, consiste dans le plaisir actuel, et précis et que sa recherche est le seul mobile admissible des actions des hommes. Le plaisir, ainsi compris, devient un véritable devoir. « La vie s'enfuit, ne te montre donc point si difficile envers le bonheur qui se présente ; hâte-toi de jouir (4) ». A Milan il écrivait. « Hâtons-nous de jouir, nos moments nous sont comptés, l'heure que j'ai passée à m'affliger ne m'en a pas moins approché de la mort (5) ». Il faut donc profiter de tous les instants de cette vie. A quoi servirait de les gâcher par la privation de sensations fortes ? Comme le dit M. Faguet, « Beyle ne conçoit qu'une vie souhaitable, celle où l'on a accumulé le plus grand nombre possible de jouissances fines et de jouissances rares (6) ».

Mais cette recherche nécessaire et impérieuse du plaisir peut aboutir souvent, au contraire, à une diminution de plaisir. On en voit un exemple dans *le Rouge et le Noir* : « S'il n'y avait rien de tendre dans son âme, c'est que quelqu'étrange que ce mot puisse paraître, Mathilde, dans toute sa conduite avec lui avait accompli un devoir (7) ». Et un peu avant : « Mais dans les moments les

(1) BOURGET. *Essai de Psychologie contemporaine*, tome Ier, p. 298.
(2) *La Chartreuse de Parme*, p. 237.
(3) *Correspondance inédite*, tome II, p. 84.
(4) *La Chartreuse de Parme*, p. 23.
(5) *Journal d'Italie*, 28 messidor, an VIII.
(6) FAGUET. *Revue des Deux-Mondes*, 1er février 1892, p. 602.
(7) *Le Rouge et le Noir*, tome II, p. 93.

plus doux, victime d'un orgueil bizarre. Julien prétendit encore jouer le rôle d'un homme accoutumé à subjuguer les femmes : il fit des efforts d'attention incroyable, pour s'ôter ce qu'il avait d'aimable. Au lieu d'être attentif aux transports qu'il faisait naître et aux remords qui en relevaient la vivacité, l'idée du devoir ne cessa d'être présente à ses yeux (1) ».

Cette idée du devoir dans la jouissance est bien le fond de la morale de Stendhal. D'ailleurs, les jouissances qu'il désire sont multiples; mais elles se rattachent presque toutes à la jouissance par excellence, c'est-à-dire à l'amour.

Comme il l'écrit dans la *Vie de Henri Brûlard* (2), l'amour a été pour lui la plus grande des affaires, ou plutôt la seule. Il y a consacré tout un ouvrage, mais encore et mieux il y a consacré toute sa vie. Celle-ci ne fut qu'un roman d'amour ou plutôt qu'une suite d'amours. Nous avons vu la passion folle et peu justifiée que lui inspira un moment Mélanie Louason, passion qu'avaient précédée de nombreux essais en ce genre. Puis vint la Palfy et, après elle, la prestigieuse Angela, et encore la touchante et mystérieuse Métilde qui fut pour lui la plus troublante des amies. Elle lui avait ordonné de ne venir la voir que tous les quinze jours et il nous avoue lui-même que les quatorze jours d'intervalle se passaient pour lui dans la délectation du souvenir et dans l'attente de la prochaine entrevue (3). La rupture de 1821 lui causa une douleur réelle. Peut-être aurait-on pu croire sa vie sentimentale terminée. Il avait alors quarante ans. Il eût néanmoins encore des passions dont une devait être profonde (4).

L'héroïne, il la cacha sous le nom de Menta. Il la connaissait depuis longtemps, mais n'avait eu sur elle jusque là aucune visée amoureuse. Brusquement, en 1824, il se met à la rechercher et, dans une promenade dans les bois d'Andilly, comme devra le faire plus tard Julien, avec Mme de Rênal, il se promet à lui-même

(1) *Le Rouge et le Noir*, tome I, p. 84.

(2) *Vie de Henri Brûlard*, p. 195.

(3) *Souvenirs d'égotisme*, p. 5.

(4) Menta. Voir *Correspondance inédite*, tome II. Lettres à Mme Clémentine.

de déclarer sa flamme à Menta, avant d'être parvenu à un certain arbre. La liaison s'établit violente, passionnée, romanesque, avec un échange de nombreuses lettres, puis au bout de deux ans, un mécontentement mutuel la rompit pour toujours. Beyle s'aperçut, ce qu'il aurait dû depuis longtemps penser, qu'il n'était pas le premier dans le cœur de Menta : celle-ci craignit que son amant ne lui eut communiqué les germes d'un mal honteux. Aussi se sépara-t-on, tout en restant amis et même amis intimes.

Selon son habitude, Beyle chercha l'oubli dans un autre amour. Il courtisa Mme Azur (Alberte de Rubempré) la magicienne toujours vêtue de noir et de rouge.

Mais nous ne citons là que ses principales aventures amoureuses, car ses caprices furent innombrables et lui-même n'aurait pas su les compter. Mais ce qu'il pouvait s'avouer sans mensonge, c'est que tous lui avaient apporté du plaisir.

De là cette philosophie de l'amour-devoir : « L'homme n'est pas libre de ne pas faire ce qui lui fait plus de plaisir que toutes les autres actions possibles (1) » ; et plus loin, toujours dans l'*Amour* : « Oui, la moitié et la plus belle moitié de la vie est cachée à l'homme qui n'a pas aimé avec passion (2) ».

La passion seule vaut donc. Seule elle oriente la vie. Elle peut compter, puisque seule elle existe avec l'énergie. Elle seule ne donne pas de véritable désillusion. « Il ne peut y avoir d'ingratitude en amour, écrit-il ; le plaisir actuel paie toujours et au delà les sacrifices les plus grands en apparence (3) ». Et plus loin : « Etre amoureux, même avec la colère de ce qu'on aime, ce n'en est pas moins avoir un billet à une loterie, dont le bonheur est à mille lieues au-dessus de tout ce que vous pouvez m'offrir, dans votre monde d'indifférence et d'intérêt personnel (4) ».

C'est de ce point de vue, plus encore que du point de vue des convenances, qu'il juge les hommes et les pays. Dans ses *Souvenirs d'égotisme*, il écrit : « Je sentis sur le champ le ridicule

(1) *L'Amour*, p. 12. — (2) *Idem*, p. 82. — (3) *Idem*, p. 110. — (4) *Idem*, p. 119.

des quarante-huit heures de travail de l'ouvrier anglais. Le pauvre italien, tout déguenillé, est bien plus près du bonheur. Il a le temps de faire l'amour, il se livre quatre-vingt ou cent fois par an à une religion d'autant plus amusante qu'elle lui fait peur (1) ». Une grande partie de son *Essai* est consacrée à l'étude des nations par rapport à l'Amour. Selon que l'individu s'y livre avec plus ou moins de liberté, il apprécie la nation ou au contraire la blâme. C'est ainsi qu'il déteste l'Angleterre, n'estime guère la France et réserve son admiration pour l'Italie. « Beyle, dit son disciple Mérimée, croyait qu'il n'y avait de bonheur en ce monde que pour un homme amoureux (2) ».

Aux yeux de Beyle, l'amour est donc un devoir et même le plus grand devoir de l'homme, puisqu'il est la première des jouissances.

Mais quelle conception se fait-il de l'Amour ? Dans l'ouvrage qu'il y a consacré, il en distingue plusieurs variétés : l'amour-passion (Héloïse et Abailard) ; l'amour-goût, si fréquent au XVIIIme siècle ; l'amour-physique, le plus répandu de tous, bien que l'amour dit de vanité le soit presque autant. Après cette classification, l'auteur ajoute : « Le cas le plus heureux de cette plate relation est celui où le plaisir physique est augmenté par l'habitude » (3). Dans le même livre, Beyle nous dit d'ailleurs que tous les amours prennent dans les individus la couleur de six tempéraments : le sanguin, le mélancolique, le bilieux, le flegmatique, le nerveux, l'athlétique (4) ».

C'était ainsi que, chez lui, l'amour prenait la couleur des deux tempéraments sanguin et nerveux qui s'unissaient en lui. Quoi qu'il en soit, Beyle fut souvent porté vers l'amour-passion ; mais cette passion venait plutôt du plaisir physique. C'était une sorte de lien de chair qui l'unissait ardemment à l'être qu'il avait possédé et qu'il brûlait de posséder encore. Angela, qui lui avait appris des voluptés nouvelles, le retenait par l'in-

(1) *Souvenirs d'égotisme*, p. 74.
(2) MÉRIMÉE. Notice en tête de *la Correspondance*, p. XIV..
(3) *L'Amour*, p. 1.
(4) *Idem*, p. 121.

certitude et l'espoir qu'il avait d'en apprendre d'autres. Il ne fallut pas moins qu'une trahison évidente pour l'en détacher. Encore la proclamera-t-il « une catin sublime à la Lucrèce Borgia ». Dans ce cas, l'amour physique, augmenté par l'habitude a pris jusqu'à l'apparence de l'amour-passion.

Il y a donc eu deux conceptions très différentes de l'amour chez Stendhal et, dans son œuvre : celle que nous venons d'exposer, celle de Mosca pour la Sanseverina et une autre plus romanesque, plus touchante et qui eut sa réalisation dans le roman de Métilde. C'est un désir timide, craintif, une admiration qui se force à être muette, une sorte de joie à voir l'être aimé, mêlée de respect et d'effroi. L'âme y a la première place, comme dans l'amour de Fabrice pour Clelia Conti dans sa prison. C'est que Stendhal a souvent une délicatesse de sensibilité exquise et peu compatible, semble-t-il, avec son culte de l'énergie. N'écrit-il pas que le plus grand bonheur que puisse donner l'amour « c'est le premier serrement de main d'une femme qu'on aime (1) ? » Mais ici encore, on peut reconnaître le désir de la possession, bien qu'il ait dit que « posséder n'est rien ; c'est jouir qui fait tout (2) ».

Il est d'autres exemples qui nous montrent Stendhal sous le charme de sensations amoureuses, plus dégagées du désir. La musique produit cet effet sur lui : « L'habitude de la musique prédispose à l'Amour (3) ». Mais c'est ici à la rêverie de l'amour qu'il pense. Un passage bien typique de son *Journal d'Italie* nous dévoile sa délicatesse d'esthète. « J'ai guetté longtemps, dit-il, avant de me coucher, la chambre d'une femme vis-à-vis de laquelle j'avais soupé et qui paraissait très agréable. Sa porte était entr'ouverte, et j'avais quelque espérance de surprendre une cuisse ou une gorge. Telle femme qui tout entière dans mon lit ne me ferait rien, me donne des sensations charmantes, vue en surprise, elle est alors naturelle. Je ne suis pas occupé de

(1) *Soirées du Stendhal-Club.* Le roman de Métilde.
(2) *L'Amour*, p. 84.
(3) *Idem*, p. 33.

mon rôle et je suis tout à la sensation (1) ». On reconnaît bien ici le dilettante, l'épicurien aimable et le jouisseur raffiné.

Recherchant les voluptés rares, il les prend où il les trouve et des choses qui nous paraissaient si différentes nous semblent maintenant infiniment rapprochées. S'il aime l'énergie, c'est qu'elle lui donne, le plus souvent, des sensations exquises. Mais, en quelque lieu et sous quelque forme qu'il les rencontre, il ne médit point de ces imprévus bienfaiteurs. Il leur rend grâces au passage.

D'ailleurs, pour lui, c'est la rareté de ces jouissances qui en fait le prix. Elles lui sont d'autant plus chères qu'il croit à leur existence, mais non à leur durée. Il aime la rêverie, mais peut-être précisément parce qu'il éprouve une mélancolie douce à sentir qu'elle va dégénérer en désir. Il n'y a qu'à regarder, pour s'en convaincre, la fin des amours de Fabrice et de Clelia Conti. Ce sentiment si pur, si généreux, si éthéré, en apparence au début, qu'est-il devenu? Il n'a produit qu'un adultère très banal (2).

Seul l'amour qu'il eut pour Métilde resta pur, probablement malgré lui et lui laissa ainsi des souvenirs agréables. Ce fut en sa vie, comme un rêve qui n'était jamais tombé dans la réalité et qui devait repasser souvent à travers sa mémoire, de plus en plus estompé, mais jamais effacé. On en trouve comme une vague réminiscence dans chacune de ses œuvres.

Il avait d'ailleurs, au plus haut degré, la mémoire des faits amoureux. Il se souvenait toujours avec plaisir des petits événements qui avaient accompagné l'une ou l'autre de ses aventures. Les confidences, il en avait reçues de nombreuses et ne les avait pas oubliées, non plus que les impressions fugitives qu'il avait ressenties en apercevant Angela ou Métilde (3). Il peut dire, sans mentir, qu'il aime l'amour plus que toute autre chose, pour lui-même et pour tout ce qui vit de lui. Aurait-il autant apprécié

(1) *Journal d'Italie*, p. 97.
(2) *La Chartreuse de Parme*, p. 515-520.
(3) *L'Amour*, p. 39.

la musique, s'il ne l'avait entendue près d'Angela, dans sa loge de la Scala de Milan ?

Aussi peut-on dire que les autres jouissances esthétiques, chez Stendhal, procèdent toutes plus ou moins de l'amour. Elle sont d'ailleurs nombreuses, ainsi qu'il convenait à un dilettante tel que Beyle.

Les principales sont celles qui viennent de la contemplation de la beauté plastique, de celle de la nature ou encore du plaisir d'écouter une musique agréable. Enfin la jouissance qui les synthétise toutes est celle qui vient de son amour pour l'Italie et du bien-être qu'il éprouve à se retrouver dans ce pays.

Il a un vif sentiment de la beauté plastique ; mais il ne la considère pas comme absolument désirable pour elle-même. A deux reprises, dans l'*Amour*, il nous en donne une définition : « La beauté, c'est une nouvelle aptitude à vous donner du plaisir (1) », et « la beauté n'est que la promesse du bonheur. Si l'on parvient ainsi à préférer et à aimer la laideur, c'est que dans ce sens, la laideur est beauté (2) ». La beauté n'étant qu'une promesse, ne vaut donc, que par ce qu'elle fait présager de jouissances. Par elle-même, elle ne saurait valoir autant. « La beauté ne peut nous fournir que des probabilités sur le compte d'une femme, et encore des probabilités sur ce qu'elle est de sang-froid ; et les regards de votre maîtresse marquée de petite vérole, sont une réalité charmante qui anéantit toutes les probabilités possibles (3) ».

Mais s'il n'est pas un pur esthète, Stendhal a presque toujours été attiré par la beauté. Si la maîtresse qu'il a peut-être aimée avec le plus d'ardeur, Menta, n'était pas belle, ce qui lui fit surtout désirer Angela, ce furent ses formes sculpturales (4). A propos d'aventures amoureuses, il lui revient à la mémoire le souvenir d'un visage du Titien ou de Vinci. Il compare les traits de la femme aimée à ceux de l'Hérodiade ou de la Joconde et son amour prend ainsi la nuance d'un autre âge.

(1) *L'Amour*, p. 23. (2) *Idem*, p. 34. (3) *Idem*, p. 36.
(4) *Journal d'Italie*, p. 287.

Le sentiment de la nature, Stendhal l'a éprouvé quoique à un degré moindre. S'il l'aime, c'est plutôt à titre de fond de décor. Il lui faut pour l'animer, un intérêt moral puissant (1). Il recevait néanmoins, avec délices, les impressions du monde extérieur, et surtout celles de la lumière.

C'est beaucoup pour son ciel bleu et sa lumière chaude qu'il a aimé l'Italie, dont toutes les parties lui étaient familières. La côte de Naples, la fertile et voluptueuse Lombardie, Rome et Ancône ont été pour lui des lieux de jouissance raffinée qui se gravèrent dans sa mémoire autant par leur beauté propre que par les souvenirs qu'ils évoquaient. L'Italie ne pouvait manquer en effet d'exercer sur lui la plus puissante attraction, puisque la vie qu'on y menait était précisément celle dont il avait rêvé. D'ailleurs sa morale devait beaucoup aux séjours qu'il fit à Milan, aux années qu'il y passa dans une sorte d'extase.

En Italie (2), on ne sait que jouir et déployer de l'énergie : deux actes essentiellement beylistes. Les jugements du public y sont les très humbles serviteurs des passions et personne n'a l'idée de blâmer ceux qui agissent selon leur instinct : les convenances et les préjugés qui entravent l'amour en France, le servent en Italie, de tout leur pouvoir. Stendhal écrit d'ailleurs, avec une satisfaction touchante : « En Italie, tout le monde fait l'amour, et non pas en cachette, comme en France ; le mari est le meilleur ami de l'amant. Le ridicule n'existe pas en Italie (3)». Raison pour laquelle il la rechercha tant et y plaça les intrigues de plusieurs de ses œuvres, telles que *la Chartreuse de Parme*, *l'Abbesse de Castro* et ses *Chroniques italiennes*.

Il va plus loin : il considère Milan, comme sa patrie, car, pour lui, la patrie, c'est le lieu où l'on a goûté les premiers plaisirs ; et l'on connaît l'épitaphe qu'il s'était composée : « Errico Beyle Milanese (4) ». Sans cesse choqué des habitudes françaises,

(1) E. Rod. *Stendhal*, p. 97.
(2) *L'Amour*, p. 152 à 159.
(3) *Idem*, p. 154.
(4) *Souvenirs d'égotisme*, p. 61.

il avait besoin de se retremper quelques mois dans la tiède atmosphère d'où sa pensée ne pouvait s'évader.

Ce goût de l'Italie n'est-il pas lui-même un goût synthétique des jouissances précédentes ? Ne trouvait-il pas dans ce pays, l'amour en plus grand honneur que nulle part et très humblement servi par l'art et la nature ?

Il y trouvait aussi un élément de jouissances délicieuses : l'imprévu. « L'imprévu, comme l'écrit Colomb, Beyle l'a toujours adoré, ne pouvant se plier à aucune gêne imposée par un devoir quelconque et se trouvant en insurrection permanente contre toute obligation, à l'accomplissement de laquelle n'était attaché aucun plaisir (1) ».

En cela, il ne saurait être plus logique avec lui-même. Détestant toute contrainte, haineux envers toutes les habitudes établies, il ne pouvait qu'aimer la fantaisie qui offre aussitôt l'agréable, et pour les choses désagréables supprime au moins l'angoisse de l'attente. « Je me soumettrais à tout par le caprice du moment, écrit Stendhal. Si l'on me dit la veille : demain il faudra vous soumettre à tel moment d'ennui, mon imagination en fait un monstre, et je me jetterais par la fenêtre, plutôt que de me laisser mener dans un salon ennuyeux (2) ». Il ne ment pas en disant que l'imprévu lui fait tout accepter, tout aimer. Qu'a-t-il cherché dans la guerre ? l'imprévu. Que demande-t-il à l'amour ? de l'imprévu. Et c'est pour cette raison qu'il trouvera si séduisante la compagnie des artistes et des gens de théâtre. « Si je rencontre une jeune femme française, et que, par malheur, elle soit bien élevée, je me rappelle sur le champ la maison paternelle et l'éducation de mes sœurs ; je prévois tous ses mouvements et jusqu'aux fugitives nuances de ses pensées. Ce qui fait que j'aime beaucoup la mauvaise compagnie où il y a plus d'imprévu. Autant que je me connais, voilà la fibre sur laquelle les hommes et les choses d'Italie sont venus frapper (3) ».

(1) Colomb. Notice biographique en tête d'*Armance*, p. XLII.
(2) *Souvenirs d'égotisme*, p. 114.
(3) *Correspondance*, t. I, p. 152.

Il voit même dans l'imprévu un précieux élément de séduction qu'une femme doit se ménager. Il écrit : « Il faut qu'une femme ait l'air de tout faire par sentiment, qu'elle ait cette aimable inconséquence qui dénote l'absence de tout projet. C'est l'unique moyen de faire réussir les facultés qu'elle possède. Nul être n'a besoin de plus de finesse que la femme, et son absence n'est mortelle au même point à aucun autre être. Son bonheur consiste à mener tout ce qui l'entoure, et il faut que ses actions n'aient pas du tout l'air enchaînées, qu'on suppose qu'elle obéit toujours à l'impression du moment, qu'elle ne sait pas, à dix heures, ce qu'elle fera à dix heures et demie, et presque pas ce qu'elle a fait à neuf (1) ». Mais Beyle s'avoue à lui-même que la véritable inconséquence est rare et qu'il a dû souvent s'y tromper.

Sa devise dont, nous dit-il, pendant dix ans il fut fier, était : « Je prends au hasard ce qui se trouve sur ma route (2). » Et il y fut infiniment plus fidèle qu'on ne l'est ordinairement à ses devises. Cette fidélité n'alla même pas toujours sans inconvénient. Cette promptitude à se lasser et à se dégoûter des choses commencées lui fit, en 1802, donner sa démission de sous-lieutenant et, en 1814, abandonner la défense, bien compromise d'ailleurs, du Dauphiné.

Dans cette versatilité, on peut voir, dit M. Seillière, « le symptôme ordinaire des maladies de la volonté (3) ». Beyle en était atteint et c'est ce qui explique « en grande partie son incapacité pour l'existence sociale (4) ».

Ce goût de l'inconséquence, de l'imprévu, se retrouve dans ses héros. Chacun d'eux est possédé d'une sorte de folie romanesque, d'un désir vague de nouveautés. La duchesse Sanseverina et surtout Lamiel sont essentiellement éprises d'imprévu : elles se sentent l'une et l'autre attirées vers des aventuriers tels

(1) Lettre à Pauline, 6 mai 1806.
(2) *Souvenirs d'égotisme*, p. 113.
(3) E. Seillière. *Le mal romantique*, p. 217.
(4) *Ibidem*, p. 220.

que Ferrante Palla ou Valbayre. Octave de Malivert a horreur du régulier, du convenu ; il recherche la mauvaise compagnie, parce qu'on ne sait jamais ce qu'elle vous réserve. De même, dans son amour pour Armance, « il ne songeait pas encore aux moyens à employer pour regagner l'estime de sa cousine ; il jouissait avec délices du bonheur de l'avoir perdue (1) ». Ainsi, ce qui paraîtrait malheureux à tout autre, charme le beyliste, s'il renferme quelque parcelle d'imprévu. Dans Lucien Leuwen, Mme d'Hocquincourt apprécie ses amants jusqu'à ce qu'elle les connaisse complètement.

Cet état d'esprit était bien naturel à cette époque, où les événements n'auraient jamais pu être annoncés d'avance. L'Empire laissa du reste les plus charmants souvenirs à Stendhal ; et à la Restauration des Bourbons, il ne fut rien moins que content du calme rétabli et s'en fut chercher en Italie l'imprévu banni de France.

Il va même plus loin : prévoyant que la civilisation destructrice d'énergie va enlever toute prise au hasard sur les générations postérieures, Beyle songe à se réfugier par la pensée dans les époques d'agitation. Il rêverait de vivre dans ce XVIe siècle où vivaient les Borgias, l'Abbesse de Castro, Vittoria Accoramboni, Vanina Vanini, et la reine Marguerite de Navarre, qui baisa les lèvres de son amant exécuté, et dont le souvenir hante l'imagination de Mathilde de la Môle. En cet heureux temps, on ne pouvait prévoir le lendemain. Les attaques noctures, les guet-à-pens, les guerres de caste, étaient constantes ; les vengeances et les passions violentes. La nouvelle intitulée la Duchesse de Palliano (2), nous montre la sauvagerie de ces mœurs. Mais aussi, à cette époque, quelle variété, quelle ingéniosité dans les cruautés mêmes ! Sans cesse exposé au danger, le plus expert n'en aurait guère pu deviner la forme imprévue. Cet amour du XVIme siècle a passé chez les héros de Stendhal. La duchesse Sanseverina n'est autre que Vannozza, la courtisane fameuse, qui fut un moment la véritable souveraine de Rome.

1 *Armance*, p. 34.
(2) *Chroniques italiennes.*

Mathilde cherche à retrouver sur les lèvres inanimées de Julien, les sensations du baiser que la reine Marguerite imprima sur celles de Boniface de la Mole (1), et, dans *la Chartreuse*, Mosca expose avec sympathie les principes de Machiavel.

L'amour de cette époque de voluptés rares et violentes convenait bien à un dilettante tel que Beyle, qui ne prenait des hommes et des choses, que l'émotion, la secousse qu'ils étaient susceptibles de lui faire éprouver. Le XVIme siècle et l'Italie lui fourniront toujours le plus riche butin.

CHAPITRE IX

La jouissance de l'analyse dans la sensation

Dans les sensations mêmes, Beyle fait intervenir un élément qui les déforme et les énerve : c'est l'analyse.

Nous avons vu que ces héros étaient tous remarquablement actifs. Hommes et femmes déploient le plus d'activité possible et recherchent le plus de jouissances possibles. Mais à l'instant qu'ils agissent, ou qu'ils jouissent, une sorte de discussion mentale s'engage en eux sur l'acte ou sur la jouissance ; le beyliste se regarde agir et jouir (2).

Au moment de grimper jusqu'à la fenêtre de Mathilde, Julien rentre en lui-même, et se contemple en esprit. Il s'interroge pour savoir s'il aime Mathilde, si Mathilde l'aime, s'il doit prendre sa revanche sur la société, en achevant la conquête de la fille de son protecteur, ou s'il doit, au contraire, s'en abstenir. Cet examen le remplit d'orgueil et de volupté. Il y a, chez lui,

(1) *Le Rouge et le Noir*, tome II, p. 52 et 256.

(2) Bourget. Voir *Essais de Psychologie contemporaine*, tome Ier. Etude sur Stendhal.

comme un dédoublement de la personnalité. L'être pensant regarde l'être agissant, jouissant, et ces deux êtres se recombinent pour se séparer de nouveau, avec une virtuosité surprenante. L'examen de la pensée même suit l'examen de l'acte, et toute la vie mentale s'anime dans cette considération extérieure, dans ce monologue qui n'a rien de romantique.

Cette analyse de la sensation présente peut avoir deux résultats opposés. Elle peut la fortifier ou la diminuer. Comme il le dit, le fluide nerveux qui rend les femmes plus sensibles, parce qu'il s'écoule, chez elles, par le cœur, a tendance, chez les hommes, de s'user par le cerveau (1) ; mais on devra faire exception pour Stendhal lui-même qui jouit d'autant plus qu'il prend davantage conscience de sa jouissance.

Quand M. Bourget écrit : « Beyle est un savant, qui a des femmes et qui fait la guerre », le mot « savant » s'entend ici dans le sens d'analyste, d'amateur de dissections mentales. Au milieu de ses passions, il n'a pas cessé de raisonner. Quand il aime, par exemple, son tempérament d'artiste et d'esthète ne disparaît point ; il contemple les traits de l'aimée, pour la comparer à telle œuvre d'art. Dans les batailles mêmes, à Bautzen entre autre, son intelligence travaille, remarque tout, y compris les ridicules, approuve ou raille, en un mot, juge. C'est pour cela qu'il est un si remarquable psychologue et un romancier si prodigieusement réaliste ; il a pu saisir un état d'âme au milieu d'une crise, et, comme nous l'a montré le rapprochement de l'homme et de l'œuvre, les discussions intérieures de ses héros ne sont le plus souvent que des souvenirs personnels.

Stendhal reconnaît d'ailleurs un autre pouvoir à l'analyse : c'est celui de chasser la douleur, le mal moral, ce qui ne laisse pas de paraître singulier au premier abord, puisque l'attention augmente la souffrance. La contradiction pourtant n'est pas inexplicable. La pensée d'une sensation agréable est un plaisir ; mais quand l'attention se porte sur une douleur morale, elle absorbe une grande partie des forces de l'être, les transforme en activité

(1) *L'Amour*, p. 55.

intellectuelle et provoque ainsi une diversion propice, sans compter que la cause même de la douleur peut disparaître, si elle est de celles dont on dit vulgairement « qu'elles ne résistent pas à l'examen. »

TROISIÈME PARTIE

LA MORALE DE BEYLE DANS LA DERNIÈRE PARTIE DE SA VIE (1822-1842)

CHAPITRE X

Les tempéraments de cette morale. Diffférences entre l'œuvre et la vie

A ces principes négatifs ou positifs, Beyle reste fidèle dans la seconde partie de sa vie, comme il leur avait été fidèle dans la première, et ses vingt dernières années ne furent que la suite logique de celles qui les avaient précédées.

Son athéisme persiste sans diminuer, ni augmenter ; même en face de la mort, Beyle reste tel qu'il avait été toujours. Nous avons déjà cité sa phrase célèbre : « Je viens de me colleter avec le néant. » D'ailleurs tout son roman de *Lamiel* n'est-il pas une critique directe des croyances religieuses ? Je n'en citerai, comme exemple, que le début, où il raconte un sermon fait sur l'enfer, avec accompagnement de feux de bengale, pour impressionner davantage les auditeurs naïfs. Un testament de 1832, disait qu'il mourrait protestant luthérien. C'est qu'à cette époque, il était consul à Civita Vecchia, dans les Etats du Pape et qu'à ce titre,

étant resté soi-disant catholique, il n'aurait pu être enterré civilement, comme il le désirait.

Il eut la mort qu'il avait souhaitée (1). Le 22 mars 1842, il tomba frappé d'apoplexie, dans une rue de Paris et mourut le lendemain, sans avoir repris connaissance; mais on lui fit néanmoins des obsèques religieuses à l'Assomption.

De même à l'égard des devoirs traditionnels, Beyle les méconnait toujours jusque dans leur existence. Il suffit d'examiner son roman de *Lamiel* qui donne bien la conception morale de Beyle dans la dernière partie de sa vie : l'héroïne recueillie, élevée, soignée d'abord par les Hautemare, puis par les Miossens, ne se sent tenue d'aucune obligation envers ses bienfaiteurs. On peut retrouver cette disposition chez Beyle lui-même. Il ne craignait pas de demander à Mme Azur un appui et des conseils pour obtenir des faveurs politiques et la traitait ensuite de « catin à la du Barry ».

Quant aux principes positifs de sa morale, Beyle leur reste plus fidèle encore. Il admire toujours l'énergie dans toutes ses manifestations. Il applaudit à la révolution de 1830, comme, prétendait-il, il avait, malgré son jeune âge, applaudi à la mort de Louis XVI. Ayant assisté en Italie à l'assassinat d'une fille dans la rue in Lucina, il se complut à regarder cet acte d'énergie sauvage et à recueilllir l'impression rare que lui procurait la vue du sang coulant sur des bas très fins (2). S'il n'eut plus l'occasion de s'exposer au danger, comme au temps de sa vie de guerre, du moins resta-t-il aussi aventureux et aussi intrépide.

Son instinct de domination eut encore à s'exercer. Si de 1821 à 1830, il ne s'occupa guère que de littérature et de plaisirs, c'est qu'il ne se sentait aucun goût pour se mettre au service de la Restauration. Ce ne fut pas d'ailleurs sans lui causer une certaine amertume, qu'il laisse entrevoir dans *le Rouge et le Noir*. Aussi lorsque Louis-Philippe eut remplacé Charles X, Beyle sollicita-t-il une place de consul. On lui accorda, dès 1830, celle de

(1) *Correspondance inédite*, tome II, p. 217.
(2) *Idem*, tome II, p. 211.

Trieste, puis Metternich lui ayant refusé l'exequatur, les Tracy lui firent obtenir celle de Civita-Vecchia, qu'il devait garder juqu'à la mort. S'il ne s'y plut qu'à de bien rares intervalles, du moins a-t-il senti sa vanité satisfaite, quoique incomplètement. C'est que, tout autour de lui, Beyle se représentait les obstacles qui l'avaient embarrassé et l'embarrasseraient encore dans son désir de parvenir. La lutte qu'il avait soutenue contre les convenances et les préjugés et aussi contre les institutions, il la soutint jusqu'au dernier jour. *Lucien Leuwen*, un de ses romans tardifs, n'est que la satire du gouvernement de juillet, comme *le Rouge et le Noir* avait été celle de la Restauration. Les convenances, il les blesse toujours, ou du moins il se fait un plaisir de penser qu'il les blesse : « Quand j'écris ou parle à des Français, dit-il, je vois toujours que j'ai blessé une des deux mille convenances qui règnent despotiquement à Paris, à St- Denis même (1) ». Son goût pour la France, à cause du nombre des convenances qui y règnent, a encore diminué. « Votre politesse parisienne est devenue un jeu d'échecs qui demande une attention continue, et les Français ne sont pas assez amusants pour être admis dans les salons de Madame la Duchesse du Maine, à Sceaux (1710). A la bonne heure, il y avait là de l'esprit et de l'amour. Dans l'absence de ces deux aimables façons de passer la soirée, le jeu ne vaut pas la chandelle (2) ». On sent ici combien sa haine des préjugés avait persisté.

Aussi continua-t-il encore d'aimer l'Italie qui n'en avait pas. De 1821 à 1830, il y fit plusieurs voyages, toujours avec le même plaisir, et il ne fallut rien moins que les ennuyeuses fonctions de consul et le fastidieux séjour de Civita-Vecchia pour l'en dégoûter.

Il ne se dégoûta jamais au contraire des jouissances et fut toujours un homme amoureux. Nous avons parlé de son aventure échevelée avec Menta (1824-1826), et de sa consolante et

(1) *Correspondance inédite*, tome II, p. 183.
(2) *Idem*, p. 184.

purement sensuelle liaison avec Mme Azur (1). Dans l'intervalle de celles-ci et après elles, il en eut bien d'autres. Lors d'un voyage qu'il fit à Londres, ne pouvant vivre sans amour, il allait passer ses soirées chez une fille de Westminster-Road (2). Plus tard, à Civita-Vecchia, il s'éprit de Mlle Vidau, fille d'une blanchisseuse, jusqu'à vouloir l'épouser, lui qui n'avait pas tari auparavant en diatribes contre le mariage ; mais un oncle de la jeune fille, ayant eu des renseignements sur la moralité de Beyle, s'opposa tout à fait à cette union et interdit au père de recevoir désormais le consul dans sa maison.

Jusqu'à la fin de sa vie, Beyle continua d'ailleurs à aimer les femmes et ne fut jamais blasé sur leurs ruses et leurs petites grâces. Dans la *Vie de Henri Brûlard* (3), il nous dit que pendant son second séjour à Paris, de 1836 à 1839, ses amours lui coûtent cent vingt francs par mois. Vers cette même époque, il essaya de renouer avec Menta, mais n'y ayant point réussi, il se tourna vers l'aimable Jules (4), qui était depuis longtemps son intime amie, en même temps que sa correspondante fidèle (5). Celle-ci lui résista spirituellement, sans se départir jamais néanmoins de son rôle d'amie. Beyle ne se brouilla point avec elle, et lui écrivait encore en 1840. C'est qu'il ne croyait et ne pouvait pas croire à un échec en amour...

Les autres jouissances qu'il avait aimées lui restèrent chères dans la dernière partie de sa vie. Il eut toujours un vif sentiment de la beauté. Dans sa *Correspondance*, on voit quelle joie lui causait la découverte d'un sarcophage antique ou la vue d'un « genou sublime (6) ». Les arts le passionnèrent tous au même degré, quoique ce fut peut-être la musique qui domina dans son esprit. Il goûta presque autant de plaisir à Trieste et à Rome,

(1) *Souvenirs d'égotisme*, p. 24.
(2) *Idem*, p. 76.
(3) *Vie de Henri Brûlard*, p. 18.
(4) Madame Jules Gauthier.
(5) *Corresp. inéd.*, tome II, p. 63, 98, 100, 188, 191, 224, 234, 239, 251, 299.
(6) *Correspondance inédite*, tome II, p. 217.

en entendant du Cimarosa ou du Rossini, qu'il en avait goûté en entendant d'autres opéras italiens pendant ses séjours à Milan.

Il ne se lassa jamais non plus de l'imprévu. Il le chercha partout où il avait des chances de le trouver, en Angleterre, à Paris, en Italie. C'est dans ce pays qu'il avait demandé une place de consul ; mais à la longue, il se déplut à Civita-Vecchia, cette ville ne lui procurant qu'une existence très calme et très unie. Il se vit contraint par l'ennui de demander un congé pour sortir de cette atmosphère si morne et qui ressemblait trop peu à celle de Milan. En 1834, il écrit même : « Je crève d'ennui, ... je voudrais une place de 4000 francs à Paris... quoi ! vieillir à Civita-Vecchia ! J'ai tant vu de soleil ! (1) ». L'Italie de cette époque n'était plus celle qu'il avait admirée en 1815 (2) ; surtout elle ne l'était plus pour lui. Il n'avait plus d'Angela, ni de Métilde, ni Casa Tanzi, ni Scala, presque plus d'amour, tandis qu'il voyait toujours ce soleil et cette lumière qui, lui rappelant impérieusement un temps plus heureux, ne faisaient qu'augmenter sa tristesse et ses désillusions.

Le XVIe siècle, il put s'y réfugier au contraire toujours, sans désillusions possibles. Il le retrouvait immuable en son énergique activité de passé vivant dans sa mémoire et presque dans ses yeux. Il aimait à songer à Béatrix Cenci (3), à Vannozza et à Paul III Farnèse (4), et aux historiettes de Tallemant des Réaux, toutes palpitantes de récits de crimes, de rapts et de vengeances. Ce siècle était pour lui comme un monde où il tenait enfermées toutes les choses qui lui étaient chères, et qu'il allait visiter dans le passé, ne les rencontrant plus dans le présent. Il y trouvait surtout des êtres strictement fidèles aux principes du beylisme, plus fidèles peut-être que lui-même.

Pour apprécier en effet la morale de Beyle telle qu'elle était et telle qu'il la pratique, il importe de remarquer les tempéraments qu'il sait apporter à la rigueur de ses principes. Il les pratique avec une certaine modération qui les rend plus acceptables. Il

(1) *Correspondance inédite*, p. 197. — (2) *Idem*, p. 204. — (3) *Idem*, p. 206. — (4) *Idem*, pp. 162-171.

met dans l'application de sa morale plus de douceur qu'il n'en admet chez son héros.

S'il est vrai qu'il aima l'énergie, qu'il fut assoiffé de domination, qu'il rechercha toutes les jouissances, s'il fut en tout un égotiste, du moins ne fut-il jamais un pur égoïste, comme Lamiel ou Julien. Il aima d'affection véritable sa mère d'abord, son grand'père et son oncle, lui qui écrivait que « nos parents sont nos premiers ennemis, quand nous entrons dans le monde ». Il eut ensuite de bons amis : Martial Daru, Colomb, le baron de Mareste et aussi « l'aimable Jules ». « J'aime tendrement Clara Gazul, écrit-il en parlant de Mérimée (1) ». D'ailleurs il envoie ce mot à l'aimable Jules : « Je défie personne d'avoir été plus sensible que moi à votre bonheur (2) ».

Mais où la tendresse perce le mieux, c'est dans ses lettres à sa sœur Pauline. Il fut longtemps pour elle un véritable directeur de conscience, lui donnant des conseils pour ses lectures, sa formation intellectuelle et morale, la manière de se conduire dans la vie. Précisément il lui recommande d'être sensible et de chercher à rendre tels ses enfants : « Rappelle-toi donc de bien exercer la sensibilité de tes enfants et de bonne heure. La société tend à concentrer cette sensibilité en nous-mêmes, à nous rendre égoïstes. Quand cette passion ne serait pas contraire à la vertu, elle est contraire au bonheur. Observe un égoïste : pour une jouissance, il a cent peines. L'égoïste ignore à jamais le vrai bonheur de la vie sociale : celui d'aimer les hommes et de les servir (3). »

Le 1er octobre 1805, il avait écrit : « Une fois dans le monde, tu verras l'égoïsme isoler tous les êtres, tu rencontreras avec la plus grande peine, non pas une âme héroïque, mais une âme sensible (4). » Ce n'est donc pas en vue d'une fin supérieure qu'il préconise la bonté ; c'est en vue des avantages propres qu'elle donne à celui qui en fait preuve.

(1) *Correspondance inédite*, tome II, p. 182.
(2) *Idem*, p. 63.
(3) *Souvenirs d'égotisme*, p. 200. Lettre à Pauline, 9 mars 1806.
(4) *Idem*, p. 194. Lettre à Pauline, 1er octobre 1805.

Beyle éprouve une véritable joie dans cette intimité d'esprit avec Pauline. Il a plaisir à lui écrire et hâte de recevoir de ses nouvelles. Quand il n'en reçoit pas, il l'accuse de devenir « d'un silence horrible » (1). Plus tard, c'est à elle qu'il recommandera le fils de sa maîtresse, Antonio Piétragrua, qui devait passer par Grenoble (2), comme il lui avait autrefois confié son amour pour Louason (3), à qui elle écrivit un petit mot (6). D'ailleurs, cette tendresse qu'il avait pour sa sœur n'était que l'expression spontanée de son tempérament. Comme le dit Miss Gunnel : « Stendhal est excessivement sensible. Il pleure encore dix ans après l'avoir perdue, une maîtresse qu'il a adorée, et il rêve, toute sa vie, d'une existence qui s'écoulerait doucement en présence d'une femme aimée (4). S'il recherche l'énergie, cette recherche n'exclut pas la sensibilité. L'âme de Stendhal était toute faite de nuances très variées ; il y en avait de violentes, d'infiniment colorées et fortes, il y en avait de dégradées et de délicates. Dans cette gamme de nuances revenait sans cesse la sensibilité infiniment variée elle aussi ; presque virtuose. Il écrivait, en parlant de Métilde : « Elle devint pour moi, comme un fantôme tendre, profondément triste, et qui, par son apparition, me disposait souverainement aux idées tendres, bonnes, justes, indulgentes (5) ». Aussi trouvait-il que la sensibilité est nécessaire à un écrivain pour éprouver du plaisir à le lire. « Souvent, écrit-il, vous ne semblez pas assez délicatement tendre ; or il faut cela dans un roman pour me toucher (6) ».

Cette sensibilité devint de la bonté souvent, bien que dans *le Rouge et le Noir* et dans la plupart de ses œuvres, il l'ait méconnue et l'ait fait méconnaître par ses héros, Julien entre autres. A plusieurs reprises, il parle de belles actions (7). Il est difficile de s'entendre sur ce mot. Faudrait-il y voir une annonce prématurée de la morale esthétique, ou plutôt de la morale du beau geste, ou faut-il tout simplement traduire belles

(1) *Souvenirs d'égotisme*, p. 214. — (2) *Idem*, p. 228. — (3) *Idem*, p. 193. — (4) *Idem*, p. 212.

(5) *Correspondance inédite*, tome II, p. 80. — (6) *Idem*, tome II, p. 99. — (7) *Idem*, tome II, p. 80.

actions par bonnes actions. On pourrait affirmer que Beyle a employé ces mots dans les deux sens. Certes il a pensé une fois de plus à l'esthétique, lui qui ne l'oubliait jamais et qui voulait que sa sœur s'accoutumât « à sentir et à juger le beau dans tous les genres (1) ». Aussi, chez ses héros, comme le dit M. Bourget « l'art est vraiment le rival de la nature ». La duchesse Sanseverina, Mathilde et Lamiel recherchent une ligne de conduite vraiment esthétique, telle que si elles l'avaient vu suivie par d'autres elles l'auraient admirée, comme elles admiraient la plastique d'un marbre antique. Elles veulent à tout prix la belle action qu'aimait tant Stendhal. Il en avait vu quelques-unes, avoue-t-il, par exemple l'incendie de Moscou par Rostopchine et la bataille de Bautzen. C'est que dans ces actions esthétiques, Beyle veut voir unies, la force, l'énergie poussée jusqu'à la violence, la sensibilité jusqu'à l'art. Aussi cette recherche du beau dans la morale donne-t-elle à la conception de Beyle une grande originalité, pour son époque. Elle interdit bien des actes, parce qu'ils sont laids, comme les traditionnalistes les interdisaient parce qu'ils étaient mauvais. Les trahisons basses, les jalousies vulgaires, Beyle les a ignorées et les a fait presque toujours ignorer à ses héros. Même dans la manière de commettre les crimes, il intervient chez les héros de Beyle, comme un souci d'élégance raffinée, comme une recherche surprenante de la virtuosité.

Mais aussi, par belles actions, Beyle a parfois entendu ce que nous appelons le plus souvent de bonnes actions. Dans l'*Amour*, il nous donne même de la vertu une définition presque traditionnaliste. « Moi, dit-il, j'honore du nom de vertu l'habitude de faire des actions pénibles et utiles aux autres (2) ». Et dans la suite de ce même chapitre, il nous explique ce qu'il appelle vertu et nous en donne des exemples. Autant il considère peu les St-Siméon stylite se tenant vingt-deux ans sur le haut d'une colonne, et les chartreux qui ne se permettent de parler

(1) *Souvenirs d'égostime*. Lettre à Pauline du 6 décembre 1801, p. 134.
(2) *L'Amour*, p. 201.

que le jeudi, pour gagner le paradis; autant il estime le général Carnot « qui, dans un âge avancé, supporte les rigueurs de l'exil dans une petite ville du Nord, plutôt que de faire une bassesse (1) ».

Ainsi donc, on peut dire que Beyle fut le premier à mettre des tempéraments à sa morale. Il en mit, en effet, surtout par sa vie propre. S'il fut énergique, il ne le fut pas sauvagement; il nous avoue même que dans sa vie de guerre, il avait peine à contenir son émotion, et qu'il prenait une attitude impassible, parce qu'elle était plus facile à tenir. Son ambition fut infiniment plus modérée que celle de ses héros; naturellement il n'accomplit aucun de leurs exploits. Il n'assassina personne, ne passa sur aucun cadavre pour parvenir, et se contenta seulement d'être souvent ingrat. S'il aima les jouissances, il ne se distingua que par la manière esthétique avec laquelle il sut s'y livrer. Comme nous l'avons dit, partout il entrait en lui une si folle dose d'art, qu'elle relevait les plaisirs qu'il goûtait en les spiritualisant dans la volupté même, ainsi qu'en usaient un Catulle ou un Horace. Enfin comme amateur d'imprévu, il le fut presque sans excès, et ne nuisit en cela qu'à sa situation matérielle. Mais ce goût lui permit du moins de passer à travers toutes choses, de puiser à toutes les sources et de composer une œuvre infiniment variée et profonde.

Comment se fait-il que Stendhal n'ait pas été jugé tel, du moins par ceux qui le connaissaient de très près ? Car, ainsi que l'écrit Sainte-Beuve, dans les « Nouveaux lundis », « cet homme qui passait pour un méchant auprès de ceux qui le connaissaient peu était aimé de ses amis (2). » C'est que Beyle, dans tout, a voulu se donner les airs d'un monstre d'immoralité. Il y trouvait une sorte de « malin plaisir », au dire de Mérimée (3).

C'est ainsi que dans la *Vie de Henri Brûlard*, il nous dit que sa mère a été son premier amour (4). Cette autobiographie est

(1) *L'Amour*, p. 202.

(2) SAINTE-BEUVE. *Nouveaux lundis*, tome III. Article sur Delécluze.

(3) MÉRIMÉE. Notice en tête de *la Correspondance*, p. VIII.

(4) *Vie de Henri Brûlard.*

faite dans un sens tout pessimiste. L'auteur s'est efforcé de se représenter à nous, avec les plus fâcheux instincts, détestant ses parents, haïssant les prêtres, prédisposé à commettre les plus grands crimes. Plus tard, il se flattait d'être l'original de Julien Sorel (1). Il n'est donc pas étonnant, qu'après de telles déclarations, la postérité ait un peu trop noirci l'homme qui aimait tant à se noircir lui-même. Si l'on cherche pourquoi il aima tant à paraître vicieux, on voit que sa laideur physique y a contribué beaucoup. A cause d'elle, il s'efforça davantage de prendre les allures d'un Don Juan, et de lui donner ainsi un démenti. Sa défiance naturelle n'y fut pas non plus étrangère. Redoutant de paraître dupe, il eut « cet endurcissement factice, cette analyse désespérante des mobiles bas de toutes les actions généreuses, cette résistance aux premiers mouvements du cœur beaucoup plus affectée que réelle, à ce qu'il semble (2). »

(1) *Correspondance inédite*, tome II, p. 118.
(2) MÉRIMÉE. Notice en tête de *la Correspondance*, p. VII.

QUATRIÈME PARTIE

LA MORALE DE STENDHAL EST-ELLE BIEN UNE MORALE?

CHAPITRE XI

Avec cet ensemble de principes adoucis par les quelques tempéraments que nous lui avons reconnus, on peut se demander si la morale de Beyle constitue bien à proprement parler une morale, c'est-à-dire un ensemble de règles devant s'imposer à l'activité humaine. Mais avant de se poser cette question, il conviendrait d'examiner si Beyle a voulu moraliser. Il y a en effet bien des façons de moraliser, depuis le simple apologue d'Esope, jusqu'à la pièce à thèse d'Alexandre Dumas fils. Les uns, d'un simple récit tirent une leçon ; d'autres laissent aux lecteurs le soin de la tirer eux-mêmes et se contentent de l'exposition de quelques faits choisis ; d'autres enfin, au milieu d'un récit, interrompent leurs personnages pour prendre la parole. Beyle participe des uns et des autres.

Ses romans ne sont au fond que des thèses ; il place ses héros dans des cadres variés en Italie ou en France ; mais il leur fait tous se poser les mêmes questions : quel est le but de la vie ? comment parvenir ? comment tirer du présent la plus grande jouissance ? Le problème posé, Beyle va le résoudre d'après ses

propres idées et l'on sent que pas un instant dans son récit, il ne se départ de son intention.

Ses personnages ne sont que des copies de lui-même, ou plutôt des reproductions tirées à plusieurs exemplaires de son type idéal. Julien Sorel, Lamiel, Mathilde et Fabrice ne sont pas autre chose. Ce qu'ils disent, c'est ce que dit Beyle, ce qu'ils font, c'est ce qu'il voudrait faire (1). Ils n'ont pas d'autre individualité. Dans *Le Rouge et le Noir*, par exemple, Julien et Mathilde se ressemblent d'une manière frappante. Ils ne s'expriment pas, l'un, comme un fils de charpentier de village, l'autre, comme une jeune fille du monde. Ils s'expriment comme Beyle et c'est ainsi que Beyle l'a voulu.

Mais Stendhal ne s'est pas contenté de faire agir et parler ses héros, suivant un plan d'idées bien nettes. Dans ses romans mêmes, il prend la parole, il vient se mettre entre ses personnages et nous, un peu à la manière du chœur antique, entre les auteurs et les spectateurs (2). Il nous explique les mobiles de leurs actions, en nous introduisant dans leur propre conscience ; il juge leurs actes en les approuvant ou en les condamnant, nous montrant d'une façon évidente son opinion qu'il nous invite à partager.

Enfin, il nous a légué des ouvrages qui peuvent être considérés comme des traités de morale, en particulier l'*Essai sur l'Amour*. Comme Pascal et La Rochefoucauld, avec un souvenir de La Bruyère, il nous développe ses théories et nous les démontre par des exemples heureux et vivants. N'étant pas occupé de ses personnages, comme dans ses romans, il n'a qu'à parler et à se souvenir de lui-même. Aussi est-ce par cet ouvrage surtout que Stendhal peut être regardé comme un moraliste. C'est dans l'*Amour* qu'on discerne le mieux son véritable rôle de psychologue ; analyser les motifs et les mobiles des actions humaines pour en tirer des principes et à l'aide de ces principes édifier une synthèse morale.

(1) E. Rod. *Stendhal*, p. 120.
(2) *Le Rouge et le Noir*, passim.

Cette synthèse morale, telle que nous l'avons étudiée, constitue-t-elle bien une morale au sens où l'on entend généralement ce mot ? un ensemble de règles qui doivent diriger l'homme dans ses rapports avec les autres hommes et dans la poursuite d'un idéal ?

Pour le premier point, on peut dire que la morale de Beyle en est tout l'opposé : car la conception beyliste est essentiellement individualiste et par le fait même antisociale. Que peut-on imaginer en effet de plus contraire à la vie de société, que ce désir effréné de parvenir, que cette lutte incessante et décidée contre ses semblables, que ces vengeances terribles, que ce goût toujours inassouvi de jouissances rares, cette horreur des convenances et des institutions établies, cet amour de l'imprévu ? Figurons-nous le monde peuplé de Juliens, de Fabrices, de Sanseverinas et de Lamiels. Les désordres seraient incessants et la ruine imminente, chacun s'efforçant de parvenir, ou de jouir, et par conséquent d'enlever aux moins énergiques leur part de domination et de jouissance.

Et même s'il n'y avait plus que des beylistes dans son entourage, Julien se sentirait-il les mêmes dispositions, les mêmes aspirations ? Peut-être ; mais son énergie se trouverait diminuée par la supériorité générale, comme elle se trouvait accrue par l'infériorité générale.

C'est que Beyle en effet n'avait jamais pensé que ses propres conceptions fussent destinées à régir la masse des hommes. Considérons son œuvre : tous ses héros, hommes et femmes, sont à des degrés plus ou moins élevés des êtres supérieurs. Leur intelligence en particulier dépasse de beaucoup celle de leur entourage. Ce sont déjà des surhommes, pour employer l'expression de Nietzsche qui, par certains côtés, participe tant de Beyle. De plus, ils ont parfaitement conscience de leur supériorité, et c'est parce qu'ils en ont conscience qu'ils dressent ainsi leur plan de vie.

Pour eux, mais pour eux seuls, la conception beyliste peut être regardée comme une morale, c'est-à-dire comme un ensemble de règles qui nous dirigent dans la réalisation de l'idéal

communément appelé « bien ». Nous avons vu que Beyle avait pressenti la morale esthétique qui recherche le beau dans les actes, qu'il avait tracé pour ses personnages une ligne de vie, pour ainsi dire plastique, qu'il leur avait attribué une existence remplie de beaux gestes ou traversée de beaux crimes, ainsi qu'il convenait à des romantiques. Pour eux, Beyle a donc construit une morale, et c'est par là que cette morale est essentiellement aristocratique. Beyle l'était lui-même d'instinct. Il ne pouvait supporter un contact un peu prolongé avec le vulgaire ; de là son horreur pour les jacobins de Grenoble, son peu de goût pour ses compagnons d'armes. Il était aristocrate au sens où l'on entend généralement ce mot, de naissance et de goût ; mais il avait aussi de l'admiration pour une autre aristocratie, celle de l'énergie et de l'intelligence. Ses personnages participent tout autant de l'une que de l'autre. La Sanseverina est duchesse ; Mathilde, fille d'un pair de France ; Fédor de Miossens fait partie de la plus haute noblesse, tandis que Julien et Lamiel se croient autorisés à y pénétrer par la vertu de leur génie.

La morale de Beyle n'a donc été conçue que pour quelques individualités supérieures, seules capables de la réaliser. Encore faut-il que ces êtres soient des exceptions, car si la généralité était beyliste, le beylisme disparaîtrait. Il se formerait en son sein un corps de traditions, de coutumes, de préjugés même, qui en seraient la négation et qui laisseraient place, pour les beylistes d'élite, à un nouveau beylisme. Ainsi donc, la masse n'y participe point, parce que Beyle ne l'a point voulu et que l'eût-il voulu, elle ne l'aurait pas pu, indépendamment de toute considération sociale. La réalisation du beylisme par la masse ou plutôt l'essai de sa réalisation ne ferait que susciter des troubles et n'aboutirait pas .

Il nous semble pourtant que l'on pourrait sans inconvénient généraliser quelques-uns de ses principes. C'est d'abord le principe fécond de l'énergie : Déployer le plus d'activité possible. Extérioriser ses forces, n'est-ce pas presque un devoir pour l'homme ? Mais cette activité, cette énergie, encore faut-il la diriger, la dompter, l'encadrer, la limiter par l'activité des

autres, si l'on veut éviter des excès, qui peuvent amener des brutalités et des sauvageries. Même dans ses meilleures tendances, la conception beyliste ne saurait donc s'appliquer intégralement. Faite pour des individualités et individualiste opposée à la morale sociale, empreinte de romantisme, elle ne pourrait être que la morale de quelques-uns, de quelques êtres supérieurs, assez peu nombreux pour ne pas troubler profondément la société à laquelle, nous le savons, ils ont déclaré une guerre à mort. La morale sociale réclame une sorte d'unité et de conformisme qui règne plus généralement dans un milieu également médiocre ; or le beyliste a par essence horreur de la médiocrité.

Il a également en horreur tout ce qui n'est pas le résultat des tendances instinctives de l'homme et tout ce qui n'est pas naturel. L'état de nature n'a jamais cessé de lui paraître un idéal que nous devrions réaliser, quoiqu'il advienne. Stendhal, ainsi que nous l'avons déjà vu, méprisait les traditions et les convenances, parce qu'elles emprisonnent en quelque sorte l'être qui n'a plus qu'à se laisser vivre médiocrement, maintenu de tous côtés par des barrières étroites, destinées à arrêter l'essor des âmes énergiques et supérieures. Dans une société plus rapprochée de l'état de nature, elles auraient au contraire l'occasion de se révéler. Les individualités belles et rares agiraient librement et se déploiraient dans toute leur beauté puisqu'elles ne seraient plus réprimées par les mille contraintes de la civilisation. Par suite, le mensonge et l'hypocrisie n'auraient plus de raison d'exister et la franchise pourrait être professée sans danger.

Aussi Beyle aime-t-il tout ce qui marque un rapprochement vers cet état de nature. Les écrivains le charment, lorsqu'ils l'ont compris, qu'ils se sont attachés, comme La Fontaine, à le décrire avec simplicité. Les pays l'attirent, s'ils offrent chez leurs habitants des exemples d'êtres instinctifs, insouciants des convenances et tout entiers à leurs passions comme les Italiens, ou les paysans de l'Oberland. Les siècles lui plaisent mentalelement s'ils ont contenu beaucoup d'actes énergiques et s'ils sont fertiles en individualités puissantes, même si celles-ci ne

se sont manifestées que par des brutalités ou des monstruosités. Gilles de Rais, par exemple, lui semble un remarquable aventurier et un « beau caractère » (1). C'est que, quoique criminel, il ne contraignait en rien sa nature et lui obéissait jusque dans ses plus odieux penchants.

Beyle voudrait donc qu'on laissât un plus grand rôle à l'instinct. Il méconnaît, ou plutôt il ignore la morale sociale qui impose des lois au nom de l'intérêt commun, mais il réhabilite l'instinct (2), cette puissance animale qui mène toute la nature vers ses fins mystérieuses et il en attend, pour l'humanité, comme une nouvelle jeunesse et un nouveau bonheur. Il ne s'agit plus de l'étouffer, mais de le développer en soi et en autrui, et ce principe, ardemment opposé au principe chrétien, va devenir la loi de toute une génération de philosophes et de moralistes. Nous ne saurions dire ce qu'il convient d'en penser, mais nous devons constater qu'une école de plus en plus nombreuse fait reposer sur le développement des facultés irrationnelles de l'âme, tout un système de morale et d'organisation sociale. Nous croyons savoir que Stendhal a été un des promoteurs de ce mouvement, et que, par conséquent, et à ce titre, on peut affrmer que les tendances si désordonnées de son génie contiennent le germe d'une éthique nouvelle.

La morale de Beyle ne saurait néanmoins être érigée en système. Nous avons vu qu'il n'avait songé en écrivant qu'à une toute petite élite de lecteurs. Il serait même audacieux d'affirmer qu'il ait songé à de véritables disciples s'appliquant à suivre à la lettre les principes du maître. Il n'a pas eu, croyons-nous, la prétention de codifier une morale impérative et pédante ; il s'est contenté, d'après son tempérament et ses observations personnelles, d'émettre quelques principes qui n'étaient en résumé que de simples désirs de naturel et de beauté, en espérant les voir recueillis plus tard par des amis qui les comprendraient.

(1) *Correspondance inédite*, tome II, p. 255.
(2) *Idem*, tome Ier p. 214.

CONCLUSION

Le romantisme de Stendhal et son influence romantique (1)

Cette étude de la morale de Stendhal serait incomplète, si nous ne considérions un de ses caractères les plus importants, celui qui a, en grande partie, assuré son succès et son influence, sur les générations postérieures : c'est son romantisme.

Bien qu'il se flattât d'être « imperméable », il était difficile qu'il échappât complètement à l'inspiration romantique qui, depuis le commencement du siècle sévissait furieusement. Il est aisé d'en retrouver des traces dans son œuvre. Ce culte, cette hypertrophie du moi ne viennent-ils pas de Rousseau ou de Chateaubriand ? Stendhal l'a eu au plus haut point. Ses personnages se scrutent, s'analysent, pour se mieux considérer, pour mieux se montrer, presque pour mieux s'admirer. Ils ne se voient pas eux-mêmes par rapport au monde ; ils voient le monde par rapport à eux. De plus, ils exaltent ce moi, ils veulent l'affranchir, le laisser pleinement libre dans l'expansion de ses instincts et c'est par là encore qu'ils sont des romantiques. Ce retour vers l'état de nature, ces récriminations contre la société, la civilisation, les préjugés, ne les retrouve-ton pas chez René, chez Didier, chez Werther, comme chez Julien ? Chateaubriand, las d'un continent trop apprêté, trop faux en quelque sorte, avait cherché parmi les campagnes sauvages d'Amérique,

(1) Cf. E. Seillière. *Le mal romantique.*

chez les Natchez, un coin de terre naturelle, des âmes vraiment simples et instinctives. Stendhal, quand il remonte dans le passé, quand il s'attarde à lire les histoires de Vittoria Accoramboni ou de la duchesse de Palliano, quand il les traduit à notre usage, avec un visible plaisir, cherche-t-il autre chose ?

Quoi de plus romantique encore que l'admiration et l'éloge des criminels ? Or Stendhal s'extasie devant un obscur assassin comme Lafargue ; il éprouve un sauvage plaisir, en assistant au meurtre d'une fille à Rome ; il se sent heureusement remué par des récits de vengeance et nous avons vu qu'il avait fait partager ses sentiments à ses héros et qu'il leur avait fait commettre des crimes tout comme Victor Hugo l'avait fait dans « Le Roi s'amuse » ou dans « Lucrèce Borgia ». Le criminel sublime, le monstre sentimental et tendre, en un mot l'amour des contrastes qui est l'essence même du romantisme se retrouvent chez Stendhal presque autant que chez les partisans du Cénacle.

Le goût de l'Italie, le goût de l'imprévu, en général, le goût des jouissances rares vient lui aussi du romantisme. Mme de Staël avait promené Corinne parmi les voluptueux paysages de la péninsule sur laquelle on n'avait presque rien écrit depuis près de deux siècles. Enfin, l'amour tel que le comprend Beyle est parfois un peu romantique ; on n'a qu'à considérer ses deux liaisons avec Louason et avec Menta, pour voir combien elles ressemblent par leur romanesque échevelé aux aventures de George Sand.

Stendhal a été cependant moins romantique en amour que dans ses autres goûts. Il s'est rapproché des païens de la Renaissance, et même des latins ; ses amours avec Angela ne sont-elles pas un peu semblables à celles de Catulle et de Lesbie ? Le plaisir plastique qu'il éprouve à détailler les formes sculpturales de sa belle amie, n'est-il pas un peu celui d'un Pétrone en face d'une esclave voluptueuse ?

C'est que Stendhal était d'une autre génération littéraire que ceux que nous appelons communément romantiques. Il est très en avance sur eux et son romantisme est presque le nôtre. Il n'a plus ces rêveries chimériques et nuageuses d'un Werther ou

d'un Adolphe, il ne se complait plus dans l'amplification surannée de sentiments qu'il n'éprouve pas. Il a marché plus vite que son temps et s'est rendu compte qu'il le devançait. Il a transporté ses tendances chimériques dans la vie pratique. Il les a entremêlées de réalités et c'est par là qu'il est peut-être plus sincèrement romantique que ses prédécesseurs ou ses contemporains. Julien dort, il ne rêve pas, il ne fait point de lyrisme : il envisage froidement l'avenir et fait des plans de vie, mais ces plans et leur exécution sont marqués du sceau de leur époque. Son amour pour Mathilde, le coup de pistolet qu'il tire sur Mme de Rênal sont absolument romantiques. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'au moment où il cherche à être le plus dénué de fantaisie, le plus précis et le plus pratique, il est infiniment romantique. Il en est de même de la Sanseverina et de Lamiel ; l'une et l'autre veulent arriver froidement. Elles ont l'intention de ne s'embarrasser de rien et voilà qu'elles sont victimes des pièges qu'elles se sont dressés à plaisir.

Ainsi donc, ne nous y trompons pas ; malgré les apparences, malgré les calculs pratiques et précis, malgré une analyse scrupuleuse des petits mobiles des actions humaines qui interviennent constamment dans son âme, Stendhal est romantique foncièrement. Il croit au romantisme, puisqu'il le met en pratique dans sa propre vie d'abord, dans celle de ses héros ensuite. Purement littéraire avec un Benjamin Constant ou une Madame de Staël, le romantisme est passé dans la réalité des choses avec Stendhal, mais il a changé d'apparence.

C'est précisément par ce caractère romantique, que Stendhal a eu de l'influence sur les générations postérieures. Ce penseur, si solitaire pendant sa vie, s'est trouvé depuis sa mort en communion d'idées avec nombre d'écrivains, comme Schopenhauer et Nietzche, des moralistes de l'histoire comme Taine, des romanciers, comme Mérimée, Zola ou Wilde. Ainsi que l'a remarqué M. Seillière, son influence sur Schopenhauer est visible : « d'une manière obscure et qui n'effarouche pas l'amour-propre, la musique nous fait croire à la pitié chez les hommes ». Il y a dans cette dernière phrase, résumé si évident de si per-

sonnelles expériences, un pressentiment remarquable de la doctrine (d'ailleurs conçue vers le même temps) de Schopenhauer, ce rénovateur de la morale romantique, qui fait de la musique le langage symbolique de sa divinité panthéiste. La volonté métaphysique et cette théorie de l'influence des sons sur le sentiment social renferme en germe tout le mysticisme wagnérien de Nietzche (1) ». Nietzche est aussi un disciple de Stendhal, avec sa théorie du surhomme et de l'amoralisme. Il professe d'ailleurs une réelle admiration pour l'auteur de l'*Amour*. « Le contraire de l'inexpérience des allemands et de leur innocence « en volupté psychologique », et l'expression la plus réussie de la curiosité et de l'esprit inventif vraiment français, dans le domaine des frissons délicats, c'est Henri Beyle, cet homme curieux, anticipant et précurseur, qui parcourut dans un temps napoléonien son Europe, plusieurs siècles d'âme européenne, comme explorateur et découvreur de cette âme ; il a fallu deux générations, pour le joindre, pour résoudre quelques-uns des problèmes qui le tourmentaient et qui ravissaient cet épicurien admirable, cet homme à points d'interrogation qui a été le dernier des psychologues français (2) ».

Nous savons d'ailleurs que les théories esthétiques de Nietzche ont beaucoup de rapport avec celles de Beyle, et que le philosophe allemand, approuvait pleinement cette définition de la beauté : « La beauté est une promesse de bonheur (3). »

Stendhal eut aussi une influence indiscutable sur Taine, ce philosophe de l'Histoire. Celui-ci lui a emprunté plus d'un jugement, en particulier sur le XVIIIe siècle. D'ailleurs il fait l'éloge de Stendhal de la manière la plus flatteuse. « Nul n'a mieux enseigné, dit-il, à ouvrir les yeux et à regarder d'abord les hommes environnants, et la vie présente, puis les documents anciens et authentiques, à lire par delà le blanc et le noir des pages, à voir sous la vieille impression, sous le griffonnage d'un texte, le

(1) E. Seillière. *Le mal romantique*, p. 267.

(2) Nietzche. 1895. Vol. III, Ienseit von ent und Bose zur genealogie der moral, p. 226.

(3) *L'Amour*.

sentiment précis, le mouvement d'idées, l'état d'esprit dans lequel on l'écrivait (1) ».

Mérimée fut disciple de Stendhal, ayant été son ami et aussi son confident. « Comme Beyle, il regrette l'effacement des caractères ; il représente volontiers les âmes énergiques, sauvages, un peu primitives et il affectionne les personnages, que de fortes passions entraînent au crime (2). »

On ne peut s'empêcher de comparer ses nouvelles, comme Matteo Falcone, Carmen, aux *Chroniques italiennes*. Dans les unes, comme dans les autres, même amour de la violence et même culte de l'instinct, avec en plus, chez Mérimée, l'idée obsédante de la vengeance. Le XVIe siècle, pour les mêmes motifs, lui est aussi cher qu'à Stendhal, comme on le voit par Diane de Turgis.

Zola se souvint de Beyle pour l'étudier dans ses « Romanciers naturalistes. » Il ne s'en tint pas là, car l'influence de Stendhal est visible en maints passages chez l'auteur de « La Faute de l'abbé Mouret », roman qui offre quelques ressemblances avec *Le Rouge et le Noir*.

Oscar Wilde nous semble avoir été, lui aussi, disciple de Beyle, mais disciple infiniment indépendant, comme il convenait à un tempérament original, qui ne pouvait suivre que de loin l'inspiration des autres. On trouve chez le romancier anglais des maximes d'un beylisme fort exagéré, des définitions paradoxales que n'eut pas désavouées Stendhal telles que celle du crime dans le «Portrait de Dorian Gray » ! (3).

Mais surtout Wilde ressemble à l'auteur de la *Chartreuse* par l'obstination qu'il met à rechercher les sensations extraordinaires. Il trouve dans cette chasse très spéciale un plaisir âcre et savoureux, qui est à son comble quand il a pu découvrir quelque impression nouvelle qui ferait horreur à des hommes normaux. Mathilde de la Mole baisant les lèvres de son amant décapité n'est-elle pas un peu la sœur aînée, plus réservée de Salomé,

(1) TAINE. *Histoire de la littérature anglaise*. Introduction, pp. 45-46.

(2) CHUQUET. *Stendhal-Beyle*.

(3) *Portrait de Dorian Gray*, p. 309. Cf. Mémoire, p. 79.

se ruant furieusement sur les restes de Iaokanaan ? Mais chez l'une, il y a aussi le dernier effort pour retrouver le souvenir des caresses chères et vécues, tandis que chez l'autre, on trouve une jouissance plus forte encore parce qu'elle est exaspérée par l'immobilité affolante d'un cadavre. Chez toutes les deux, néanmoins, il y a le souci de la sensation rare, la recherche de l'impression morbide et délicieuse dans son horreur même, de la sublimité amoureuse qui confine à la folie et au sadisme.

De même encore dans les « poèmes », Wilde s'est attaché à nous montrer dans de petits récits, des états d'âme bizarres, presque contre nature ; mais c'est précisément en cela qu'il a dépassé de beaucoup Stendhal, ou même, qu'il s'en est séparé. Beyle était un esthète amoureux de toutes les formes d'art, amateur éclairé, fin connaisseur des sortes les plus délicates d'amour ; mais il avait presque avant tout le goût naturel. Si parfois quelques-uns de ses personnages, au plus fort d'une crise sentimentale, s'égarent jusqu'à se livrer à des sensations anormales, comme il arrive à Mathilde de la Môle, Stendhal ne prétend point qu'ils soient des modèles à imiter ou des exemples à suivre. Il veut des impressions rares, des jouissances extraordinaires, et telles que seuls des êtres supérieurs puissent les comprendre ; mais il n'a jamais cru que les malades fussent des êtres admirables et n'a jamais imaginé, même dans ses rêves les plus échevelés, des élucubrations telles que celles de Charmidès (1).

Mais à part cette différence primordiale qui tient à leur nature propre, il n'est pas douteux que Wilde a subi l'influence de Beyle. Comme lui, il n'a pas d'idée du devoir, comme lui, pas de remords. Il ne croit pas à l'existence de Dieu, ou plutôt, il lui en veut, comme à un ennemi de nos plaisirs. Enfin, à l'exemple de Beyle, Wilde pense que l'amour et la jouissance en général sont les grandes affaires de la vie, celle qui lui donnent sa lumière et sa raison d'être (2).

(1) O. Wilde, *Poèmes*. Charmidès, p. 36.
(2) *Poèmes d'Oscar Wilde*, p. 68.

M. Bourget qui s'avoue disciple de Stendhal voit en lui l'un des précurseurs du pessimisme : « Apercevez-vous, dit-il, à l'extrémité de cette œuvre (*le Rouge et le Noir*), la plus complète que l'auteur ait laissée, poindre l'aube tragique du pessimisme ? (1). C'est même ce pessimisme qui est à l'origine de sa morale. « L'infinie tristesse et la vague désespérance se résolvent chez lui en un appétit effréné de jouissances destructrices (2) ». Dans la littérature contemporaine, on rencontre à tout moment, ce pessimisme et cet appétit naturel de jouissances destructrices. Certains romans de M. Bourget même en serviraient d'exemples.

Il est ainsi facile de rapprocher « le Disciple » du *Rouge et Noir*, et Robert Greslou de Julien Sorel. D'ailleurs le premier s'est fortement imprégné de la philosophie pratique du second. Il s'avoue admirateur et sectateur de Renan et de Beyle, mais il paraît beaucoup plus près de ce dernier. Il est comme lui (3), à la fois orgueilleux et timide ; il se sent isolé au milieu de ses camarades qui ne le comprennent pas plus qu'il ne les comprend, ainsi qu'il était advenu pour Julien et ses compagnons de séminaire. Cet isolement vient de ce qu'ils ont, l'un et l'autre, conscience de leur supériorité et qu'ils se croient entourés de gens qui leur sont inférieurs. Ils appliquent cette manière de voir à leurs parents, ce qui diminue tout naturellement l'affection qu'ils auraient pu et dû leur témoigner.

Tous les deux ont perdu la foi, parce qu'ils ont cru remarquer qu'elle était le plus souvent le partage de gens peu intelligents, tandis que les esprits forts se recrutaient plutôt dans une élite. Tous les deux ont cessé de croire à une idée de devoir, parce qu'ils n'y ont vu qu'un moyen de mettre un frein aux dangereux instincts du peuple, inoculé par ceux qui ont dessein d'en profiter.

Comme Julien, Robert Greslou est ambitieux infiniment. Il souhaite « avec une ardeur incroyable » d'être aussi intelligent que les plus intelligents, de ne pas végéter parmi ceux du second

(1) Bourget. *Essais de Psychologie contemporaine*, tome I, p. 329.
(2) *Idem*, p. 328.
(3) Bourget. *Le Disciple*, p. 119 (édition Nelson).

ordre (1). Comme Julien, il se révolte contre la société qui l'empêche de parvenir. Il est l'ennemi naturel du comte André de Jussat, comme le fils du charpentier de Verrières l'avait été des jeunes gens qui entouraient Mathilde de la Môle. L'un et l'autre ont en quelque sorte l'instinct de la vengeance.

Ils se rencontrent encore dans leur désir de jouir et dans la manière de comprendre et de chercher les jouissances. Ce sont des sensuels intellectuels, chez qui jamais la sensibilité n'est complètement indépendante de l'intelligence et réciproquement. Les opérations des sens et du cerveau sont liées, elles se compénètrent pour ainsi dire. En amour, par exemple : jamais Robert ni Julien ne peuvent faire abstraction de leur personnalité. Ils n'oublient jamais qu'ils ont un but à atteindre, un devoir spécial à remplir, un idéal à réaliser. Au plus fort de leur passion, ils auront assez de présence d'esprit pour se rendre un compte exact de la situation et pour la raisonner. Ils se servent tous deux de leur cœur et de leurs nerfs, comme d'instruments de précision, pour faire des expériences curieuses. Comme ils ne s'abandonnent jamais, on conçoit aisément que le plaisir trouvé dans la jouissance dosée et préparée d'une manière aussi savante ne soit que bien faible. Robert Greslou passe même de beaucoup Stendhal en cette matière, car, malgré lui, Beyle s'est parfois oublié, très heureusement pour lui.

D'autre part, lorsqu'ils croient faire œuvre d'intelligence pure, Julien et Robert subissent en même temps les impressions de leurs sens. Ils s'analysent et se confessent à tout moment. Enfant, Robert Greslou est pris constamment du désir d'aller se raconter lui-même à un prêtre. La raison principale en est le plaisir nerveux qu'ils ressentent à se contempler intérieurement, à se dévoiler leur conscience, pour vivre des minutes d'émotions imaginaires presque plus fortes que si elles avaient été réellement éprouvées. C'est chez eux une manière de manie et cette manie leur est venue de Beyle.

Parce qu'il était romantique, et romantique à notre manière,

(1) P. Bourget. *Le Disciple*, p. 128. Edition Nelson.

Stendhal a exercé et exerce encore une grande influence sur les générations littéraires nouvelles. Cette hypertrophie du moi qui existe chez Stendhal se retrouve encore exaltée en quelque sorte chez M. Maurice Barrès, et l'auteur de la *Chartreuse* a rarement été aussi complètement compris et imité que par l'auteur du *Jardin de Bérénice*. On voit chez l'un comme chez l'autre le besoin de jouissances fortes et rares, une adoration muette de l'instinct, une incroyable propension à le développer, cependant qu'ils trouvent l'un et l'autre une volupté immense à se disséquer mentalement, à se considérer sous toutes les faces de leur personnalité souffrante ou heureuse. Chez tous les deux, l'analyse est comme un moyen de chasser la douleur, le mal moral. Aussi n'est-il pas étonnant qu'une journée passée à Parme remémore au souvenir de M. Barrès la figure de Beyle obsédante et fascinatrice.

On voit donc que de nos jours, l'influence de Stendhal se poursuit encore et qu'elle plane un peu comme celle de Baudelaire au-dessus de beaucoup d'œuvres contemporaines plus ou moins marquée, plus ou moins lointaine.

On pourrait se demander quelle extension elle est appelée à prendre dans l'avenir. Nous avons déjà dit que Beyle avait fait de sa morale un système essentiellement aristocratique dont il avait exclu la masse et qu'il réservait pour de rares esprits supérieurs. Nous avons vu d'ailleurs que même s'il l'avait voulu, il n'aurait pu en faire une règle de vie générale, car par le fait même qu'elle établit des supériorités, qu'elle pose en principe l'idée de domination, elle suppose des êtres subordonnés, des êtres sacrifiés au profit des surhommes. Etant la morale des plus forts, elle doit nécessairement être réservée à une élite et même à une élite de penseurs qui savent en quoi consiste la véritable supériorité, qui connaissent les sources des jouissances rares et obligatoires.

Il semble même au premier abord que dans cette élite, la morale de Stendhal doive subir un recul. L'individualisme longtemps exalté, vanté encore par quelques irréductibles a vu naître une rivale puissante daus la morale sociale. L'idée de devoir,

l'idée de soumission à la société se sont répandues dans les esprits et il n'est pas rare de les voir professées par les philosophes les plus autorisés et les plus écoutés. Subordonnant l'intérêt particulier à l'intérêt général, ils pensent que les principes beylistes, tels que nous les avons exposés, seraient, avant tout, des principes de désordre et de trouble, dont la contagion compromettrait jusqu'à l'existence de la société. Aussi n'hésitent-ils pas à préférer à quelques supériorités hypothétiques une médiocrité générale, plus favorable aux bons rapports des hommes entre eux. Ils tendent à faire des individus de simples éléments de l'organisme social ; ces éléments ne doivent pas avoir d'autre vie que celle qu'ils reçoivent de la source commune, et leurs aspirations doivent uniquement converger vers le même idéal moyen. Constatons simplement ici les progrès de cette conception. Le jour où elle serait complètement réalisée, elle aurait étouffé toutes les aspirations originales, comprimé l'essor de toutes les individualités et par là même, aurait tué le génie, qui est au monde, ce qu'il y a de plus anti-social, semble-t-il.

La morale de Beyle y survivrait-elle ? Sans doute, elle ne serait pas entièrement perdue, car l'esprit d'indépendance est trop inhérent à la nature humaine, pour ne pas éclater, en dépit des coercitions. L'existence des anarchistes en est la preuve. Or, que sont les beylistes sinon des anarchistes de l'intelligence et de la morale ?

Le beylisme ne saurait donc disparaître entièrement, car il séduit trop l'âme humaine en flattant ses instincts. La recherche du bonheur a toujours préoccupé les êtres et les êtres ont toujours été tentés de le chercher dans les jouissances esthétiques et dans celles de l'amour. Or, n'est-ce pas la solution proposée par Stendhal à cet infini problème, solution qui ne peut jamais déplaire puisqu'elle répond aux aspirations spontanées de l'homme et qu'elle lui donne de bonnes raisons pour leur obéir ?

Le beylisme plaira aussi toujours aux êtres supérieurs, dussent-ils se cacher. S'ils le sont vraiment, ils auront nécessairement conscience de leur supériorité. D'une manière plus ou moins adroite, ou plus ou moins brusque, ils chercheront à la

faire prévaloir, à déployer leur énergie, en un mot à vivre de la vraie vie, enfermée en eux et qu'ils sentent le besoin d'extérioriser.

Enfin, par sa haine des préjugés, des convenances, des idées vulgaires, le beylisme attirera encore tous les originaux, tous ceux qui n'ont pu s'adapter aux conditions communes, et sont restés hors de la classe sociale, pour des raisons diverses, tous ceux qui se sentent opprimés et qui sont écrasés par le monde. Ne pouvant manifester leur force, si d'autres en ont plus qu'eux, ils maudiront comme Julien une organisation qui les tue et qui donne à la masse un pouvoir dont ils se croyaient dignes.

APPENDICE

Ouvrages de Stendhal consultés pour ce mémoire

1. — Rome, Naples et Florence, paru en 1817. Edition Lévy. 1 vol.
2. — Essai sur l'Amour, paru en 1822. Edition Lévy. 1 volume.
3. — Vie de Rossini, parue en 1823. Edition M. Lévy. 1 volume 1854.
4. — Armance, roman paru en 1827. Edition Lévy. 1 volume.
5. — Promenades dans Rome, parues en 1829. Edition Lévy, 1853. 2 volumes.
6. — Le Rouge et le Noir, roman paru en 1830. Edition M. Lévy. 2 volumes.
7. — La Chartreuse de Parme, roman paru en 1829. Edition librairie Nouvelle. 1855. 1 volume, et édition Garnier. 1 volume.
8. — Vie de Napoléon, parue en 1846. Edition Lévy, 1 volume.
9. — Correspondance inédite, parue en 1855. Edition Lévy, 2 vol.
10. — Chroniques italiennes, parues en 1855. Edition Lévy. 1 volume.
11. — Lamiel, roman paru en 1859. Edition Charpentier. 1 volume.
12. — Journal de Stendhal, paru en 1888. Edition Charpentier. 1 vol.
13. — Vie de Henri Brûlard, parue en 1890. Edition Charpentier. 1 volume.
14. — Souvenirs d'égotisme, parus en 1892. Edition Charpentier. 1 volume.
15. — Lettres intimes, parues en 1892. Edition Lévy. 1 volume.
16. — Lucien Leuwen, roman paru en 1894. Edition de la Revue Blanche, 1901. 1 volume.
17. — Soirées du Stendhal-Club, publiées par C. Stryenski. Edition Mercure de France. 1905. 1 volume.
18. — Nouvelles soirées du Stendhal-Club, publiées par MM. Stryenski et Arbelet. Edition Mercure de France. 1910. 1 vol.
19. — Journal d'Italie, publié par M. Arbelet en 1911. Edition Calmann Lévy. 1 volume.

OUVRAGES

consultés à propos de ce mémoire

1. Colomb. — Notice sur la vie et les œuvres de Stendhal, parue en 1845. Edition Lévy, en tête d'Armance.

2. Balzac. — Notice en tête de la Chartreuse de Parme. Edition Lévy. 1853.
3. Sainte-Beuve. — Causeries du Lundi, tome IX, 1857-1862.
4. Taine. — Essais de critique et d'histoire, tome II, 1854.
5. Mérimée. — Beyle, par l'un des Quarante. L'imposture du Nazaréen, 1864.
6. Mérimée. — Notice biographique, 1874.
7. Emile Zola. — Romanciers naturalistes. Charpentier. 1881
8. Paul Bourget. — Essais de psychologie contemporaine, tome Ier. Edition Lemaire. 1883.
9. Stryenski. — L'enfance de Beyle. Grenoble. Gratier. 1889,
10. E. Rod. — Stendhal. Paris. 1892.
11. A. Cordier. — Stendhal raconté par ses amis et par ses amies. Laisney. 1893.
12. Jules Lemaître. — Les Contemporains, tome IV. Lecène et Oudin. 1893.
13. Taine. — Nouveaux essais de critique et d'histoire. Paris. 1894.
14. Comment a vécu Stendhal. Villerelle. 1900.
15. E. Faguet. — Politiques et Moralistes du XIXe siècle. Paris. Lecène et Oudin. 1900.
16. A. Chuquet. — Stendhal Beyle. Paris. Plon-Nourrit. 1902.
17. J. Mélia. — Stendhal et les femmes. Paris. 1902.
18. E. Faguet. — Propos littéraires, tome III. Paris. Lecène et Oudin. 1903.
19. R. Doumic. — Hommes et Idées du XIXe siècle. Paris. Perrin. 1903.
20. Paupe. — Histoire des œuvres de Stendhal. Paris. Dujarric. 1903.
21. E. Seillière. — Le mal romantique. Paris. Plon-Nourrit. 1908.
22. Paul Arbelet. — Comment Stendhal écrivit son Histoire de la Peinture en Italie. Paris. Mercure de France. 1906.
23. Bourdeau. — Les maîtres de la pensée contemporaine : Stendhal, Taine, etc. Paris. Alcan. 1906.
24. Emile Roux. — Un peu de tout sur Stendhal. Grenoble. Falque et Perrin. 1903.
25. Doris Gunnel. — Stendhal et l'Angleterre. Thèse de doctorat. Paris. 1908.
26. Jean Mélia. — Les idées de Stendhal. Paris. Mercure de France. 1910.
27. J, Mélia. — Stendhal et ses commentateurs. Paris. Mercure de France. 1911.
28. Alphonse Séché. — Stendhal. Paris. Michaud. 1911.
29. E. Chabert. — La maison natale de Stendhal à Grenoble. Poitiers. Ed. Roy. 1912.
30. Henri Cordier. Comment je suis devenu Stendhalien. Causerie. Paris. Revue critique des idées et des livres. 1913.
31. Léon Frary. — Selon Stendhal. Théories sentimentales. Paris. Edition Nilsson 1913.

32. Adolphe PAUPE. — La vie littéraire de Stendhal. Paris. Champion. 1914.
33. Pierre MARTINO. — Stendhal. Paris. Société française d'imprimerie et de librairie. 1914.
34. CORDIER. — Bibliographie Stendhalienne. Paris. Champion. 1914.
35. Paul ARBELET. — L'Histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal. Paris. Calmann-Lévy. 1914.
36. Henri DELACROIX. — La Psychologie de Stendhal. Paris. Alcan. 1918.

PÉRIODIQUES

A. — *Revue des Deux-Mondes* : 1. BUSSIÈRE. Henri Beyle (de Stendhal), 13 janvier 1843. — 2. E. FAGUET. Stendhal, 1er février 1892. — 3. E SEILLIÈRE. L'Egotisme pathologique chez Stendhal. 15 janvier et 1er février 1906.

B. — *Revue des cours et conférences* : DROZ. Taine et Stendhal. 20 février 1896.

C. — *Revue Parisienne* : BALZAC. Article sur la Chartreuse de Parme. 25 septembre 1840.

D. — *Revue Blanche* : 1. C. STRYENSKI. Inédits de Stendhal. Consultation pour Banti. 1er octobre 1897. — 2. C. STRYENSKI, Suite de la Consultation, 15 octobre 1897. — 3. C. STRYENSKI. Soirées du Stendhal-Club. Comment fut éditée la Correspondance de Beyle. 1er mars 1898.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS

A

Abailard, 71.

B

Barrès (Maurice), 106.
Barry (Mme du), 83.
Baudelaire, 106.
Bayard, 4.
Beaumarchais, 17, 20.
Berlioz, 4.
Beyle (Pauline), 18, 19, 20, 25, 26, 56, 64, 77 87, 88, 89.
Beyle (Chérubin), 7, 9, 17, 22, 23, 27, 37, 51.
Bigillion (les), 10.
Boileau, 21.
Borgia (les), 78.
Borgia (Lucrèce), 72, 99.
Boschot, 4.
Bourbons (les), 78.
Bourget (Paul), 68, 79, 80, 89, 104, 105.

C

Cabanis, 19, 20.
Carnot (le général), 90.
Catulle, 90, 99.
Chapelle, 22.
Charles X, 83.
Chateaubriand, 1, 98.
Chuquet, 7, 8, 102.
Cimarosa, 86.
Colomb (Romain), 5, 7, 8, 10, 11, 29, 56, 76, 87.
Condillac, 20.
Constant (Benjamin), 100.
Corneille, 20, 49.
Crozet, 10, 16, 51.

D

Danton, 53.
Daru (Noël), 13.
Daru (Pierre), 13, 14, 15, 27, 28, 30, 31, 32, 63.
Daru (Martial), 13, 14, 16, 21, 27, 29, 30, 87.
Daru (la Comtesse) ou la Comtesse Palfy, 30, 31, 34, 35, 69.
Delécluze, 90.
Delacroix (Henri), 19, 20.
Dembowski (Métilde), 36, 37, 41, 69, 72, 73, 86, 88.
Dubois-Fontanelle, 10.
Duchesnois (Mlle), 23.
Dugazon, 20, 23, 24.
Dumas fils, 60, 92.
Durand (précepteur de Beyle), 9.

E

Esope, 92.

F

Faguet, 55, 68.
Farnèse (Paul III), 86.
Farnèze (Vannozza), 78, 86.
Faure (Félix), 10, 16.

G

Gagnon (Henri), 6, 9, 15, 18, 27.
Gagnon (Romain), 6, 10, 13.
Gagnon (Elisabeth), 7.
Gagnon (Séraphie), 7, 8, 9.
Gardon (l'abbé), 9.
Gattel (l'abbé), 10.
Gaulthier (Mme Jules), 85, 87.
Griesheim (Minna de), 28.
Gros (le géomètre), 11.
Gunnel (Miss Doris), 88.

H

Héloïse, 71.
Helvétius, 10, 19.

Horace, 90.
Hugo (Victor), 99.

J

Jay (le maître de dessin), 10.
Joinville, 14, 32.
Joubert (précepteur de Beyle), 8.

K

Kably (Mlle), 10.

L

La Bruyère, 93.
Laclos, 5, 19.
Lafargue, 54, 55, 99.
La Fontaine, 21, 96.
Lambert (le valet de chambre), 8.
La Rochefoucauld, 93.
Legouvé, 16.
Lesbie, 99.
Louason (Mélanie), 23, 24, 25, 26, 27, 30, 34, 41, 44, 69, 88, 99.
Louis XVI, 83.
Louis-Philippe, 83.

M

Machiavel, 79.
Maine (duchesse du), 84.
Mante, 10.
Mareste (baron de), 87.
Maupassant, 1.
Mazeau, 14.
Menta (la comtesse C.), 69, 70, 74, 84, 85, 99.
Merimee, 1, 29, 47, 48, 58, 71, 87, 90, 91, 100, 102.
Metternich, 84.
Mole (Boniface de la), 79.
Molière, 17.
Mounier, 16.

N

Napoléon, 12, 14, 29, 53, 54, 61.
Navarre (Marguerite de), 78, 79.
Niccolini (les), 40.
Nietzsche, 2, 94, 100, 101.

P

Pascal, 21, 93.
Petiet, 32.
Pétrone, 99.
Piétragrua (Antonio), 88.
Piétragrua (Angela), 32, 33, 34, 35, 36, 40, 41, 69, 71, 73, 74, 86, 99.

R

Racine, 20, 21.
Raillane (l'abbé), 8, 9.
Rais (Gilles de), 97.
Renan, 104.
Robespierre, 64.
Rod (Edouard), 47, 75, 93.
Rossini, 86.
Rostopchine, 57, 89.
Rousseau (J.-J.), 49, 98,
Rubempré (Alberte de) ou Mme Azur, 70, 83, 85.

S

Sand (George), 99.
Sainte-Beuve, 1, 90.
Saint-Siméon Stylite, 89.
Saint-Vallier (M. de), 35-36.
Schopenhauer, 2, 100, 101.
Seilhère (E.), 2, 43, 44, 79, 98, 100, 101.
Sémonville, 64.
Shakespeare, 20.
Staël (Mme de), 99, 100.

T

Taine, 100, 101, 102,
Tallemant des Réaux, 86.
Talleyrand, 64.
Tasse (le), 10.
Tencin, 16.
Titien (le), 34, 74.
Tracy (les), 84.
Tracy (Destutt de), 19, 20,
Traversi (la), 36.

V

Vidau (Mlle), 85.
Vinci (Léonard de), 74.
Voltaire, 6.
Volterrano, 40.

W

Wilde (Oscar), 54, 55, 100, 102, 103.

Z

Zola, 100, 102.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE

Formation de la morale de Stendhal

CHAPITRE PREMIER. — *Son enfance et son éducation* 4-12

Son ascendance 5
Son grand-père 6
Son oncle 6
Son père 7
Ses précepteurs 8
Ses premières idées sur les prêtres 9
Ses lectures 10
L'École Centrale 10
Son goût pour les mathématiques 11
Son départ pour Paris 11

CHAPITRE II. — *Beyle de 1799 à 1804. Ses débuts dans la vie aventureuse* 12-27

Son arrivée à Paris 12
Pierre Daru 13
Sa sympathie pour Martial 13
Séjour à Milan 14
Goût de la guerre 14
Impressions laissées sur lui par l'Italie 15
Le retour à Paris 15
Vie d'artiste 16
Ses premières maximes 16
Beyle poète comique 17
Ses premières difficultés avec son père 17
Séjour à Grenoble 18
Son goût pour Helvétius, Condillac, Tracy 19
L'école du théâtre 20
Son plan de conduite en 1803 21

Nouvelles difficultés avec son père 22
Mélanie Louason 23
Caractère de cette liaison 24
Séjour à Marseille 25

CHAPITRE III. — *Beyle de 1806 à 1821. — Suite de sa formation morale* 27-37

Désirs de carrière 27
Adjoint aux commissaires des guerres en Allemagne 28
Vanité de Beyle 29
Retour à Paris 30
Auditeur au Conseil d'État 30
La Comtesse Palfy 30
Séjour à Milan en 1811 32
La Piétragrua 33
Guerre de Russie et campagne de Saxe 34
Nouveau séjour à Milan 35
Défense du Dauphiné en 1814 35
Séjour en Italie (1814-1821) 36
Métilde 36

CHAPITRE IV. — *Le tempérament physique et moral de Beyle en 1821* 37-45

Apparences physiques 38
Tempérament nerveux et sanguin 38
Besoin d'activité 38
Nature passionnée 39
Grande sensibilité 39
Délicatesse de jouissance 40
Tête froide et raisonneuse 41
Tempérament morbide 42
Goût du bizarre 42
Affaiblissement de la volonté 42
Dérèglements d'imagination 44

DEUXIÈME PARTIE

La morale de Stendhal

CHAPITRE V. — *Absence de mobiles traditionnels* 47-52

Scepticisme 47
Absence d'idée de devoir 49
Absence de sentiment de famille 50

CHAPITRE VI. — *Principes positifs de la morale de Stendhal.* — 1° *Déployer le plus d'activité possible* 52-69

Le culte de l'énergie 52
Admiration de Danton 53

Admiration de Napoléon 54
L'amour du danger 54
Idée du suicide 56

CHAPITRE VII. — *Principes positifs* (Suite). — 2° *Déployer le plus d'énergie possible en vue de dominer* ... 57-69

Instinct de domination 57
Luttes perpétuelles 58
Courage et mépris de la mort 58
Haine des obstacles 59
Haine des préjugés et des institutions 59
Opinion de Beyle sur le mariage 60
Son mépris de l'esprit du XIXe siècle 61
Respect dû à la vie humaine 62
Idée de vengeance 63
Beyle et l'hypocrisie 64
Mépris du vulgaire 65
Mépris de l'argent et des distinctions vaines 66

CHAPITRE VIII. — *Principes positifs* (Suite). — 3° *Dominer en vue de jouir* 67-79

La recherche de la jouissance 67
Le devoir de jouir 69
La jouissance dans l'amour 70
Différentes sortes d'amour 71
L'amour presque dégagé du désir 72
Recherche de la jouissance rare 73
Plaisirs esthétiques 74
Sentiment de la nature 75
Amour de l'Italie 75
Goût de l'imprévu 76
Prédilection pour le XVIe siècle 78

CHAPITRE IX. — *La jouissance dans l'analyse de la sensation* ... 79-81

Goût de l'analyse 79
La jouissance augmentée par l'analyse 80
La jouissance remède du mal moral 80

TROISIÈME PARTIE

La morale de Beyle dans la dernière partie de sa vie (1822-1842)

CHAPITRE X. — *Beyle dé 1822 à 1842. — Les tempéraments de sa morale dans sa vie* 82-91

L'athéisme de Beyle de 1822 à 1842 82
Mépris des mobiles traditionnels 83

Instinct de domination 83
Recherche de la jouissance 84
Dernières aventures amoureuses 85
Tempérament de sa morale 86
Sa sensibilité 87
Sa bonté. Rôle de la bonté dans le Beylisme 88
Les belles actions 89

QUATRIÈME PARTIE

La morale de Beyle est-elle bien une morale ?

CHAPITRE XI.

Beyle a-t-il voulu moraliser 92
Individualisme de sa morale 94
Morale aristocratique 95
Morale non destinée à la masse 95
Principe fécond de l'énergie 95
La tendance vers l'état de nature 96
Le rôle de l'instinct 97

CONCLUSION. — **Le romantisme de Stendhal et son influence**

Le romantisme de Stendhal 98
Influence de Stendhal sur Nietzche 100
Influence de Stendhal sur Zola et Wilde 102
Influence de Stendhal sur P. Bourget 104
Influence de Stendhal sur M. Barrès 106
L'influence actuelle de la morale de Stendhal 106

Vu, le 25 juin 1919
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
CROISET.

Vu et permis d'imprimer
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
Lucien POINCARÉ.

Imprimé par ROUMÉGOUS et DEHAN, à Montpellier.

PQ
2441
S3

Sabatier, Pierre
Esquisse de la morale de Stendhal

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY